

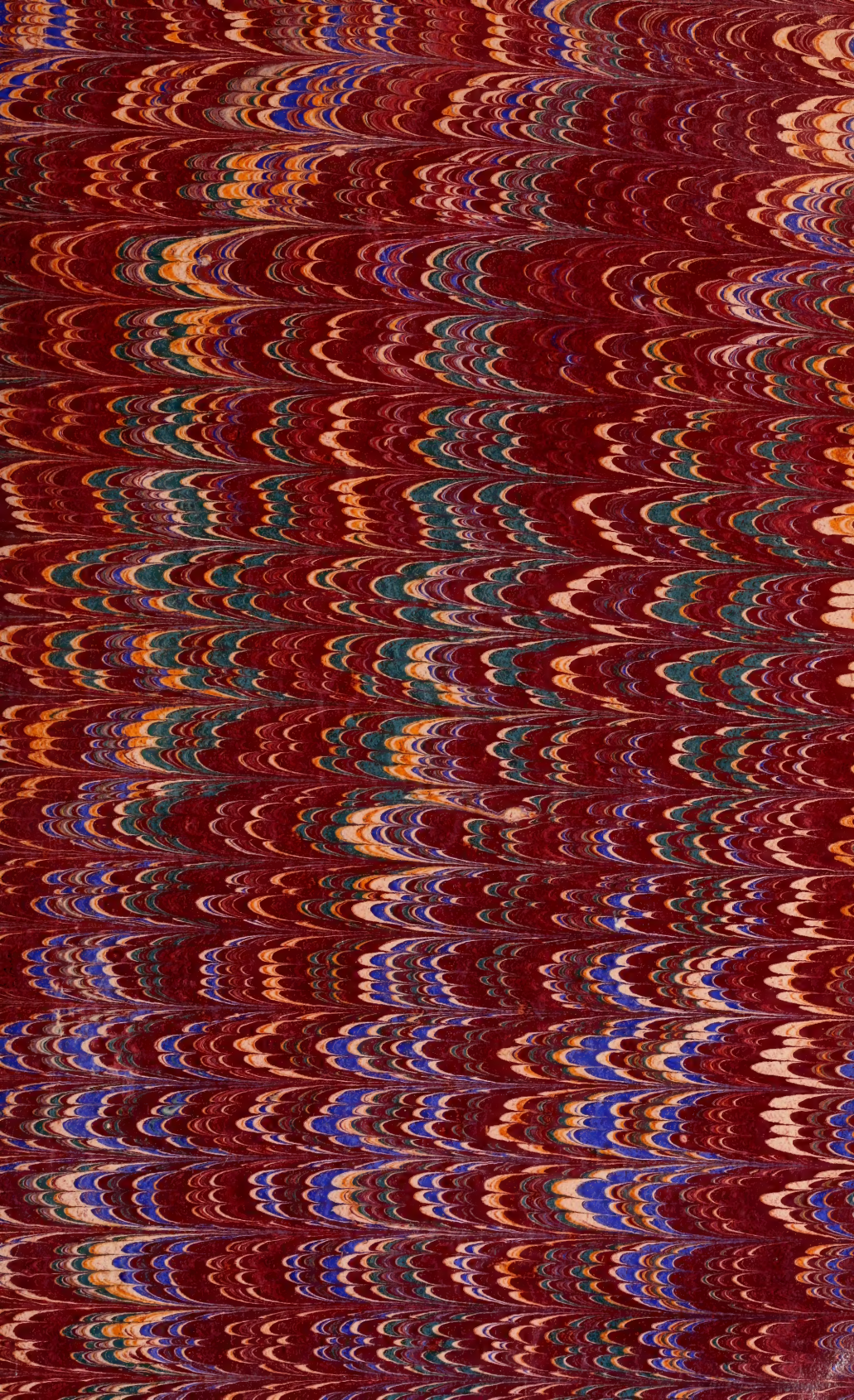


THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
When we have the stars?*

AS



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE NANTES

<i>Ac.</i> —	Académie, académique.
<i>Adj.</i> —	Adjoint.
<i>Adm.</i> —	Administration, administrateur, administratif, — ive.
<i>Agr.</i> —	Agriculture, agriculteur, agricole.
<i>Anc.</i> —	Ancien, — ne.
<i>Ant.</i> —	Antiquaire.
<i>Arch.</i> —	Archéologie, archéologique.
<i>Arr.</i> —	Arrondissement.
<i>Art.</i> —	Artiste, artistique.
<i>Ass.</i> —	Association,
<i>B.-a.</i> —	Beaux-arts.
<i>Bib.</i> —	Bibliothèque, bibliothécaire.
<i>Bib. bret.</i> —	Bibliophiles bretons.
<i>Centr.</i> —	Central, — e.
<i>Com.</i> —	Comité.
<i>Comm.</i> —	Commission, commissaire.
<i>Conf.</i> —	Conférence.
<i>Cons.</i> —	Cons-eil, conseiller.
<i>Cor.</i> —	Correspondant.
<i>Dél.</i> —	Délégué.
<i>Dép.</i> —	Département, — départemental, — e.
<i>Dir.</i> —	Directeur.
<i>Ec.</i> —	Ecole.
<i>El.</i> —	Elève.
<i>Fond.</i> —	Fondateur.
<i>Gén.</i> —	Général, — e.
<i>Géog.</i> —	Géographie, géographique.
<i>Hist.</i> —	Histoire, historique.
<i>Hon.</i> —	Honneur, honoraire.
<i>Hort.</i> —	Horticulture, horticulteur, horticole.
<i>Inst.</i> —	Instruction.
<i>L.</i> —	Lauréat.
<i>Lit.</i> —	Littéraire.
<i>Min.</i> —	Ministère.
<i>Mun.</i> —	Municipal, — e.
<i>Nat.</i> —	Naturel, — le.
<i>Pr^s. v.-pr^t.</i> —	Président, vice-président.
<i>Prof.</i> —	Professeur.
<i>Publ.</i> —	Public, — ique.
<i>Secr.</i> —	Secrétaire.
<i>St, s^{te}.</i> —	Saint, sainte.
<i>Soc.</i> —	Société.
<i>Sc.</i> —	Sciences, scientifique.
<i>Sup.</i> —	Supérieur.
<i>Trés.</i> —	Trésorier.
<i>Chev.</i> —	Chevalier.
<i>O.</i> —	Officier.
<i>G. O.</i> —	Commandeur.
<i>G. C.</i> —	Grand-officier.
<i>Av.</i> —	Grand-croix.
<i>Boul.</i> —	Avenue.
<i>Ch.</i> —	Boulevard.
<i>Imp.</i> —	Château.
<i>Pass.</i> —	Impasse.
<i>Pl.</i> —	Passage.
<i>R.</i> —	Place.
<i>Q.</i> —	Rue.
	Quai.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

TOME TRENTE-NEUVIÈME

ANNÉE 1898

PREMIER SEMESTRE



NANTES

BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

1898

La Société archéologique entend laisser aux auteurs des travaux insérés
dans son Bulletin l'entière responsabilité de leurs opinions.

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES ET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

BUREAU

MM. le marquis ANATOLE DE BREMOND	}	Président.
D'ARS MIGRÉ, ✱		
RENÉ BLANCHARD, O. A. 43	}	Vice-présidents.
le baron CHRISTIAN DE WISMES		
PAUL DE BERTHOU	}	Secrétaires généraux.
ALCIDE DORTEL, O. A. 43		
le baron GAËTAN DE WISMES	}	Secrétaires du Comité.
JOSEPH SENOT DE LA LONDE		
CHARLES RIARDANT		Trésorier.
RAYMOND POUVREAU		Trésorier-adjoint.
HENRI DE LA PEYRADE	}	Bibliothécaires- archivistes.
PAUL SOULLARD		

COMITE CENTRAL

MEMBRES A VIE

Fondateur

(ADMIS LE 9 AOÛT 1845)

M. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, O. A. ☿.

Anciens Présidents¹

MM. l'abbé CAHOUR, O. A. ☿ (1869-1871);
le marquis DE BREMOND D'ARS MIGRÉ, ✱ (1884-1886);
LE MEIGNEN, O. A. ☿ (1887-1889 et 1896-1898);
le marquis DE DION, ✱ (1890-1892);
DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, O. A. ☿ (1893-1895).

MEMBRES ÉLUS

CLAUDE DE MONTI DE REZÉ,	
ORIEUX, ✱, O. A. ☿,	} sortants en 1899.
PIED, O. I. ☿,	
l'abbé ALLARD,	
le docteur BUREAU, O. I. ☿, O. A. ☿,	} sortants en 1900.
l'abbé DURVILLE,	
CHAILLOU, O. A. ☿,	
le marquis DE L'ESTOURBEILLON, O. A. ☿,	} sortants en 1901.
MAITRE, O. I. ☿, O. A. ☿.	

¹ Les autres présidents de la Société ont été : MM. NAU (1845-1862), décédé le 4 juillet 1865; — le vicomte SIOC'HAN DE KERSABIEC (1863-1868), décédé le 28 novembre 1897; — l'intendant militaire GALLES (1872-1874), décédé le 11 août 1891; — MARIONNEAU, ✱, O. I. ☿ (1875-1877), décédé le 13 septembre 1896; — le baron DE WISMES (1878-1880), décédé le 5 janvier 1887; — le vicomte J. DE LA LAURENCIE (1881-1883), démissionnaire.

MEMBRES TITULAIRES

Date de la réception.

- | | | |
|------|---------------------------|---|
| 1878 | 4 juin. | ALIZON (Emile), anc. notaire et pr ^t de la Chambre, anc. pr ^t du Congrès annuel des notaires de France, suppléant de juge de paix, r. Franklin, 20. |
| 1886 | 12 janvier. | ALLARD (l'abbé Louis), chanoine d'Angers, écrivain, r. Haute-Roche, 4 bis. |
| 1852 | 5 octobre. | ANIZON (le docteur Paul), anc. adm. du Bureau de bienfaisance, 1 ^r de la Soc. ac., r. des Halles, 22. |
| 1893 | 6 juin. | AUGEARD (Eugène), notaire, suppléant du juge de paix, St-Mars-la-Jaille. |
| 1886 | 11 mai. | AVIAU DE TERNAY (le comte Ludovic d'), r. Tournefort, 2, et ch. de Ternay, Les Trois-Moutiers (Vienne). |
| 1892 | 3 mai. | AVROUIN-FOULON (Louis), r. Sully, 6, et ch. de la Couronnerie, Carquefou. |
| 1879 | 4 novembre. | BACQUA (Auguste), maire de St-Fiacre, pl. Louis XVI, 1, et ch. du Coin, La Haie-Fouassière. |
| 1885 | 3 mars. | BAGNEUX (le vicomte Zénobe FROTIER de), r. Sully, 2, ch. de la Pellissonnière, Beaupère (Vendée), et r. du Bac, 86, Paris. |
| 1886 | 2 novembre. | BALBY DE VERNON (le marquis Georges de), écrivain, maire de St-Julien-de-Vouvantes, m. de la Soc. des agr. de France et de la Soc. hist. et arch. de l'Orléanais, ch. de la Briais, St-Julien-de-Vouvantes. |
| 1881 | 8 février. | BASTARD (Charles), écrivain, numismate, m. de la Soc. française d'arch., ch. de Kerlan, Savenay, et r. de Courcelles, 99, Paris. |
| 1874 | 1 ^{er} décembre. | BAUGÉ (Simon), dir. particulier de l'Urbaine et de la Seine, juge suppléant au Tribunal de commerce, r. du Chapeau-Rouge, 10. |
| 1891 | 8 décembre. | BEAUCARRE (le vicomte Robert HORRIC de), ch. de la Cholière, Orvault. |
| 1897 | 12 janvier. | BEAUFRETON (Emile), agent-voyer, St-Philbert-de-Grand-Lieu. |
| 1895 | 8 mai. | BELLEVUE (le comte Xavier FOURNIER de), cons. gén. de la Loire-Inférieure, m. de la Comm. dép., ch. de Moulinroul, Soudan. |
| 1889 | 12 novembre. | BÉNARD (Léon), docteur ès-lettres, écrivain, prof. au Lycée, r. de Paris, 28, Angers (Maine-et-Loire). |

- 1884 3 juin. BERTHOU (Paul de), archiviste paléographe, écrivain, m. de la Soc. de l'Ec. des Chartes et de la Soc. de l'hist. de France, r. de Gigant, 38, et ch. de Cadouzan, St-Dolay, La Roche-Bernard (Morbihan).
- 1875 2 mars. BLANCHARD (René), O. A. ~~40~~, 1^{er} de l'Institut et de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, écrivain, secr. et bib.-archiviste de la Soc. des Bib. bret., bib.-adj. de la Bib. publ., r. Royale, 1.
- 1854 7 février. BLANCHET (le docteur Ferdinand), anc. pr^t de la Soc. ac., pr^t hon. de la Soc. nantaise d'hort., m. de la Soc. des sc. nat. de l'Ouest de la France, de la Soc. art. et lit. de l'Ouest et de la Soc. de géog. commerciale, r. du Calvaire, 3, et Le Pellerin.
- 1846 6 mai. BOIS DE MAQUILLÉ (le comte Constant du), écrivain, r. Basse-du-Château, 3, et ch. de la Touche, Nozay.
- 1886 2 novembre. BOIS DE LA PATELLIÈRE (Henri du), écrivain, maire de St-Etienne-de-Mont-Luc, St-Etienne-de-Mont-Luc.
- 1896 7 avril. BOISCHEVALIER (Olivier du), ch. de l'ordre royal du Cambodge et du Dragon-Vert de l'Annam, r. du Lycée, 9, et ch. de la Noë, St-Philbert-de-Grand-Lieu.
- 1887 6 avril. BORD (Gustave), écrivain, anc. dir. de la *Revue de la Révolution*, St-Nazaire.
- 1898 3 mai. BOÜARD (le vicomte René de), dir. des lignes à vapeur Chevillotte frères, r. Anizon, 2.
- 1890 15 juillet. BOUBÉE (Joseph), ch. de la Meule, Arthon.
- 1893 7 mars. BOUCHAUD (Adolphe), pl. de la Petite-Hollande, 3, et ch. de la Bernardière, Basse-Indre.
- 1879 7 janvier. BOUGOÛIN (François), architecte, anc. élève de l'Éc. des B.-a., dél. et anc. pr^t de la Soc. des arch., médaillé de la Soc. cent. des architectes français, r. du Calvaire, 10.
- 1892 novembre. BOUILLÉ (le comte Henri de), ch. de Casson, Nort.
- 1886 novembre. BOUYER (l'abbé Jules), chanoine hon., anc. missionnaire, anc. aumônier des Dames Blanches, sup. du Petit-Séminaire de Guérande, Guérande.
- 12 janvier. BREIL DE PONTBRIAND (le comte Fernand du), cons. gén. et député de la Loire-Inférieure, maire d'Erbray, m. hon. de la Soc. art. et lit. de l'Ouest, r. Scribe, 4, ch. de la Haie-Besnou, Erbray, et boul. St-Germain, 238, Paris.
- 1874 5 mai. BREMOND D'ARS MIGRÉ (le marquis Anatole de), ✱, chev. de St-Jean-de-Jérusalem (Malte) et de St-Sylvestre, écrivain, anc. s.-préfet, secr. du Cons. gén. du Finistère, pr^t du Comice agr. de Pont-Aven, cor. de la Soc. nationale des ant. de France, dél. de la Soc. des Bib. bret., pr^t du Com. dép. de la Soc.

bibliographique, pr^t hon. du Cons. héraldique de France, pr^t d'honn. de la Comm. du Musée arch., r. Harrouys, 5, et ch. de la Porte-Neuve, Riec (Finistère).

- 1892 8 mars. BRÉVEDENT DU PLESSIS (Irénée de), r. St-Pierre, 1.
- 1896 7 juillet. BROCA (Alexis de), art. peintre, r. Urvoy-de-St-Bedan, 11.
- 1890 18 mars. BRUC DE LIVERNIÈRE (le comte Léopold de), r. Chauvin, 2, ch. de Bruc, Guémené-Penfao, et ch. de la Chapelle-Faucher, St-Pierre-de-Côle (Dordogne).
- — BRUC (le vicomte Maurice de), camérier d'hon. de S. S. le pape Léon XIII, ch. de Bruc, Candé (Maine-et-Loire).
- 1891 3 février. BUREAU (le docteur Louis), O. I. $\S$, O. A. $\S$, licencié es. sc. nat., écrivain, dir.-conservateur du Muséum d'hist. nat., prof. à l'Ec. de médecine, cor. du Muséum de Paris, m. du Cons. de l'Ass. française pour l'avancement des sc., m. fond. de la Soc. zoologique de France, collaborateur adj. à la carte zoologique détaillée de la France, secr. gén. trés. de la Soc. des sc. nat. de l'Ouest de la France, cons. comm. de la Soc. française de secours aux blessés, m. de la Soc. ac., r. Gresset, 15, et ch. de la Meilleraye, Riaillé.
- 1897 12 janvier. CALLIER (Charles), juge de paix du 3^e arr. de Nantes, r. de la Fosse, 14.
- 1896 14 janvier. CARAVANNIEZ (Alfred), statuaire, l^r du Salon, m. de la Soc. des art. français et de la Soc. des Amis des arts, r. Sully, 8, et St-Suliac (Ille-et-Vilaine).
- 1885 13 janvier. CHAILLOU (Félix), O. A. $\S$, avocat, écrivain, m. de la Soc. française d'arch. et de la Soc. des sc. nat. de l'Ouest de la France, q. de la Fosse, 70, et ch. des Cléons, Vertou.
- 1895 5 mars. CHARRON (Georges), négociant, ag. gén. de l'*Abeille* et de la *Caisse générale des familles*, r. Gresset, 8.
- 1884 4 mars. CHASTELLIER (Léon), r. Félibien, 36.
- 1890 2 décembre. CHEGUILLAUME (Joseph), avocat, docteur en droit, r. de l'Héronnière, 4, et ch. du Retail, Soullans (Vendée).
- 1860 6 novembre. CHESNEAU (Alfred), négociant, r. Boreau, 21, Angers (Maine-et-Loire).
- 1868 15 décembre. CLÉRICAYE (Constant CLÉRICEAU de la), architecte, m. et anc. pr^t. de la Soc. des architectes, secr. de la Comm. dép. des bâtiments civils, anc. adj. au maire de Nantes, r. Crébillon, 22.

- 1890 10 juin. CLOSTURE (René LE PECQ de la), cons. d'arr. de Romorantin, maire de Montrieux, Neung-sur-Beuvron (Loir-et-Cher).
- 1884 1^{er} avril. CORMERAIS (Ludovic), anc. auditeur au Cons. d'État, anc. cons. de préfecture, cons. gén. de la Loire-Inférieure, m. de la Comm. dép., maire de St-Philbert-de-Grand-Lieu, dél. de la Soc. française de secours aux blessés pour la XI^e région militaire et de la Soc. des Bib. bret., v.-pr^t. du Syndicat des agr. pour l'arr. de Nantes, pr^t. de la Comm. du Musée Dobrée, m. de la Comm. du Musée arch., boul. Delorme, 24, et ch. du Rocher, St-Philbert-de-Grand-Lieu.
- 1895 8 mai. COTTEUX (Marcel), anc. notaire, ex-ert, Châteaubriant
- 1895 3 décembre. COURSON DE LA VILLENEUVE (le vicomte Robert de) ✱, colonel du 13^e de ligne, r. de Nièvre, 50, Nevers (Nièvre).
- 1886 12 janvier. DION (le marquis Albert de) ✱, ch. de Maubreuil, Carquefou, et q. d'Orsay, 27, Paris.
- 1889 12 novembre. DORTEL (Alcide), O. A. ✱, avocat, cons. gén. de la Loire-Inférieure, anc. secr. de la Soc. des Bib. bret., m. du Com. de la Bibl. publ., de la Comm. du Musée arch. et de la Soc. ac., r. de l'Héronnière, 8.
- 1892 8 mars. DUPUY (Jules), ✱, O. I. ✱, chev. du Mérite agr., ancien préfet, Druyes (Yonne).
- 3 mai. DURVILLE (l'abbé Georges), vicaire à Ste-Croix, 1^{er} de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, écrivain, pl. Ste-Croix.
- 1880 3 février. ESTOURBEILLON DE LA GARNACHE (le marquis Régis de l'), O. A. ✱, député, cons. mun. de Vannes, écrivain, cor. de la Soc. nationale des ant. de France, inspecteur et 1^{er} de la Soc. française d'arch., fond. dir. de la *Revue historique de l'Ouest*, anc. pr^t. de la Soc. polymathique du Morbihan, secr.-adj. de la Soc. des Bib. bret., m. de l'Ass. bret., de la Soc. des Hospitaliers-Sauveteurs-Bretons et de la Soc. art. et litt. de l'Ouest, 1^{er} de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, pl. de l'Évêché, 10, Vannes (Morbihan).
- 1878 19 février. EVELLIN (Louis), chasublier, av. de Lausnière, 13, Paris.
- 1883 3 avril. FABRE (Xavier), notaire, r. de Saillé, Guérande.
- 1890 15 juillet. FONTENAU (Félix), r. Mondésir, 12.
- 1895 3 décembre. FRABOULET (Mathurin), architecte, m. de la Soc. des architectes et de la Soc. des Amis des arts, r. Guépin, 7.
- 1898 5 juillet. FRANCE (Jules de), titulaire de deux médailles d'hon., comm.-voyeur, r. Charles Monselet, 30.
- 1881 5 avril. GAHIER (Stanislas), anc. notaire, agent d'affaires, anc. cons. mun. de Nantes, r. d'Orléans, 5.

- 1892 7 juin. GAUTIER (Gaston), dir. de la Compagnie du gaz, r. Philippe Lebon, 29, Le Havre (Seine-Inférieure).
- 1896 7 juillet. GAZEAU (Aimé de), r. Royale, 7.
- 1898 1^{er} février. GOUSSET (Henri), m. de la Soc. des Amis des arts, pl. Saint-Pierre, 3.
- 1891 3 juin. HEURTAUX-VARSAVAUX (Gustave), inspecteur de la Soc. gén., hôtel de Bourgogne, r. de Bourgogne, 15, Paris, et ch. des Rallières, St-Père-en-Retz.
- 1873 14 janvier. HUETTE (Iténé), écrivain, anc. rédacteur du *Progrès* et anc. dir. de l'*Ouest artistique et littéraire*, m. de la Soc. art. et lit. de l'Ouest, imp. Royer-Collard, 7, Paris.
- 1895 5 mars. HUNAUT (Victor), anc. comm.-priseur, r. Regnard, 5.
- 1868 7 janvier. ISEGHEM (Henri van), ✱, O. I. ✱, O. A. ✱, anc. bâtonnier, anc. cons. gén. de la Loire-Inférieure, prés. du Tribunal civil de Nantes, v.-pr^t de la Soc. de patronage des libérés du dép., m. de la Soc. des Amis des arts, r. du Calvaire, 7, et ch. de la Caillière, Bouguenais.
- 1893 7 novembre. JOSSO (Clément), architecte, diplômé par le gouvernement, m. perpétuel de la Soc. art. et lit. de l'Ouest, m. de la Soc. des art. français, r. d'Assas, 76, Paris.
- 1890 4 février. JOSSO (le docteur Paul), r. de Strasbourg, 28.
- 1886 11 mai. KERVENOAËL (le vicomte Emile JOUAN de), docteur en droit, m. de la Soc. française d'arch. et de la Soc. des Bib. bret., r. Tournefort, 3, et ch. de Boisy-Sourdis, La Verrie (Vendée).
- 1854 2 juin. LA BORDERIE (Arthur LEMOYNE de), C. de St-Grégoire le Grand, anc. député, archiviste paléographe, m. de l'Institut, pr^t de la Soc. des Bib. bret. et de l'Ass. art. et lit. de Bretagne, anc. pr^t de la Soc. arch. d'Ille-et-Vilaine, s.-dir. de la classe d'arch. de l'Ass. bret., fond. (en 1857) et anc. dir. de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, r. St-Louis, 22, Rennes (Ille-et-Vilaine), et pl. du Marchix, 14, Vitré (Ille-et-Vilaine).
- 1873 14 janvier. LAFONT (Georges), architecte, inspecteur diocésain secr. de la Soc. des architectes, pr^t fond. hon. de la Comm. des fêtes nantaises, m. de la Comm. dép. des bâtiments civils, du Cons. centr. d'hygiène et de salubrité, de la Comm. du Jardin des Plantes et du Com. des Amis des arts, m. d'honn. de la Comm. du Musée arch., r. Rosière, 17.
- 1878 19 février. LALLIÉ (Alfred), docteur en droit, écrivain, anc. député de la Loire-Inférieure, maire de St-Colombin, m. du Cons. de la Soc. des Bib. bret., r. Lafayette, 18, et ch. du Pay. St-Colombin.

- 1895 2 avril. LAUBRIÈRE (Louis BRIANT de), anc. vic.-pr^t de la Soc. hist. et arch. de Château-Thierry (Aisne), m. de la Soc. géologique de France, r. Saint-Clément, 6.
- 1879 4 novembre. LAUNAY (Léonce GONTARD de), écrivain, 123 ter, r. Franklin, Angers (Maine-et-Loire).
- 1890 22 avril. LAUZON (Etienne de), écrivain, cons. d'arr. de la Mothe-Achard, r. Maurice-Duval, 5, et ch. de la Forêt, La Mothe-Achard (Vendée).
- 1887 3 mai. LE COUR-GRANDMAISON (Charles), écrivain, cons. gén. et sénateur de la Loire-Inférieure, anc. secr. de la Chambre des députés, pr^t de la Soc. française de secours aux blessés (Com. de Nantes) et de l'Ass. amicale des anc. él. de l'Externat des Enfants-Nantais, pr^t d'hon. de la Soc. orphéonique *La Sainte-Cécile*, v.-pr^t du Cons. de la Soc. industrielle, r. de Bréa, 2, ch. de Motte-Chette, Vertou, et r. Casimir Périer, 27, Paris.
- — LE COUR-GRANDMAISON (Henri) ✱, cons. gén. de la Loire-Inférieure, secr. de la Comm. dép., maire de Campbon, comm. de la Soc. des courses, r. de Bréa, 2, et ch. de Coislin, Campbon.
- 1873 2 décembre. LE MEIGNEN (Henri), O. A. ✱, avocat, écrivain, prof. à l'Éc. libre de droit, v.-pr^t de la Soc. des Bib. bret., de la Soc. nantaise des Amis de l'hort. et du Comice agr. de Champtoceaux, m. de l'Ass. bret., du Com. de la Bib. et de la Comm. du Musée arch., anc. cons. d'arr. de Nantes, maire de Bouzillé (Maine-et-Loire), r. Bonne-Louise, 7, et ch. de la Classerie, Rezé.
- 1877 6 février. LEROUX (Alcide), avocat, écrivain, m. et anc. pr^t de la Soc. ac., m. de la Soc. franç. d'arch. et de l'Ass. bret., r. Mercœur, 9.
- 1^{er} mai. LINYER (Louis), avocat, anc. bâtonnier, m. du Cons. et prof. à l'Éc. libre de droit, anc. adj. au maire de Nantes, m. et anc. pr^t de la Soc. ac., pr^t fond. de la Soc. de géog. commerciale, m. de la Soc. française d'arch., de la Soc. art. et lit. de l'Ouest et de la Soc. des Amis des arts, r. Paré, 1, ch. des Jubinières, Héric, et ch. de Veillon, Talmont (Vendée).
- 1891 7 avril. LISLE DU DRENEUC (Georges de), av. Le Lasseur.
- 1872 28 octobre. LISLE DU DRENEUC (Pître de), O. A. ✱, écrivain, 1^{er} de la Soc. française d'arch. et de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, conservateur et m. d'hon. de la Comm. du Musée arch., conservateur du Musée Dobrée, cor. du Min. pour les travaux hist., de la Comm. des Monuments hist. et des mégalithes de

- France, du Com. des B.-a. des dép. et de la Soc. nationale des ant. de France, auxiliaire de la Comm. de géog. hist. et des mégalithes de France, m. du Com. de la Bib. publ. et de la Comm. du Musée des B.-a., av. de l'Eperonnière (r. de Paris, 19).
- 1887 3 mai. LONDE (Joseph SENOT de la), docteur en droit, écrivain, anc. maire de Thouaré, r. Haute-du-Château, 6, et ch. de la Picauderie, Thouaré.
- 1898 1^{er} février. LOTZ-BRISSONNEAU (Alphonse), ingénieur des arts et manufactures, m. du Com. des Amis des arts, q. de la Fosse, 86.
- 1870 8 mars. MAITRE (Léon), O. I. ❸, O. A. ❸, écrivain, m. de la Soc. française d'arch., anc. él. et m. de la Soc. de l'Ec. des Chartes, archiviste du d^{ép}., m. du Com. des travaux hist. et sc. près du Min. de l'instr. publ. anc. pr^t de la Soc. ac., imp. Vignole, 1 (r. Sully).
- 1895 8 janvier. MARTIN (Arthur), O. ❸, capitaine de vaisseau, écrivain, r. Beauvais, 43, Lorient (Morbihan).
- 1885 7 juillet. MÉNARD (Anthime), chev. de St-Grégoire-le-Grand, député, avocat, docteur en droit, anc. dir. du *Nouvel-iste de l'Ouest*, m. du Cons. de la Soc. des Bib. bret., maire de la Chapelle-Launay, Savenay, et av. de Tourville, 4, Paris.
- 1890 22 avril. MERLIERS DE LONGUEVILLE (Sévère des), O. ❸, anc. capitaine de frégate, anc. maire de St-Aignan, pl. St-Pierre, 2, et ch. de Trioncelle, St-Aignan.
- 1898 8 novembre. MONTESSUS DE BALLORE (le commandant Fernand de), ❸, O. A. ❸, chef d'escadron d'artillerie, commandant l'artillerie de la place de Nantes, écrivain, 1^{er} de l'Ac. des sciences, au Château.
- 1888 1^{er} mai. MONTFORT (Guy de), ch. du Loho, Malestroît (Morbihan).
- 1884 5 février. MONTI DE REZÉ (Bernard de), anc. officier de cavalerie, q. Ceineray, 3, r. de Nantes, 17, Laval, et ch. de l'Enfrière, La Gravelle (Mayenne).
- — MONTI DE REZÉ (Claude de), chev. de St-Grégoire-le-Grand, écrivain, m. du Cons. d'adm. de la *Revue historique de l'Ouest*, du Cons. de la Soc. des Bib. bret., m. de la Soc. hist. et arch. du Maine, q. Ceineray, 3, et ch. du Fief-Milon, Pouzauges (Vendée).
- 1886 6 avril. MONTI DE REZÉ (le comte Henri de), cons. comm. de la Soc. française de secours aux blessés, r. de Strasbourg, 31, et ch. de Rezé, près Nantes.
- 1866 5 juin. NAU (Paul), architecte, dél. de la Soc. des archi-

- tectes, m. de la Comm. du Musée arch., rue Lafayette, 18, et ch. de Port-Sinan, Rouans.
- 1845 9 août. NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, (Stéphane PRAUD de la), O. A. 3, écrivain, archiviste de la Ville, cor. de la Soc. nationale des ant. de France, m. du Com. de la Bibl. publ., Petite-r. Fénelon, 3.
- 1886 1^{er} juin. OHEIX (Robert), écrivain, anc. secr. de l'Ass. bret., dél. de la Soc. des Bib. bret., m. de la Soc. polymathique du Morbihan, etc., r. Notre-Dame, Loudéac, et Trévé, Loudéac (Côtes-du-Nord).
- 1864 6 décembre. ORIEUX (Eugène). ✕ O. A. 3, écrivain, agent-voyer en chef hon., anc. prt. de la Soc. ac., prt. hon. de la Soc. nantaise d'hort., prt. d'hon. de la Soc. amicale des anc. él. de l'Ec. professionnelle, v.-prt. de la Comm. du Musée arch., m. de la Comm. du Muséum d'hist. nat., du Com. de la Soc. de géog. commerciale et de la Soc. des Bib. bret., pass. du Nord, 11.
- 1896 14 janvier. PAGEOT (Charles), agent-voyer, Guéméné-Penfao.
- 1894 6 mars. PALVADEAU (Joseph), r. du Calvaire, 27, et ch. de la Morlière, Orvault.
- 1888 3 avril. PARIS-RÉBY (Emile), peintre verrier, r. du Jardin, des Plantes, 7.
- 1883 6 mars. PEYRADE (Henry ESPITALIÉ de la), anc. cons. mun. de Nantes, ch. de la Trémisnière, près Nantes.
- 1874 4 août. PICHELIN (Paul), banquier, m. de la Soc. des Amis des arts, r. Bonne-Louise, 12.
- 1888 10 janvier. PIED (Edouard), O. I. 3, écrivain, anc. économiste du Lycée, pass. Leroy, 14.
- 1^{er} mai. POMMIER (Félix), conservateur du Musée des B.-a. trés. du Musée dép. et m. de la Comm. du Musée arch., r. Leroy, 23.
- 1884 4 mars. POUVREAU (Raymond), anc. cons. d'arr. de Nantes, dir. de la *Mutuelle du Mans*, pass. St-Yves, 1.
- 1886 2 novembre. RADIGOIS (l'abbé Auguste), anc. sup. du Collège de Châteaubriant, anc. curé de St-Sébastien, aumônier du Pensionnat des Frères, r. de Bel-Air, 14.
- 1898 8 mars. REVELIÈRE (Jules), receveur de l'Enregistrement en retraite, r. de Paris, 73, et Blain.
- 1893 5 décembre. RÉVÉREND (Jules), anc. courtier-interprète, bib.-adj. de la Soc. de géog. commerciale, ch. de Bourgerel, Muzillac (Morbihan).
- 1881 8 février. RIARDANT (Charles), anc. dir. du Comptoir d'escompte (Agence de Nantes), m. du Com. de la Bib. publ., pl. Royale, 6, et av. de Grillaud.

- 1898 5 avril. RIBIER (Eugène de), agrégé des lettres, prof. de rhétorique au Lycée, r. du Coudray, 52 bis.
- 5 juillet. RIGAULT (Félix), vérificateur des Douanes, r. de Coutances, 18.
- 1890 2 décembre. ROBUCHON (Jules), 1^{er} de la Soc. française d'arch., de la Soc. d'encouragement au bien et de l'Exposition universelle de 1889, écrivain, libraire, photographe, éditeur, m. de la Soc. des ant. de l'Ouest, de la Soc. art. et lit. de l'Ouest, de la Soc. d'émulation de la Vendée, de la Soc. des Bib. bret., de l'Ass. art. de Bretagne et de la Soc. arch. d'Ille-et-Vilaine, r. du Moulin à vent, 3, Poitiers (Vienne), et r. Mignon, 2, Paris.
- 14 novembre. ROUXEAU (le docteur Alfred), O. A. $\frac{3}{4}$, anc. interne des hôpitaux de Paris, prof. de physiologie à l'Ec. de médecine, secr. de la *Gazette médicale de Nantes*, r. de l'Héronnière, 4.
- 1886 9 février. SAY (Edouard), m. de la Soc. des Amis des arts, r. Rossière, 15, et ch. du Breuil, Plessé.
- 1896 14 janvier. SECHEZ (Paul), inspecteur d'assurances, q. Penthievre, 5.
- 1898 8 novembre. SÉCILLON (le vicomte Stéphane de), r. Prémion, 1.
- 1886 22 juin. SOREAU (l'abbé Henri), prof. de dessin au Pensionnat St-Stanislas, r. St-Stanislas.
- 1896 7 avril. SOULLARD (Marcel), r. Basse-du-Château, 10, et ch. de la Noë, près Nantes.
- 1862 7 janvier. SOULLARD (Paul), négociant, r. Basse-du-Château, 10, et ch. de la Noë, près Nantes.
- 1890 18 mars. SUYROT (Gabriel de), r. du Lycée, 13, et ch. de la Gastière, Mortagne-s.-Sèvre (Vendée).
- 1898 8 novembre. TACHARD (Elie) $\frac{3}{4}$, O. A. $\frac{3}{4}$, dir. du service de santé du XI^e corps d'armée, pass. Russeil, 16.
- 1890 6 mai. TAILLEPIED DE BONDY (le comte Jules de), C. $\frac{3}{4}$, chev. de Malte, C. des SS. Maurice et Lazare, du nombre extraordinaire de Charles III, O. d'Albert le Valeureux, chev. du Danebrog, chev. G. C. d'Isabelle la Catholique, C. de Pie IX, etc., anc. envoyé extraordinaire et plénipotentiaire de 1^{re} classe, ch. de Chassigny, St-Luce.
- 1887 6 avril. TOCHÉ (Charles), art. peintre, r. Pétrarque, 6, Paris.
- 1886 9 février. TOUCHE (Henri LE LIÈVRE de la), ch. de Rochefort, La Haie-Fouassière.
- 1883 3 avril. TOUCHE (Xavier LE LIÈVRE de la.), numismate, ch. de Jaille, Sucé.
- 1895 3 décembre. TRUELLE SAINT-EVRON (Charles), m. hon. de la Soc. des Amis des livres, boul. St-Aignan, 20.

- 1867 5 novembre. TULLAYE (le comte Alfred de la), pl. Dumoustiers, 4,
ch. du Plessis-Tizon, près Nantes, et Etampes (Seine-
et-Oise).
- 1896 4 février. VALLET (Joseph), sculpteur, r. de Rennes, 48.
- — VINCENT (Antoine), anc. juge au Tribunal de com-
merce, r. de Courson, 3.
- — VINCENT (Félix), ch. de la Gobinière, Orvault.
- 1883 1^{er} mai. VOLLATIER (Philibert), chef de bureau à la Préfec-
ture, q. de la Fosse, 39.
- 1887 1^{er} mars. WISMES (Christian de Blocquel de Croix baron de),
écrivain, 1^{er} de la Soc. ac., anc. v.-pr^t de la Conf. La
Moricière, m. de la Comm. adm. des Amis des arts,
cor. de la Soc. de l'Art chrétien, r. Félix, 12.
- — WISMES (Gaëtan de Blocquel de Croix baron de),
écrivain, 1^{er} de la Soc. ac., anc. v.-pr^t de la Conf.
La Moricière, r. du Coudray, 33.
-

MEMBRES CORRESPONDANTS

- 1898 1^{er} février. ACHON (le chevalier Charles d'), an. él. de l'Ec. des chartes, ch. de la Roche-de-Gennes, Gennes (Maine-et-Loire).
- 1882 17 janvier. AUMONT (Joseph), photographe, r. Crébillon, 11, Nantes.
- 1887 5 avril BARMON (Henri NICOLAZO de), camérier d'hon. de S. S. le Pape Léon XIII, ch. de la Touche, Fégéac.
- 1885 13 janvier. BÉJARRY (le comte Amédée de) ✕, sénateur de la Vendée, anc. lieutenant-colonel du 65^e régiment territorial, r. Tournefort, 7, Nantes, et ch. de la Roche-Loucherie, St^e-Hermine (Vendée).
- 1875 6 décembre. BIAIS (Emile), O. A. ✕, archiviste de la Ville, conservateur du Musée arch., cor. du Min. des B.-a., r. du Rempart-de-l'Est, 34, Angoulême (Charente).
- 1872 2 juillet. BLANCHARD (Gustave), écrivain, l^{er} des *Jeux floraux*, fond. du *Colibri*, anc. percepteur, r. Morand, 14, Nantes.
- 1891 8 décembre. BODARD (Ludovic de), ch. de la Jacopière, Craon (Mayenne).
- 1887 1^{er} mars BOCERET (Emmanuel PRIOUR de), écrivain, r. Bizienne, Guérande.
- 1898 8 novembre. BONNEAU (Louis), O. I. ✕, juge de paix, m. de la Soc. des Bibl. bret. et de la Soc. polymathique du Morbihan, écrivain, l^{er} de nombreux concours lit., q. de Saint-Goustan, 28, Auray (Morbihan).
- 1896 3 novembre. CASADES (dom Pelegrin), secr. de la Soc. arch. de Barcelone, Barcelone (Espagne).
- 1886 11 mai. CAZENOVE DE PRADINE (Henri de), ch. de Montesquieu, Mézin (Lot-et-Garonne).
- 1883 11 décembre. CHATELLIER (Paul MAUFRAS du), O. I. ✕, écrivain, cor. de la Soc. nationale des ant. de France, ch. de Kernuz, Pont-l'Abbé (Finistère).
- 1865 20 juin. CORSON (l'abbé Amédée GUILLOTIN de), chanoine hon. de Rennes, écrivain, l^{er} de l'Institut, de la Soc. française d'arch., de la Soc. ac. de Nantes, de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, etc., anc. pr^t de la Soc. arch. d'Ille-et-Vilaine, ch. de la Noë, Raing-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine).

- 1896 3 novembre. CORTELLINI Y DIAZ DEL ALCÁZAR (Jacinto), représenté tant de l'héroïque bataillon des artilleurs de la Havane, m. de la royale Soc. géog. de Lisbonne et de la Soc. arch. de Barcelone, dél. gén. de l'Institut héraldique d'Italie, puerta de Moros, 2, Madrid (Espagne).
- 1898 11 janvier. DESGRANGES (Louis), O. A. 3, prof. à l'Ec. normale de Savenay, Savenay.
- 1886 9 février. DRESNAY (le vicomte Maurice du), licencié ès-lettres, attaché à la Légation de France à Tokio, Tokio (Japon), et ch. du Dréneuc, Fégréac.
- 1885 13 janvier. EUDEL (Paul), O. A. 3, critique d'art, r. Victor Massé, 9, Paris.
- 1898 11 janvier. FRADET (Olivier), principal clerc de notaire, comptable, Campbon.
- 1888 7 février. GENDRE (l'abbé Armand), vicaire de Vallet.
- 1881 20 décembre. GENUIT (le docteur Marcel), ch. de la Guichardaye, Tréal (Morbihan).
- 1896 2 avril. GIROUSSE (l'abbé Félix), vicaire de Machecoul.
- 1896 5 mai. HERRIOT (Edouard), anc. él. de l'Ec. normale sup. agrégé des lettres, prof. au Lycée de Lyon, r. Montgolfier, 89, Lyon (Rhône).
- 1879 4 mars. KERGUENNEC (François LE CHAUFF de), maire de St-Molf, Guérande.
- 1886 11 mai. LE GOUVELLO (le vicomte Hippolyte), cons. d'arr. de St-Nazaire, maire de Sévérac, m. de la Comm. du Musée Dobrée, St-Gildas-des-Bois.
- 1894 6 novembre. LONGRAIS (Frédéric JOUON des), archiviste paléographe, anc. él. de l'Ec. des Chartes, r. du Griffon 4, Rennes, et ch. de la Martinière, Rennes (Ille-et-Vilaine).
- 1891 8 décembre. MAUPASSANT (le comte Charles de), ch. de Clermont, Oudon, et r. de Monceau, 69, Paris.
- 1881 7 juin. MÉRESSE (Gabriel), banquier, m. et anc. pr^t. de la Chambre de commerce, m. de la Soc. des sc. nat. de l'Ouest de la France, St-Nazaire.
- 1869 4 mai. MEYNIER (l'abbé Paul), curé de Basse-Goulaine.
- 1885 7 juillet. PANTIN DE LA GUÈRE (le comte Alphonse de), chev. de Malte, décoré des médailles militaires de Charles VII et de la Coridad, C. de Charles III d'Espagne, anc. officier, m. de la Soc. nationale des ant. de France, de la Soc. française d'arch. et de la Soc. des ant. du Centre, r. du Paradis, 22, Bourges (Cher), et ch. de Dames, St-Eloi-de-Gy (Cher).
- 1896 3 novembre. PEREZ-ARCAS (Antonio), décoré des croix de Charles

Il et d'Isabelle la Catholique, m. de la Soc. de géog. de Lisbonne, de la Soc. arch. de Barcelone, de la Soc. commerciale de Paris, etc., calle Santa Teresa 7 3º, Madrid (Espagne).

- 1881 18 janvier. PERRON (Louis), expert et greffier de paix, La Croix-de-Pierre, Varades.
- 1873 1^{er} juillet. POCARD-KERVILER (René), ✱. O. A. 43. C. de St. Grégoire-le-Grand et d'Isabelle la Catholique, écrivain, ingénieur en chef des ponts et chaussées, cor. du Min. de l'inst. pub. et de la Soc. nationale des ant. de France, l^{re} de l'Ac. française, v-pr^t. d'hon. de la Soc. des Bib. bret., q. du Commerce, St-Nazaire
- 1897 12 janvier. QUILGARS (Henri), écrivain, Guérande et Gras, en la Madeleine de Guérande.
- 1895 2 avril. SAURET (le commandant Henri) ✱, O. A. 43, breveté d'État-Major, chef d'État-Major de l'artillerie du 18^e Corps d'armée, Tarbes (Hautes-Pyrénées).
- 1835 7 juillet. TOUCHE (Henri ROUMAIN de la), anc. procureur impérial, pr^t. du Cons. d'arr. d'Ancenis, ch. de Champtocéaux (Maine-et-Loire).
-

MEMBRES HONORAIRES

- | | | |
|------|--------------------------|---|
| 1898 | 1 ^{er} février. | ABGRALL (l'abbé Jean-Marie), chanoine hon. de Quimper, aumônier de l'Hôpital, v.-pr ^t de la Soc. arch. du Finistère, cor. de la Comm. des monuments hist., 1 ^{er} de la Soc. française d'arch., (Quimper (Finistère)). |
| 1864 | 7 juin. | BARTHÉLEMY (le comte Anatole de) ✱, écrivain, m. de l'Institut, de la Soc. nationale des ant. de France et du Cons. des travaux hist. et sc. près du Min. de l'inst. publ., r. d'Anjou, 9, Paris. |
| 1859 | 5 avril. | CAHOUR (l'abbé Abel), O. A. ✱, chanoine hon., écrivain, anc. aumônier du Lycée, aumônier hon. de la Grande-Providance, r. des Orphelins, 12. |
| 1894 | 5 juin. | CROIX (le R. P. Camille de la) ✱, religieux de la Compagnie de Jésus, écrivain, Poitiers (Vienne). |
| 1892 | 5 avril. | DORGERE (le R. P. Alexandre) ✱, missionnaire apostolique, r. de Vertais, 16, Nantes, et Whyddah (Dahomey). |
| 1898 | 6 novembre. | POTTIER (l'abbé Fernand), O. I. ✱, chanoine titulaire, pr ^t de la Soc. arch. de Tarn-et-Garonne, cor. du Min. de l'inst. publ. pour les travaux hist., du Min. des B.-a., de la Comm. des monuments hist., inspecteur de la Soc. française d'arch., prof. d'arch. au Grand-Séminaire, r. du Moustier, 59, Montauban (Tarn-et-Garonne). |
| 1877 | 6 mars. | ROUSSE (Joseph), O. A. ✱, écrivain, anc. cons. gén. de la Loire-Inférieure, bib. de la Bib. pub., m. de la Comm. du Musée arch., de la Comm. du Musée des B.-a. et du Cons. de la Soc. des Bib. bret. r. Royale, 14, Nantes. |
| 1873 | 1 ^{er} juillet. | SEIDLER (Charles), 46, Hammersmith, Eyot Gardens, Londres (Angleterre). |

Messieurs les Secrétaires généraux prient leurs collègues de vouloir bien leur faire connaître les rectifications à apporter à la liste des sociétaires et déclinent toute responsabilité pour les erreurs et les lacunes qu'entraînerait un défaut de communication.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

<i>Aisne</i>	Société académique des sciences, arts, belles-lettres agriculture et industrie de Saint-Quentin (SAINT-QUENTIN).
<i>Allier</i>	Société d'émulation du département de l'Allier, (Sciences, arts et belles-lettres) (MOULINS).
<i>Alpes-Maritimes</i>	Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes (NICE et PARIS).
<i>Aube</i>	Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube (TROYES).
<i>Aude</i>	Commission archéologique et littéraire de l'arrondissement de Narbonne (NARBONNE).
<i>Aveyron</i>	Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron (RODEZ).
<i>Basses-Pyrénées</i> ...	Société des sciences, lettres et arts de Pau (PAU).
<i>Belfort</i>	Société belfortaine d'émulation (BELFORT).
<i>Bouches-du-Rhône</i> ..	Société de statistique de Marseille (MARSEILLE).
<i>Charente</i>	Société archéologique et historique de la Charente (ANGOULÊME).
<i>Charente-Inférieure</i> ..	Société des archives historiques (Revue de Saintonge et d'Aunis) (SAINTES).
<i>Cher</i>	Société des antiquaires du Centre (BOURGES).
<i>Corrèze</i>	Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (BRIVES).
<i>Côtes-du-Nord</i>	Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord (SAINT-BRIEUC).
—	Société d'émulation des Côtes-du-Nord (SAINT-BRIEUC).
<i>Creuse</i>	Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse (GUÉRÉT).
<i>Deux-Sèvres</i>	Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres (NIORT).
<i>Dordogne</i>	Société historique et archéologique de Périgord (PÉRIGUEUX).
<i>Drôme</i>	Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (ROMANS).
<i>Finistère</i>	Société archéologique du Finistère (QUIMPER).
—	Société académique de Brest (BREST).

<i>Gard</i>	Académie de Nîmes (NÎMES).
<i>Gironde</i>	Société archéologique de Bordeaux (BORDEAUX).
<i>Hautes-Alpes</i>	Société d'études des Hautes-Alpes (GAP).
<i>Haute-Garonne</i>	Société archéologique du Midi de la France (TOULOUSE).
<i>Haute-Marne</i>	Société historique et archéologique de Langres (LANGRES).
<i>Haute-Saône</i>	Société d'agriculture, science et arts du département de la Haute-Saône (VESOUL).
<i>Haute-Vienne</i>	Société archéologique et historique du Limousin (LIMOGES).
—	Société des amis des sciences et arts de Rochecouart (ROCHECHOUART).
<i>Ille-et-Vilaine</i>	Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine (RENNES).
—	Annales de Bretagne publiées par la Faculté des lettres de Rennes (RENNES).
<i>Indre-et-Loire</i>	Société archéologique de la Touraine (TOURS).
<i>Isère</i>	Académie Delphinale (GRENOBLE).
<i>Jura</i>	Société d'émulation du Jura (LONS-LE-SAULNIER).
<i>Landes</i>	Société de Borda (DAX).
<i>Loir-et-Cher</i>	Société des sciences et lettres du Loir-et-Cher (BLOIS).
—	Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois (VENDÔME).
<i>Loire</i>	Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire (SAINT-ETIENNE).
<i>Loire-Inférieure</i>	Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure (NANTES).
—	Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France (NANTES).
<i>Loiret</i>	Société archéologique et historique de l'Orléanais (ORLÉANS).
<i>Lot</i>	Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot (CAHORS).
<i>Lozère</i>	Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère (MENDE).
<i>Maine-et-Loire</i>	Société académique de Maine-et-Loire (ANGERS).
—	Société des sciences, lettres et beaux-arts de Cholet et de l'arrondissement (CHOLET).
<i>Manche</i>	Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle du département de la Manche (SAINT-LÔ).
<i>Marne</i>	Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne (CHALONS-SUR-MARNE).
<i>Mayenne</i>	Commission historique et archéologique de la Mayenne (LAVAL).

<i>Meurthe-et-Moselle</i> ...	Société d'archéologie lorraine et Musée historique lorrain (NANCY).
<i>Meuse</i>	Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc (BAR-LE-DUC).
<i>Morbihan</i>	Société polymathique du Morbihan (VANNES).
<i>Oise</i>	Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise (BEAUVAIS).
<i>Orne</i>	Société historique et archéologique de l'Orne (ALENÇON).
<i>Pas-de-Calais</i>	Société des antiquaires de la Morinie (SAINT-OMER).
<i>Rhône</i>	Société académique d'architecture de Lyon (LYON).
<i>Saône-et-Loire</i>	Société Eduenne (AUTUN).
<i>Sarthe</i>	Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe (LE MANS).
—	Revue historique et archéologique du Maine (LE MANS et MAMERS).
<i>Seine</i>	Journal des savants (PARIS).
—	Société nationale des Antiquaires de France (PARIS).
—	Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments (Congrès archéologiques) (PARIS et CAEN).
—	Revue de la Société des Etudes historiques, faisant suite à l' <i>Investigateur</i> (PARIS).
—	Comité des travaux historiques et scientifiques (M. I. P. PARIS).
<i>Seine-Inférieure</i>	Commission des antiquités de la Seine-Inférieure (ROUEN).
—	Société havraise d'études diverses (LE HAVRE).
<i>Seine-et-Oise</i>	Société archéologique de Rambouillet (RAMBOUILLET).
<i>Somme</i>	Société des antiquaires de Picardie (AMIENS et PARIS).
<i>Tarn-et-Garonne</i>	Société archéologique de Tarn-et-Garonne (MONTAUBAN).
<i>Var</i>	Sociétés d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan (DRAGUIGNAN).
<i>Vendée</i>	Société d'émulation de la Vendée (LA ROCHE-SUR-YON).
<i>Vienne</i>	Société des antiquaires de l'Ouest (POITIERS).
<i>Yonne</i>	Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne (AUXERRE).

EXTRAITS

Des procès-verbaux des Séances.

SÉANCE DU MARDI 11 JANVIER 1898. à 3 h. 12.

Présidence de M. Henri LE MEIGNEN, président.

Etaient présents : MM. René BLANCHARD, le vicomte DE KERVENOAËL, MAÎTRE, RIARDANT, SOULLARD, TRUELLE SAINT-EYRON, Antoine VINCENT et le baron Christian de WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Il amène une observation de M. le Président sur la statuette présentée par M. Sechez. Cette statuette, donnée comme trouvée dans les ruines de la chapelle de Toussaint, a été achetée chez un brocanteur, ce qui la rend moins intéressante au point de vue nantais. L'authenticité lui en paraît contestable, car ces objets sont très rares à Nantes. Fournier en a cité beaucoup, il est vrai, mais on se demande si ses assertions ne sont pas une forte mystification. M. Maître ajoute que M. de Berthou a acheté à Saint-Père-en-Retz une statuette de ce genre trouvée à Sainte-Marie de Pornic ; celle-ci est authentique.

M. Charles Riardant montre à ses collègues un *Baiser de pair* du XVI^e ou du XVII^e siècle et lit une note intéressante à ce sujet. Il ajoute que M. l'abbé Barreau a fait un travail fort instructif sur ces objets de piété.

À l'unanimité et à mains levées, M. Louis Desgranges, professeur à l'école normale de Savenay, et M. Olivier Fradet, principal clerc de notaire à Campbon, présentés par MM. Léon Maître et Alcide Dortel, sont admis comme membres correspondants.

M. le Président communique une lettre du ministère des Beaux-Arts, invitant à donner avant le 30 janvier les noms des délégués au Congrès des Sociétés savantes. M. Maître dit avoir une carte par une autre voie. MM. Riardant et le vicomte de Kervenoaël se font inscrire.

M. Paul Soullard a remarqué dans un article de M. Blancard une classification des monnaies bretonnes différente de celle de M. Poëy d'Avant.

M. le Président dit que M. Géniaux, avec l'aide de M. l'abbé Abgrall, publie un ouvrage très curieux sur les monuments de la Bretagne, lequel a, entre autres mérites, celui de ne pas être cher. Ces messieurs donneront dans la salle des Sociétés savantes, le 24 janvier, une séance de projections accompagnées d'explications. Cette soirée promet d'être très intéressante. Des cartes d'invitation seront envoyées aux membres des Sociétés savantes de la ville.

La séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire général,
Baron DE WISMES.

SÉANCE DU MARDI 1^{er} FÉVRIER 1898, à 8 h. du soir.

Présidence de M. Henri LE MEIGNEN, président.

Etaient présents : MM. DE BERTHOU, CHARRON, le vicomte DE KERVENOAËL, SENOT DE LA LONDE, MAÎTRE, RÉVÉREND, RIARDANT, Paul SOULLARD, le baron CHRISTIAN et le baron Gaëtan DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président résume en quelques mots l'intéressante conférence donnée par M. l'abbé Abgrall à la salle de la Société de géographie.

M. Charron montre des photographies de Tréguier, une vue de la cathédrale de cette ville et présente un ouvrage de M. Renan, revêtu d'une dédicace de l'auteur. Quelques explications sur la cathédrale de Tréguier nous sont fournies par M. Charron qui donne lecture d'une notice de M. Renan. La ville de Tréguier fut fondée, nous dit-il, par des émigrés bretons du VI^e siècle. La cathédrale, édifice gothique, très intéressant, possède de curieuses stalles en vieux chêne sculpté. A propos de certains détails de ces stalles, M. de Berthou fait observer que les deux époques où l'on trouve ainsi des sujets obscènes sculptés sur les monuments sont le XI^e siècle et plus tard la Renaissance. M. le Président remercie M. Charron de sa communication et émet le vœu que tous nos collègues fassent ainsi part à la Société de leurs impressions de voyage.

M. Alphonse Lotz-Brissonneau, présenté par MM. Henri Le Meignen et Georges Charron, et M. Henri Gousset, présenté par MM. le baron

Gaëtan de Wismes et Joseph Senot de la Londe, sont élus membres titulaires. M. le chevalier Charles d'Achon présenté par MM. Léon Maitre et Joseph Senot de la Londe est nommé membre correspondant. M. d'Achon a déjà procuré à M. Maitre de nombreux documents.

Sur la proposition de M. le Président, M. l'abbé Abgrall est élu par acclamation membre honoraire de notre Société.

La parole est à M. Senot de la Londe pour nous donner lecture d'un document inédit concernant *un combat en champ clos entre un chevalier français et un chevalier anglais sur la place publique du Mans pendant la guerre de Cent ans*. Au lieu d'un document promis par lui, M. Senot de la Londe nous en présente deux ayant trait au même sujet. Il s'agit d'un différend entre Pierre Boylesve, chevalier français, et un chevalier anglais, gouverneur de Sainte-Suzanne, le jeune sire Descalles, qui l'avait arrêté indûment sur la place publique du Mans, malgré un sauf-conduit. La première pièce est une lettre du duc de Bedford, de l'année 1431, ordonnant de rendre justice à Pierre Boylesve; la seconde est le procès-verbal du combat en champ clos qui eut lieu entre les deux chevaliers et se termina par la mort du sire Descalles. Ce document est de 1431 comme le premier, mais postérieur de huit mois; il contient une foule de détails aussi curieux qu'intéressants. Chacun examine les premiers parchemins encore revêtus de leurs sceaux, et tous les deux d'une conservation parfaite. M. le Président est l'interprète de tous en remerciant M. Senot de la Londe d'avoir bien voulu extraire pour nous de son précieux chartrier quelques-unes des pièces les plus curieuses.

M. de Berthou rend compte d'une publication qu'il a entreprise avec M. Maitre, aux frais de la Société des Bibliophiles bretons, l'édition de l'*Itinéraire de Bretagne* de Dubuisson-Aubenet. Le premier volume, qui doit comprendre les 36 premiers chapitres jusqu'à Nantes, va paraître très prochainement; le second comprendra Nantes et les remarques. Pour donner une idée du travail, M. de Berthou lit le chapitre intitulé: « l'Ancien circuit de Nantes. » Il s'agit là de l'ancienne muraille romaine, et ce sujet si intéressant donne lieu à plusieurs observations et remarques de MM. Le Meignan et Maitre.

Le Secrétaire général,
Vicomte DE KERVENOAËL.

SEANCE DU MARDI 7 MARS 1898, à 3 h. 12.

Présidence de M. Henri LE MEIGNEN, président.

Étaient présents : MM. DE BERTHOU, René BLANCHARD, CHE-GUILLAUME, DORTÉL, l'abbé DURVILLE, GOUSSET, le vicomte DE KERVENOAEL, LALLIÉ, LOTZ-BRISSENEAU, MAÎTRE, DE LA PEYRADE, POUVREAU, RIARDANT, Antoine VINCENT, le baron Christian et le baron Gaëtan DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président souhaite la bienvenue à deux nouveaux collègues : M. Alphonse Lotz-Brissonneau, un bibliophile distingué, et M. Henri Gousset, dont le père a joué un rôle important dans l'enseignement nantais.

M. Jules Revelière, receveur de l'Enregistrement en retraite, présenté par MM. Maître, P. de Lisle du Dreneuc et A. Vincent, est admis comme membre titulaire.

M. Lotz-Brissonneau présente un très joli dyptique, malheureusement moderne, mais reproduisant merveilleusement l'ancien ; un autre, ancien celui-là, une belle médaille de Ferdinand, roi de Naples et de Sicile, et une superbe monnaie de Louis XIII, d'une valeur nominale de huit louis.

M. Lotz annonce la préparation d'un ouvrage sur Nantes, avec la collaboration artistique de M. Béraldi, l'artiste connu. Cet ouvrage ne sera tiré qu'à 200 exemplaires, dont 50 sont déjà souscrits, et coûtera 100 francs au plus. Il sera terminé d'ici dix-huit mois, deux ans au plus tard. Les gravures seront sur bois dans le texte, à l'eau-forte hors texte. M. Lepère, qui en est chargé, est venu deux fois à Nantes, car ce sera Nantes au point de vue impressionniste, un peu humoristique. Le texte sera imprimé sur papier filigrané aux armes de Nantes ; le tirage sera fait par M. Grimaud. M. Lotz recueille les œuvres de l'artiste et en possède de 250 à 300, assez pour en faire don au Musée. M. Le Meignen remercie M. Lotz de sa précieuse communication et le félicite de ce travail, qui sera une gloire pour Nantes.

M. le Président pense qu'un grand nombre de membres de la Société ont assisté aux séances que M. l'abbé Abel Soreau a donné à Saint-Stanislas. M. Soreau a réuni avec amour et succès des planches sur le vieux Nantes, mais n'a pu trouver grand chose sur notre ville aux XIV^e et XV^e siècles. La belle collection de M. Petit se trouve entre

les mains de M^{me} Sômeril ainsi que deux sépias d'un élève de Rembrandt représentant également des vues de Nantes.

M. l'abbé Durville dit que M. l'abbé Soreau a cité Mathurin Rodier comme enterré dans la cathédrale, alors que par testament cet architecte avait déclaré vouloir être enterré à Saint-Laurent avec sa femme. Cette dernière a été inhumée en 1585 ; lui a dû mourir peu après.

M. l'abbé Durville lit un travail très documenté sur *les anciens fiefs de la ville de Nantes (intérieur de la ville) : le fief de l'évêque et le fief au duc*. M. le Président adresse à l'auteur pour ce remarquable travail ses remerciements et ses félicitations et lui demande s'il en a disposé. — Non, répond M. l'abbé Durville, je fais mes travaux pour la Société. Cette réponse, si flatteuse pour nous, soulève de nouveaux applaudissements.

M. de Berthou lit un travail de Dubuisson-Aubenet sur l'ancien Nantes, qui est écouté avec le même vif intérêt que les précédents.

La séance est levée à 5 h. 3/4-

Le Secrétaire général,
Baron DE WISMES.

SÉANCE DU MARDI 5 AVRIL 1898, à 3 h. 1/2.

Présidence de M. Henri LE MEIGNEN, président.

Étaient présents : MM. DE BERTHOU, le marquis DE BREMOND D'ARS MIGRÉ, CHAILLOU, CHARRON, CHEGUILLAUME, le marquis DE DION, DORTÉL, l'abbé DURVILLE, LEROUX, SENOT DE LA LONDE, MAÎTRE, DE LA PEYRADE, ORIEUX, RÉVÉREND, RIARDANT, Paul SOULLARD, TRUELLE SAINT-EVRON, Félix VINCENT, le baron Christian et le baron Gaëtan DE WISMES.

M. Lotz-Brissonneau s'excuse de ne pouvoir assister à la réunion. Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président exprime les regrets de la Société pour la double perte qu'elle vient de faire. M. Alfred Bossis, un de ses membres les plus assidus, a succombé le 20 mars, et, le lendemain, la mort emportait notre distingué collègue M. Alexandre Rousseau.

M. Félix Chaillou donne des indications sur les fuseaux dont on se servait aux Cléons. Il n'a pas retrouvé le bois, parce qu'il était probablement léger et s'est effrité, mais les deux extrémités — la fusaïole en terre cuite, qui a un intérêt local, et la ti, en bronze. Le

trou de la fusaiole est plus petit que l'intérieur de la ti. Le corps se composait d'un petit poinçon, pointu des deux bouts, entrant dans le corps de la ti et dans la fusaiole, et probablement changé de temps à autre. Ces objets, très grossièrement faits, — M. Chaillou insiste sur ces mots, — appartiennent à la partie industrielle des Cléons. Il en résulte que lorsqu'on n'avait pas de fusaioles, on en découpait dans des poteries. M. Chaillou a eu la chance de trouver une de ces poteries et l'exhibe. C'est une poterie très cuite, très résistante, pour que la fusaiole ne fût pas tordue. M. Chaillou clôt cette intéressante communication en invitant de nouveau la Société à venir aux Cléons et en disant tout le plaisir qu'il a de recevoir les appréciations de ses collègues sur les objets de son musée. M. le Président le remercie aimablement et parle de la satisfaction que cause une visite chez notre érudit collègue. M. le marquis de Dion dit quelques mots sur les fuseaux que possède le musée de Cluny.

M. le baron Gaëtan de Wismes montre la statue de Louis XV, faite en 1744 pour la ville de Rennes, reproduite avec une sorte de lavis. Cette très belle pièce, qui fait l'admiration de l'assistance, est signée Le Forestier, architecte, 1756. Cette statue ne doit plus exister. M. le Président remercie M. de Wismes de sa très intéressante communication et dit qu'on pourrait en faire une autre sur Le Forestier.

M. Eugène de Ribier, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au Lycée, présenté par MM. Georges Charron et Henri Le Meignen, est admis comme membre titulaire. M. Charron remercie de l'admission de M. de Ribier, dont il fait l'éloge en quelques mots, et M. le Président revient à nouveau sur l'utilité que la Société peut retirer de la science des membres de l'Université.

M. l'abbé Georges Durville lit une étude intitulée : *Un architecte de cathédrale au XV^e siècle, Mathurin Rodier, « maître maçon » de l'Eglise de Nantes. Ses rapports avec le Chapitre, choix de sa sépulture et fondation de son anniversaire en l'église de Saint-Laurent.*

Cette étude, aussi bien pensée que bien écrite, vaut à l'auteur, outre les applaudissements chaleureux de l'assistance, les compliments flatteurs et mérités de M. le Président.

M. le baron Gaëtan de Wismes communique un *document inédit sur la procession de la Fête-Dieu à Nantes à diverses époques*. C'est une pièce curieuse, dont la lecture est écoutée avec l'attention qu'elle mérite.

M. le Président termine la séance en nous disant quelques mots du *cinquantenaire de Châteaubriand*. La fête en sera célébrée à

Saint-Malo le 19 juillet prochain (cette date a été ajournée au 7 août). Notre Société a donné une souscription. Un concours de prose et de poésie sera ouvert et des récompenses seront accordées.

La séance est levée à 5 h. 1/2.

Le Secrétaire général,
Baron DE WISMES.

SÉANCE DU MARDI 3 MAI 1898, à 8 h. du soir.

Présidence de M. Henri LE MEIGNEN, président.

Etaient présents : MM. CALLIER, CHARRON, GOUSSET, LEROUX, MAITRE, PIED, RIARDANT, DE RIBIER et le baron Christian DE WISMES, — M. BONNIGAL, invité.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Charron demande quand la Société prendra possession du nouveau Musée et rendra son invitation à la Société polymathique. M. le Président lui répond qu'on veut présenter le Musée comme l'aurait fait M. Dobrée, ce qui demande du temps. Il vaudrait mieux laisser voir quelques salles ; mais il faudrait que la presse s'occupât de cette question.

M. le Président souhaite la bienvenue à M. Eugène de Ribier, qui le remercie avec une modestie de bon goût.

M. le Président donne lecture des travaux de M. Henri Quilgars, retenu à Paris par ses études.

I. — *Le menhir de la Pierre-Blanche* dont nous parle ce dernier a été signalé plus d'une fois par les archéologues qui se sont occupés de la presqu'île Guérandaise. M. Henri Quilgars a pratiqué une fouille au mois d'octobre 1896 sous ce menhir, et il résulte de ses recherches que ce monument ne doit pas appartenir à l'époque dite communément *celtique* : rien n'empêche de croire que ce mégalithe de quartz soit de l'époque romaine. M. le Président rappelle que M. James Mill a fait des découvertes de ce genre dans le Morbihan.

II. — *Les Rochers de Kramaguen*, près Guérande ; tel est le titre du second travail de M. Henri Quilgars. Ces rochers situés sur la route de Saillé, à 1 kilomètre de Guérande, ont souvent attiré l'attention des archéologues par leur position et leur forme bizarre. Les Guérandais les montrent aujourd'hui comme les derniers témoins du port de leur ville. Quelques auteurs ont contribué à accréditer cette

légende, entre autres M. Ernest Desjardins, membre de l'Institut, dans sa géographie de la Gaule romaine.

Dans des pages pleines de verve, M. Henri Quilgars combat à bon droit l'opinion d'un auteur plus modeste : M. Monnier, de Nantes. D'après ce dernier les rochers de Kramaguen seraient une représentation grossière de la déesse Guen, à laquelle la ville voisine était dédiée. M. Quilgars se demande avec raison comment les Celtes auraient pu consacrer à cette déesse une ville qui n'existait pas à cette époque, puis il conclut en disant que la période glaciaire a laissé de nombreuses traces dans le pays guérandais. Pourquoi les découpures des rochers de Kramaguen ne seraient-elles pas l'effet des glaciers, qui partout où ils ont passé ont laissé des traces faciles à suivre ? Cette explication paraît, en tout cas, plus vraisemblable que la première. M. Maître fait remarquer que *Hermagouaye* signifie : Terre des Murailles (XV^e siècle).

Monsieur le Président donne ensuite lecture d'une communication de M. Furret, concernant l'emplacement qu'occupait le front sud de l'enceinte romaine nantaise. Le front sud de l'enceinte romaine nantaise partait de l'église Saint-Saturnin, établie dans un bastion que fortifiait l'angle de l'enceinte romaine. Il en résulte que la muraille antique doit former la séparation entre les immeubles bordant la voie antique constituant la Basse-Grande rue, la place du Pilon et la rue Basse-du-Château, et ceux bordant la voie du moyen âge, constituée par les rues Sainte-Croix, de la Juiverie et de l'Eméri. Plusieurs maisons contigües au mur antique ont deux étages souterrains, ce qui s'explique par la profondeur du sol naturel en cet endroit. Des recherches faites dans ces étages permettraient d'acquérir la preuve certaine des faits exposés.

Monsieur le Président fait remarquer l'importance de la communication de M. Furret ; puis il nous dit quelques mots sur le cinquantenaire de Châteaubriand, dont la date est fixée au 7 août : le panégyrique sera prononcé par le R. P. Ollivier.

La séance est levée à 9 h. 3/4.

Le Secrétaire général,

Baron DE WISMES.

SÉANCE DU MARDI 7 JUIN 1898, à 3 h. 1 2.

Présidence de M. Henri LE MEIGNEN, président.

Étaient présents : MM. DE BERTHOU, CARAVANNIEZ, CHARRON, le marquis DE DION, DORTÉL, l'abbé DURVILLE, le vicomte DE KERVENOËL, PÎTRE DE LISLE DU DRENEUC, MAÎTRE, ORIEUX, PIED, RIARDANT, DE RIBIER, Antoine VINCENT, le baron Christian et le baron Gaëtan DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le vicomte René de Bouïard, présenté par MM. Georges Charron et Edouard Pied, est nommé membre titulaire. M. Charron fait en quelques mots l'éloge de notre nouveau collègue, qui sera, nous dit-il, une précieuse recrue pour la Société.

M. Eugène Orieux lit un intéressant commentaire d'une *charte de Louis le Gros*. Ce document énumère les domaines qui appartenaient aux évêques de Nantes et ceux qui dépendaient des comtes de Nantes. Un élit de 614 conduisait à l'hérédité ; c'est par Charles le Chauv que fut décrété le principe même de l'hérédité, nous dit M. Orieux, qui commence son travail en rendant hommage à la science et à la complaisance si connues et si appréciées de M. l'abbé Durville, dont le concours lui a été précieux.

L'original de la charte n'existe plus ; elle est de 1123 et l'évêque de Nantes alors se nommait Brice. Parmi les domaines de la rive gauche de la Loire sur lesquels la charte donne des détails, on peut citer notamment l'abbaye de Saint-Martin de Vertou, entourée par la châellenie de Couffon et la seigneurie de Goulaine, le prieuré de Chéméré, Aizenay avec l'église Saint-Benoit, le Puy Saint-Bonnet, le Pallet, seigneurie appartenant en 1090 aux sires du Pallet, puis aux Goulaine et aux Barrin, la châellenie de Champtoceaux, Saint-Julien de Concelles aux moines de Saint-Florent. Sur la rive droite, mentionnons Chassay, la baronnie de Derval, Conquereuil, Hercé et Fercé au diocèse de Rennes, Béré, domaine donné à Marmoutier en 1050, Soudan, Erbray, Abbaretz, la châellenie de Vioreau, Saint-Julien de Vouvantes, Joué, Varades, Teillé, Ligné, Mauves, Saint-Mars-du-Désert, Casson, Sucé, Orvault, Sautron, le monastère d'Indre, Carquefou, Ranzay, Saint-Joseph de Portrieq, Thouaré, Doulon. La charte énumère les églises de Nantes : Saint-Donatien et Saint-Rogatien, Sainte-Mère de Dieu, Saint-Clément, Saint-André. Les domaines de l'évêque, tant églises que navires et biens de toutes sortes, s'élevaient au nombre de 84, mais à l'époque de la charte on

n'en trouve que 22 ou 23, au lieu de 84. Beaucoup de seigneurs étaient alors, il est vrai, possesseurs de biens réclamés par l'Eglise, les sieurs du Pont, de Besné, de Derval, Brient-le-Bœuf, sire de Nozay en 1202, le seigneur de Teillé, Brient de Châteaubriant, Hervé de Joué, Guihenoc d'Ancenis, Guillaume de Monstrelais, en 1120. M. Orieux soumet à la Société un certain nombre d'étymologies et termine son travail en citant la description de Chassay donnée par le poète Fortunat, qui fut dans ce beau domaine l'hôte du grand saint Félix.

M. le président félicite M. Orieux de cette consciencieuse et intéressante étude, qui soulèvera certainement des controverses. C'est, dit-il, le propre des travaux sérieux d'amener la discussion et de la discussion naît souvent la lumière. M. Maître fait observer que la plus forte objection qu'on puisse faire contre la charte, c'est son style qui fait douter de son authenticité. On peut s'étonner aussi que Guérande manque à l'énumération donnée par la charte. M. l'abbé Durville, qui déclare que le concours donné par lui à M. Orieux s'est borné à la communication de quelques notes, fait observer que l'omission de Guérande vient de ce que la charte résume trois chartes anciennes, antérieures à l'église de Guérande. Du reste, on pourrait identifier un domaine cité par la charte avec un lieu des environs de Guérande.

Plusieurs expressions choquantes, de très mauvaise latinité, se trouvent à côté d'excellent latin ; peut-être la charte a-t-elle été mal copiée par dom Lobineau. M. Maître s'étonne aussi de ne pas trouver parmi les domaines de l'église Saint-Etienne de Mer Morte ; M. l'abbé Durville ne croit pas que Saint-Etienne de Mer Morte dépendit de l'église.

Après une très intéressante discussion, à laquelle prennent part MM. Le Meignen, Maître, l'abbé Durville, de Ribier, la parole est donnée à M. Charron, qui présente *une obole de Richard Cœur de Lion*, découverte par lui à Nantes. Cette monnaie est citée par Poëy d'Avant ; on en a trouvé de semblables en Aquitaine et en Poitou, mais on n'en rencontre que rarement à Nantes.

M. le Président parle des fêtes projetées pour le cinquantenaire de Châteaubriant et M. de Lisle du Dreneuc dit quelques mots du musée si curieux et si intéressant de M. du Châtelier, qu'il nous engage vivement à visiter.

La séance est levée à 5 heures 1/2.

Le Secrétaire général.

V^{te} DE KERVENOËL.

SÉANCE DU MARDI 5 JUILLET 1898, à 3 h. 1/2.

Présidence de M. Edouard PIED.

Étaient présents : MM. le vicomte DE BOUARD, CHARRON, DE LA PEYRADE, DE RIBIER et le baron Christian DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'admission de MM. Jules de France, commissaire-voyer, présenté par MM. Le Meignen et Pouvreau, et de M. Félix Rigault, vérificateur des douanes, présenté par MM. Charron et P. Soullard, est prononcée à l'unanimité et par acclamation.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
Baron DE WISMES.

SÉANCE DU MARDI 8 NOVEMBRE 1898, à 3 h. 1/2.

Présidence de M. Henri LE MEIGNEN, président.

Étaient présents : MM. René BLANCHARD, DORTTEL, l'abbé DURVILLE, ORIEUX, PIED, RIARDANT, RIGAULT, Paul SOULLARD, Félix VINCENT et le baron Christian DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président demande à la Société de ratifier l'admission provisoire de deux nouveaux membres, faite pendant les vacances, M. le commandant de Montessus et M. le médecin principal Tachard.

Le commandant Fernand de Montessus de Ballore, chef d'escadron d'artillerie et commandant du Château, est un archéologue distingué, mais modeste. Il a publié, sous le pseudonyme de *Salvator*, un article sur la Colombie et a fait don à la Société d'un très bel ouvrage illustré sur les poteries colombiennes. Probablement il prendra une part très active à nos travaux. M. Dortel demande la permission d'ajouter que le commandant de Montessus est l'inspirateur de l'ouvrage sur le Château de Nantes, qui a paru dans la *Revue nantaise* sous la signature de MM. D. Caillé et Furret et a été publié dans un fascicule séparé. Le commandant a découvert dans l'enceinte du château des choses nouvelles, que personne ne soupçonnait et dont il pourra faire part à la Société.

Quant à M. Elie Tachard, chef du service de santé du XI^e corps,

il est originaire de Montauban et faisait partie de la Société archéologique de cette ville. Cette Société fait des excursions au loin, et a choisi cette année la Bretagne comme but de sa visite. Des lettres d'invitation ont été envoyées. M. Riardant se plaint de n'avoir pas reçu la sienne. M. le Président et plusieurs membres déclarent, à ce propos, qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner, car partout, à Paris comme dans les départements, le service des postes est indignement mal fait : les erreurs, les retards et les vols y sont d'ordre journalier ; de nombreux faits sont cités à l'appui.

Ces deux nouveaux collègues sont présentés par MM. Le Meignen, et René Blanchard.

M. le Président propose d'admettre également, bien que sa candidature n'ait pu être mise à l'ordre du jour, M. le vicomte Stéphen de Sécillon, qu'il présente avec M. Pitre de Lisle, conservateur de notre Musée.

Enfin M. le Président propose comme membre correspondant, avec M. Charles Riardant, M. Louis Bonneau, juge de paix d'Auray, qui a fait à Locmariaquer des travaux de sondage extraordinaires, qui seront publiés dans le Bulletin de Lafas.

Sur la proposition de M. le Président, et en l'absence de toute opposition, le commandant de Montessus, le médecin principal Tachard et le vicomte de Sécillon sont nommés par acclamation membres titulaires de la Société archéologique et M. Bonneau l'est comme membre correspondant.

M. le Président rappelle qu'une médaille d'or, dont la première a été offerte par le marquis de Dion, et dont le coin a été généreusement donné à la Société par son ancien président, récompense, tous les trois ans, la meilleure communication intéressant le département de la Loire-Inférieure et l'ancien diocèse de Nantes.

Le 3^e concours a été clos le 1^{er} novembre et le jury doit être nommé par l'assemblée générale. Celle-ci décide à l'unanimité que le Bureau et le Comité central formeront le jury de cette année. M. le Président rappelle, en outre, que, suivant la décision prise par le Comité, afin d'éviter les inconvénients qui se sont déjà produits, le titulaire sera désigné par le jury dans son rapport, au lieu d'être nommé par l'assemblée d'après ce rapport. M. le Président croit bon d'entrer à cet égard dans quelques détails sur le rôle du Comité central, qui est seul chargé de tous les intérêts moraux et matériels de la Société.

M. le Président fait part à ses collègues de trois petits événements qui se sont produits pendant les vacances.

1^o Tout d'abord le Congrès pour l'avancement des sciences (ou de Lafas), qui s'est tenu à Nantes du 4 au 11 août. La Société n'a pris qu'une faible part à ce Congrès, qui a été très pâle par suite de circonstances connues. La Société archéologique s'est fondue avec la Société anthropologique. On a entendu des savants distingués, tels que M. de Mortillet, M. Rivière, mais ils n'ont fait qu'une courte apparition.

2^o Ensuite le cinquantenaire des funérailles de Châteaubriand, célébré le 7 août à Saint-Malo. La Société y a pris part par le don qu'elle a fait à cette occasion. C'a été une joie pour les admirateurs de Châteaubriand de voir l'éclat donné aux fêtes. Quatre discours incomparables ont été prononcés par le R. P. Ollivier, des Frères Prêcheurs, malouin, par le vicomte Melchior de Vogué, de l'Académie, par son collègue M. Ferdinand Brunetière, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, et par notre éminent confrère M. Arthur de La Borderie, de l'Institut. Châteaubriand a reçu là un hommage qui lui était dû et qui a ravivé son souvenir, un peu oublié dans les masses. Il n'y avait là rien d'officiel : pas d'illuminations, pas de troupes ; c'était une fête intime et littéraire, mais elle a été aussi complète que possible ; aucune note discordante ne s'y est fait entendre.

3^o Enfin c'est le passage pendant une journée, le 13 septembre, de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, présidée par M. le chanoine Pottier, laquelle compte autant de protestants que de catholiques. Quelques membres seulement ont pu, en raison de la date, se réunir à M. le Président pour faire à cette Société, avec laquelle la nôtre est depuis longtemps en relations, un accueil digne d'elle. MM. René Blanchard, Charron, Dortel, l'abbé Durville, C. Le Cour, ont fait faire à leurs collègues du Midi une longue et charmante promenade à travers notre ville. Partis de la Duchesse Anne, ils ont pris le bateau jusqu'à Trentemoult, ont visité Sainte-Anne, Notre-Dame, notre ancien musée et le musée Dobrée, où une réfection leur avait été préparée, Saint-Nicolas, le musée des Beaux-Arts, Saint-Similien et les vieilles rues adjacentes, puis ont été prendre un lunch dû à la gracieuse attention de M. Tachard, qui a hospitalisé M. Pottier et un autre ecclésiastique. Leur promenade a été couronnée par notre magnifique cathédrale, notre vieux Château, dont l'aimable commandant de Montessus leur a fait les honneurs, et la curieuse église Sainte-Croix. La Société montalbanaise a fait le lendemain l'excursion de Clisson. M. le chanoine Pottier a adressé à notre Président, qui a dans cette circonstance si bien représenté la Société, une lettre de chaleureux remerciements.

Cette Société a fait, dit M. Dortel, des voyages en Italie et en Belgique. M. le Président ayant été nommé, ainsi que M. Le Cour, membre d'honneur de cette Société, propose, à titre de réciprocité, de décerner à M. le chanoine Pottier le titre de membre honoraire de la nôtre, ce à quoi l'assistance acquiesce avec empressement.

M. le baron de Wismes communique à l'assemblée une lettre adressée au ministre des Beaux-Arts par un certain nombre d'artistes fréquentant la Bretagne, afin d'empêcher l'aliénation des remparts de la ville close de Concarneau. Ces remparts constituent, en effet, un spécimen en parfaite conservation, qu'il serait fâcheux de voir disparaître, alors que, sous prétexte d'intérêts commerciaux, on a déjà annihilé tant de merveilles d'architecture ancienne. Il serait urgent de faire intervenir la Commission des monuments historiques.

M. le baron de Wismes dit ensuite avoir reçu aujourd'hui même la visite de M. de la Nicollière-Teijeiro, notre ancien président, qui l'a chargé de l'excuser de ne pouvoir, en raison de son état de santé, venir à la séance et l'a prié de remettre à la Société l'intéressant ouvrage publié à l'occasion du Congrès : *La ville de Nantes et la Loire-Inférieure*, qu'il a obtenu du Maire de Nantes pour notre bibliothèque.

L'ordre du jour appelle la lecture d'un travail de M. Eugène Orieux : *Le général de la paroisse de Batz, 1732-1738*. Les travaux de notre respectable collègue se distinguent toujours par l'abondance des détails recherchés avec une conscience scrupuleuse. Celui-ci ne fait pas exception à la règle ; aussi la lecture en est saluée par les applaudissements de l'assemblée.

Nos collègues accueillent également avec une faveur marquée le compte rendu d'une excursion archéologique par M. Alcide Dortel et souhaitent que de verbale cette relation devienne écrite : « *Verba volant, scripta manent.* »

L'abondance de nos travaux ne permet pas de donner lecture de deux autres études inscrites à l'ordre du jour : *La période du bronze en Armorique*, par MM Paul du Châtellier et Pitre de Lisle du Dreneuc et *Un inventaire des objets de toilette, bijoux et mobiliers d'une jeune femme à la fin du XVIII^e siècle*, par M. Stéphane de la Nicollière-Teijeiro. La lecture en est renvoyée à une prochaine réunion.

Avant de lever la séance, M. le Président tient à rendre un hommage mérité à deux de nos collègues décédés récemment, M. le baron Bertrand-Geslin, ancien vice-président, homme d'une exquise politesse, d'une grande amabilité, qui s'intéressait beaucoup à la Société et était très serviable, et M. Alphonse Pot, excellent et digne

collègue, plein de modestie, que l'éloignement, le soir, et ses occupations, le jour, empêchaient de venir souvent à nos séances, mais qui s'y intéressait également beaucoup.

Après cet hommage si justement mérité, la séance est levée à 5 heures 3/4.

Le Secrétaire général.

Baron DE WISMES.

SÉANCE DU MARDI 6 DÉCEMBRE. 1898. à 3 h. 1, 2.

Présidence de M. Henri LE MEIGNEN, président.

Étaient présents : M. ALIZON, l'abbé ALLARD, BAUGÉ, le vicomte HORRIC DE BEUCAIRE, DE BERTHOU, René BLANCHARD, DU BOIS DE LA PATELLIÈRE, BOUCHAUD, BOUGOÛIN, le vicomte DE BOÜARD, DE BRÉVEDENT, CHARRON, CHEGUILLAUME, le marquis DE DION, DORTEL, l'abbé DURVILLE, GOUSSET, le docteur JOSSO, BRIANT DE LAUBRIÈRE, LEROUX, PÎTRE DE LISLE DU DRENEUC, SENOT DE LA LONDE, MAÎTRE, Claude DE MONTI DE REZÉ, DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, ORIEUX, PARIS-RÉBY, PIED, POMMIER, POUVREAU, DE RIBIER, le docteur ROUXEAU, l'abbé SOREAU, Paul SOULLARD, le vicomte DE SÉCILLON, le médecin principal TACHARD, VALLET, Antoine VINCENT, le baron Christian et le baron Gaëtan DE WISMES.

Un certain nombre de membres ont exprimé leurs regrets de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président annonce à l'assemblée, une des plus nombreuses qui se soient vues depuis la fondation de la Société, que le Comité central a attribué à l'unanimité la médaille d'or du concours triennal à M. le chanoine Guillotin de Corson pour son travail monumental sur les *Grands Seigneuries de la Haute-Bretagne*, mais qu'elle a tenu à récompenser le zèle, le dévouement et le talent hors ligne de deux autres membres, si connus pour leurs magnifiques travaux : M. René Blanchard et M. l'abbé Durville, en leur décernant une médaille d'argent. Cette décision est ratifiée par les chaleureux et unanimes applaudissements de l'assistance.

Il est ensuite procédé à la nomination d'un nouveau Bureau. Le vote, qui se fait au scrutin de liste et par appel nominal, donne les résultats suivants.

Nombre de votants : 41. — Majorité absolue : 21.

Président

M. le marquis Anatole DE BREMOND D'ARS MIGRÉ, 39 voix ÉLU.

M. le marquis DE BALBY DE VERNON : 2 voix.

Vice-présidents

MM. René BLANCHARD. 36 voix : ÉLU.

le baron Christian DE WISMES. 36 voix : ÉLU.

MM. CHAILLOU, DORTÉL, MAÎTRE, chacun : 3 voix ; PÎTRE DE LISLE :
1 voix.

Secrétaires généraux

MM. Paul DE BERTHOU. 35 voix : ÉLU.

Alcide DORTÉL. 29 voix : ÉLU.

MM. MAÎTRE : 7 voix ; l'abbé DURVILLE : 5 voix ; René BLANCHARD :
4 voix. — 2 bulletins blancs.

Secrétaires du Comité

MM. le baron Gaëtan DE WISMES. 38 voix : ÉLU.

Joseph SENOT DE LA LONDE. 37 voix : ÉLU.

MM. SECHEZ et Marcel SOULLARD, chacun : 3 voix ; DORTÉL : 1 voix.

Trésorier

M. Charles RIARDANT. 38 voix : ÉLU.

M. Paul SOULLARD : 2 voix. — 1 bulletin blanc.

Trésorier-adjoint

M. Raymond POUVREAU. 40 voix : ÉLU.
1 bulletin blanc.

Bibliothécaires-archivistes

MM. Henry DE LA PEYRADE. 38 voix : ÉLU.

Paul SOULLARD. 37 voix : ÉLU.

MM. DE BERTHOU et l'abbé DURVILLE, chacun : 3 voix. — 1 bulletin
blanc.

M. le Président proclame officiellement la nomination du nouveau
Bureau, qui se trouve ainsi composé :

Président. M. le marquis DE BREMOND D'ARS MIGRÉ.

Vice-présidents. } MM. René BLANCHARD.
le baron Christian DE WISMES.

Secrétaires généraux. } MM. Paul DE BERTHOU.
Alcide DORTÉL.

Secrétaires du Comité. } MM. le baron Gaëtan DE WISMES.
Joseph SENOT DE LA LONDE.

Trésorier. M. Charles RIARDANT.
Trésorier-adjoint. . . . M. Raymond POUVREAU.
Bibliothécaires-archivistes. { MM. Henry DE LA PEYRADE.
Paul SOULLARD.

Sur la proposition de M. le Président, M. Léon Maître est nommé membre du Comité, en remplacement du regretté baron Bertrand-Geslin, et MM. Félix Chaillou et le marquis de l'Estourbeillon sont renommés pour 3 ans.

MM. de Berthou et Soullard, membres du Comité, faisant partie du nouveau Bureau, des successeurs leur seront donnés à la prochaine réunion.

La séance est levée à 5 h. 1/4.

Le Secrétaire général,
Baron DE WISMES.



LES ROCHERS DE KRAMAGUEN

PRÈS GUÉRANDE

Situés à un kilomètre de Guérande sur la route de Saillé, les rochers de Kramaguen ont attiré l'attention par leur position et leur forme bizarre. Là-dessus la légende a fait son chemin ; et, fiers de leurs rochers, les Guérandais les montrent comme les derniers témoins du port de leur ville. C'est là, dit-on, qu'abordèrent autrefois les navires phéniciens et romains, c'est là que débarquèrent les Normands « in littore saxonico. » Et mieux que cela, on se hasarde à dire que ce fameux port existait jusqu'après le moyen-âge.

Quelques auteurs ont contribué à accréditer la légende. C'est ainsi que M. Ernest Desjardins, membre de l'Institut, écrivait¹ : « Au pied même de cette petite ville moderne (Guérande) était un port à l'époque de l'invasion des Normands, et ce port devait être situé près de Kramagen, vers Saillé. »

Aucun texte ne nous dit l'emplacement de ce port ; aucun même ne nous dit s'il y en avait. On a placé un port à Kramaguen pour cette raison que les rochers ont des rainures et des sillons verticaux dont on a attribué l'origine à la mer.

Lors des invasions normandes, le prétendu port de Guérande ne devait plus exister. En tout cas, il faudrait le reporter beaucoup plus loin que Kramaguen car nous savons par Ermoldus que sous Louis le Pieux l'exploitation des salines était commencée. La donation du comte Pascweten aux religieux de Redon, et celle du duc Alain Barbe-Torte à ceux de Landevennec sont encore un argument contre l'existence du

¹ *Géographie hist. et adm. de la Gaule romaine*, t. 1, I, 3, page 279.

port de Kramaguen. Le marais devait être en effet, préparé à recevoir les salines, c'est-à-dire que l'eau n'y séjournait pas continuellement et partout. Or, aujourd'hui il est avéré que les salines les plus anciennes sont celles qui font face à Kramaguen, et sont situées entre Congor et Saillé. Voilà un obstacle à l'arrivée de l'eau au pied de Guérande ; l'époque romaine nous en donne un autre.

Les fouilles de MM. Martin et Maître¹ nous ont révélé l'existence d'établissements romains le long des marais. La mer ne venait donc pas là plus qu'elle ne vient aujourd'hui. Il n'est pas prouvé que ces alignements de pieux trouvés le long des étiers remontent à l'époque gallo-romaine. En tous cas, ils ne démontreraient que l'existence de ces étiers et non celle d'un véritable port (qui d'ailleurs serait situé beaucoup plus bas que Kramaguen.)

Mais, remontons encore plus loin dans le passé. Toute la côte, de Saillé à Lancelis et jusqu'au bord du grand Traict, est couverte de débris de l'âge de pierre. Sans parler de la « *petra Concor*² » dont nous ne savons que le nom, mais qui probablement devait être un menhir comme la pierre Levée située un peu plus loin, il y a dans le marais, et particulièrement près de Congor, des multitudes de silex ouvrés attestant la présence d'établissements de l'époque néolithique. Plusieurs de ces silex remontent même à l'époque paléolithique. Ces silex ne sont ni dispersés, ni roulés, ce qui serait inévitablement arrivé si la mer avait formé un port ou un estuaire dans ces parages.

On pourrait plutôt penser que toute cette plaine des marais était séparée de la mer à une époque qui n'est peut-être pas très éloignée de l'apparition des Romains en Gaule. Et, puisque l'hippopotame vivait bien autrefois dans ce qui est aujourd'hui la falaise du bourg de Batz, et celle de la Tur-

¹ Léon Maître : *Villes disparues des Namnètes ; Guérande*.

² Mentionnée au *Cartulaire de Redon* ; page 17, acte de 839.

balle, pourquoi l'eau douce n'a-t-elle pas été la première fondatrice des marais ?

M. Auzou admet aussi la présence de la mer à Kramaguen. Il nous dit¹, en effet, que les rochers de « Cramaguet » « semblent bien polis par les flots, mais ç'a été aux temps préhistoriques. » Mais, aux temps préhistoriques, les rivages de la mer étaient peut-être plus éloignés de Kramaguen qu'ils ne le sont à présent, ce que nous essayerons de démontrer ailleurs. A son tour, M. P.-A. Monnier, de Nantes parle des rochers de Kramaguen.²

Au début de son paragraphe intitulé : Représentation de Guen à Guérande³, M. P.-A. Monnier, après s'être appuyé sur l'autorité de M. de Kersabiec, nous montre dans les rochers de Crémagüé (*sic*) « une représentation grossière (les vieux Celtes n'en savaient pas faire d'autres) de la déesse (guen) à laquelle la ville voisine était dédiée. »

Un mot à dire de cette phrase : Elle est fausse. Les vieux Celtes savaient peut-être mieux travailler que ne le suppose M. P. A. Monnier, de Nantes. Puis, comment ces mêmes vieux Celtes auraient-ils pu consacrer une ville qui n'existait pas à leur époque à une déesse dont l'authenticité est assez douteuse. Puis encore, guen, dans guenraun n'est autre chose qu'un adjectif : c'est la hauteur blanche, comme il y a plus loin « l'éminence », « la hauteur noire », « Bran-du⁴ ». Quant à dire que ces figures de Kramaguen représentent la déesse Guen pour ce motif que « Guen » est contenu dans « Kramaguen⁵ », c'est trop s'avancer. Y a-t-il, d'ailleurs, de véritables

¹ *La presqu'île de Guérande* ; I^e part. page. 13.

² *Le pays Guérandais*.

³ Id. Tome I, 3, p. 30.

⁴ M. Desjardins, après M. de Kersabiec, traduit Brandu par Deux Corbeaux, et identifie ce nom avec le Portus Duorum Corvorum dont parle Strabon IV, 4, 6. Brandu ne peut pas avoir ce sens. Bran signifie un lieu élevé ; du est un adjectif qui ne peut être identifié avec deü. D'ailleurs il ne peut y avoir eu de port à Brandu, comme nous le démontrerons plus tard.

⁵ M. Monnier donne à Kramaguen plusieurs étymologies, selon le besoin d'expliquer telle ou telle chose.

figures aux rochers de Kramaguen ?... De vagues représentations plus au moins informes telles que nous en trouvons sur la côte, de Piriac au Pouliguen, purs effets du hasard.

Quelles sont d'ailleurs les attributions de cette déesse « Guen ? » Ceci n'inquiète pas M. P.-A. Monnier. Voici ce qu'il dit : « Une déesse celtique était certainement appelée Gwen ou Gen, autrement Venus, car le rapport est si vrai de Venus à Guen que les Bretons voulant faire entrer dans leur langue le mot latin Venus, Veneris, lui ont donné la forme nationale Gwener. » Allons plus loin. Comment savons-nous l'existence d'une déesse Guen ? M. Monnier voit son nom dans la composition des noms de villes : *Genua*, *Geneva*. *Genabus*¹, « sans compter les villes du nom d'Alba qu'on pourrait regarder comme une traduction latine de guen. » Avec des unions, des transformations, des rapports, M. Monnier arrive à Paphos, à Hermione, puis tombe sur la Vénus de Phidias, sur Isis, arrive enfin à Kramaguen où il s'écrit à l'aspect des prétendues figures : « N'est-ce pas Isis ? n'est-ce pas Guen, la lune d'Armorique ! » Alors, au chapitre VI, de son même ouvrage, après avoir cherché sa déesse en Grèce et en Egypte, M. Monnier dans un style aussi majestueux que celui de Bossuet, nous montre que la piété des Celtes « chercha naturellement pour s'épancher, le lieu le plus propice à une si juste manifestation. Aucun ne convenait mieux que la butte de Crémagué ou Kramaguen. » !!!

Du port, nous passons à la mythologie et à la poésie.

M. P.-A. Monnier trouve, avec raison, des marques de travail à Kramaguen. Quel est ce travail ? Vraisemblablement on ne peut voir que la marque d'une exploitation meulière assez récente sur le haut des rochers. Voilà tout.

Mais il est une autre explication à donner aux sillons verticaux et aux déesses. Ne peut-on pas, en effet, reporter tout cela, port et déesses, à l'époque quaternaire. La période

¹ Suivant M. d'Arbois de Jubainville, l'origine de ces noms commençant par *Gen* n'est pas *Gwen*, mais l'indo-européen « *Gano*. » (*Les premiers habitants de l'Europe*.)

glaciaire à laissé de nombreuses traces dans le pays guérandais ; je citerai notamment les rochers qui entourent les coulées de Crémur, Cardinal et Boga et les blocs erratiques que l'on trouve autour d'Herbignac. Si l'on explique les découpures de Kramaguen par la présence de la mer, il faut expliquer la présence des autres par la même cause ; et personne n'aura l'idée de penser à l'existence ancienne d'un port à Crémur, ou à Cardinal, ou à Boga. Toutes les érosions que nous trouvons à Kramaguen ne sont que l'effet des glaciers qui, partout où ils ont passé ont laissé des traces faciles à suivre, soit qu'ils aient transporté des blocs erratiques comme il y en a sur les landes de Lanveaux, soit que par leur frottement ils aient usé les roches, creusé des rainures, découpé des figures ; c'est le cas de Kramaguen ; je crois qu'il ne faut pas en douter.

HENRI QUILGARS,

Correspondant de la Société des Antiquaires de France.



LE MENHIR DE LA PIERRE-BLANCHE

COMMUNE DE SAINT-LYPHARD

Cadastré : Sect. G de Kerbourg. 2^e feuille n^o 788.

Les archéologues qui se sont occupés de la presqu'île Guérandaise, ont presque tous signalé, sous divers noms, un menhir près de la Madeleine de Guérande. Il est à six kilomètres de Guérande, presque sur le bord de la route de Saint-Lyphard, dans le champ de la Pierre-Blanche. C'est un beau menhir de quartz, haut de plus de deux mètres, au pied duquel gît une table de granit. Un vieux chêne les abritait encore il y a quelques années, et faisait avec ces deux mégalithes un charmant tableau pour les amis du temps passé.

Ce monument, qui en apparence n'a rien d'extraordinaire, est pourtant l'un des plus curieux du pays. Jusqu'à présent on s'est borné à y voir les restes d'un dolmen. La chose, au premier abord, n'était pas impossible. Cependant, ce bloc de quartz faisait un contraste assez curieux avec la table de granit. Le meilleur moyen d'apprendre du nouveau était de pratiquer une fouille. C'est ce que je fis au mois d'octobre 1896. Le terrain primitif était à fleur de terre, et ce terrain n'avait pas été remué. En approchant du menhir de quartz je tombai sur des débris de *tegulae* romaines. Ceci parut d'abord singulier.

Avant de poursuivre plus loin les recherches, j'interrogeai le sol du champ et, en parcourant les alentours de la pierre, je vis que le sol était jonché de morceaux très fragmentés de ces mêmes tegulae dont les rebords étaient cependant bien reconnaissables. Mais ces débris ne s'étendaient pas loin :

un hectare à peine ; et dans les champs voisins il fut impossible de trouver de semblables fragments.

Je repris la fouille, et mon étonnement fut grand en voyant que le menhir au lieu d'être soutenu par des pierres — comme cela arrive toujours, — l'était en grande partie par des morceaux de briques beaucoup plus épaisses que les tegulæ, mais ressemblant beaucoup aux lateres.

Sous la table de granit, au contraire il n'y avait que des pierres et quelques éclats de silex. Mais le sol primitif n'était plus à la surface ; il avait été remué profondément et remplacé par des terres grisâtres et noires *sans analogie avec la terre des champs*, mais tellos qu'on en trouve autour et dans les dolmens.

Cette table offrait une face beaucoup plus grande que les autres et très unie sur laquelle je relevai un certain nombre de cupules et un signe indéfinissable. J'ai pu classer ces cupules en deux catégories : les unes de trois centimètres de diamètre, en moyenne, bien polies en hémisphère sans doute avec une pierre ; les autres beaucoup plus petites, mais coniques et terminées par un petit trou aplati qui n'a pu être fait que par un instrument de métal. (Je n'indiquerai pas ici les différentes décompositions de ces cupules en figures déterminées ; je le ferai en étudiant les pierres à cupules du pays).

Voici donc l'une à côté de l'autre deux pierres qui ne semblent pas de même époque. La présence de débris romains était surtout intrigante. Pourquoi, dans ce champ seulement trouvait-on des débris de tegulæ ? Point de substructions, point d'instruments de bronze ; mais des silex comme partout... J'attendais de nouvelles découvertes, quand, au mois de mars 1897, une fouille de M. Maître, révéla au calvaire de la Madeleine (à cinq cents mètres des monuments en question) la présence de briques et de ciment romains. Dès lors, l'existence de semblables débris un peu plus loin ne semblait plus étrange.

Le menhir soutenu par ces briques placées là intentionnellement, était donc contemporain de l'époque romaine, ou même lui était-il postérieur.

Fallait-il penser que le menhir ait été relevé à l'époque romaine, en le supposant tombé à l'avance ?... S'il y avait auparavant un dolmen il faudrait affirmer la violation de ce monument, cela se voit souvent. Mais ici, il n'y a pas eu, je crois, de dolmen. En effet, à la Pierre-Blanche, nous avons vu que le sol primitif n'avait été défoncé qu'au seul endroit de la table de granit ; le menhir de quartz était au contraire sur le sol primitif. Or ceci n'arrive pas dans les dolmens où l'on trouve des terres rapportées assez profondément et dans un espace assez large. Les deux mégalithes de la Pierre-Blanche sont indépendants l'un de l'autre. La table de granit constitue un monument à elle seule ; et elle n'a pas été dérangée de l'endroit où on l'avait posée.

De plus, voici un menhir de *quartz*, *le seul dans le pays*, car tous les autres monuments sont en granit, il serait étrange que ce mégalithe qui se trouve dans un groupe de tant de monuments détruits, fût le seul à avoir été relevé. Le quartz ne se trouve pas dans les environs, il faut aller assez loin le chercher. Il est donc peu probable que ce monument appartienne à l'époque dite communément celtique ; car, s'il est le reste d'un dolmen, on ne s'explique pas pourquoi on aurait été le chercher, quand le granit est partout à fleur de terre.

Rien n'empêche donc que ce mégalithe de quartz soit de l'époque romaine. Quelle était la nature de ce monument ?... Il est difficile de le dire. Était-ce une pierre votive ? une borne ? une idole ? ne serait-ce pas plutôt une pierre commémorative ? That is the question ; et la question est obscure.

Quant à la table de granit, rien ne s'oppose à ce qu'on en recule l'érection à l'époque mégalithique. Dans le Morbihan, en particulier à Arzon, on a trouvé des monuments identiques : une table de pierre recouvrant des celts ou des silex.

HENRI QUILGARS,

Elève de l'Ecole du Louvre.



LES
BIENS DE L'ÉGLISE DE NANTES
ET LA
CHARTRE DE LOUIS LE GROS

LES BIENS DES ÉGLISES AU MOYEN-AGE

Pendant l'occupation de la Gaule par les Romains, le sol, considéré comme propriété romaine, était divisé en *domaine Public, bien des cités et des églises, bien des particuliers* ; l'Etat recevait des possesseurs une redevance qui était le signe de sa propriété.

Les Francs trouvèrent en Gaule un clergé riche et puissant : les églises possédaient d'immenses domaines, l'évêque était le chef de la cité. Les nouveaux conquérants respectèrent l'administration des pays conquis et Clovis, notre premier roi, confirma les églises dans leurs biens.

L'église gallo-franque concédait l'usufruit de ses terres à titre de *précaire*, moyennant une redevance et pour un temps déterminé ; la concession pouvait être renouvelée. Beaucoup de petits propriétaires, trouvant leurs biens en sûreté dans les mains de l'église, les lui abandonnaient à titre viager ; au décès du père, ces biens passaient aux enfants au même titre.

Les biens que l'église tenait des rois lui étaient concédés sans condition de reprise ou de renouvellement. Le fisc reprenait quelquefois ses biens pour punir la trahison ou l'infidélité, et il arrivait que les rois, dans le but de se faire de

nouveaux clients, reprenaient une terre aux uns pour la donner aux autres. Un édit de l'an 614 de Clotaire II, petit-fils de Clovis, confirma les dons royaux anciens et récents : l'hérédité n'existait pas encore, cet acte devait y conduire.¹

Les églises ne furent pas toujours à l'abri des spoliations des rois, malgré les égards des princes pour les évêques.

On trouve dans les actes des conciles des déclarations telles que celles-ci : « Les biens de l'église doivent être conservés « avec tout le soin et la fidélité possible, devant Dieu qui « voit et juge tout² ; l'évêque a l'administration de tous les « fonds appartenant à l'église, soit qu'on les ait donnés à « l'église ou aux paroisses ; et, si l'évêque a donné pour un « temps des terres à cultiver à des clercs ou à des moines, « elles appartiendront toujours à l'église, sans qu'on puisse « alléguer la prescription.³ »

Aussi, l'église n'admet jamais la prescription pour les biens qui lui avaient appartenu et l'histoire est remplie de ses démêlés avec les comtes ou les ducs qui ont voulu en disposer à leur profit.

Il semble résulter de l'histoire et des expressions de la Charte de Louis le Gros, dont nous allons parler tout à l'heure, que l'évêque de Nantes n'eut point à se plaindre des envahissements des biens de l'église par les rois mérovingiens et que ses prédécesseurs n'eurent point à partager le pouvoir politique avec les comtes avant Charles Martel. Le grand souci de l'église s'est surtout manifesté, sous les mérovingiens, au sujet de l'élection des évêques lorsque les rois tentaient de se substituer au clergé et au peuple.

Charles Martel sécularisa les biens de l'église et les donna à ses fidèles, à charge de service militaire⁴ ; mais il employait

¹ *Histoire générale*, par MM. Lavisce et Rambaud. T. I Ch. III. VI et VII.

² Concile d'Antioche de l'an 341.

³ 1^{er} Concile d'Orléans en 511.

⁴ *Histoire générale*, p. 282-284.

les précaires à cet usage ; l'église en conservait la propriété et le léger revenu qui y était attaché ; elle n'y perdait rien.

A l'avènement de Charlemagne, le *bénéfice* a remplacé le *précaire* : ici le bénéficiaire reçoit une terre en usufruit moyennant certaines obligations envers le donateur. Lorsque le roi donne des bénéfices sur les terres ecclésiastiques, le bénéficiaire doit le service au roi et une redevance à l'église : il est l'obligé de l'église et du roi. Le roi ne reçoit point de redevance.

Sous Charlemagne, le créateur du pouvoir temporel des papes, la fortune de l'église subit quelques atteintes et son Indépendance parut menacée : le souverain nomma les évêques, qui furent considérés comme faisant partie de l'État ; il étendit les attributions des comtes et partagea l'autorité entre ces deux représentants du diocèse et du comté. L'accord de ces deux pouvoirs n'étant guère possible, une question se posa dès lors tout naturellement : dans quelle mesure l'évêque doit-il s'immiscer dans les affaires séculières et le comte dans les affaires ecclésiastiques ? Et cette grave et grande question, posée au temps du grand empereur, question souvent agitée, jamais résolue, passionne encore le monde ! On sait que l'église eut toujours la préoccupation de conserver tout ce qu'elle a conquis, soit dans l'ordre moral, où son influence est légitime et salulaire, soit dans l'ordre matériel, où la politique et la science combattent son sentiment.

L'an 851, le roi de France, Charles-le-Chauve, céda le comté nantais, augmenté de la rive gauche de la Loire, au roi Breton Erispoé et en conserva la suzeraineté. Il avait, au commencement de son règne, placé les comtés de Nantes et de Poitiers aux mains d'un seul comte, Renaud. Cette union, commencée en 841, eut d'abord une durée de deux ans et dut avoir des conséquences heureuses pour le diocèse ; elle fut consolidée par les conquêtes du comte Lambert, limitées, sur la rive gauche, par le Layon. Jusqu'ici les bénéfices étaient généralement

donnés par les rois à titre viager. En 877, Charles le Chauve, devenu empereur, décréta l'hérédité en principe ; le fils hérita du fief, de la seigneurie, du comté de son père, en se reconnaissant, par un aveu, le vassal du souverain. L'héritage du roi, dans le comté nantais, était passé aux souverains Bretons.

Les invasions normandes couvrirent le diocèse de ruines pendant plus d'un siècle, à partir de 843, et, dans cet intervalle, la propriété souffrit du désordre des temps et dut changer souvent de possesseur. Celle de l'église fut soumise à de rudes épreuves. Ce fut une période lamentable de son histoire. Elle commença par la première invasion normande et le meurtre de l'évêque saint Gohard. Les événements se succèdent.

La partie occidentale distraite du diocèse pour former à Guérande un évêché nouveau (850-900) ; le comté tour à tour aux mains des Français, des Normands et des Bretons ; l'évêque forcé de se réfugier à Angers (886-89) et, à son retour, suppliant le duc Alain de lui rendre les biens retenus par le fisc ; un autre évêque se réfugiant en Bourgogne (907) ; puis, pendant une trentaine d'années (907-939), le comté aux mains des Normands et le diocèse sans pasteur : la ville déserte, le pays dévasté ; les rapports politiques détruits, plus rien de régulier dans la vie civile, le commerce sans garantie, la culture des terres incertaine ; tout mouvement borné à la vie locale. En un mot, le comté désorganisé, les liens de la société spirituelle brisés, l'existence de la cité misérable. Ensuite, on voit le duc, restaurateur du comté en 939, enrichissant ses fidèles des biens d'autrui, et le diocèse administré sans évêque jusqu'à 958, l'évêque prisonnier des Normands en 960 ; le siège vacant sous le comte Guerech qui en percevait les revenus et le faisait administrer par un mandataire (982-990) ; deux évêques se disputant le siège, pendant une dizaine d'années, au milieu du XI^e siècle.

Dans ces temps de calamités, que pouvaient faire les évêques pour recouvrer les héritages de leurs devanciers ? Et pou-

vaient-ils saisir un moment plus propice que celui que choisit l'évêque Brice pour faire appel au roi de France ?

Le roi de France, en cédant le comté nantais à la Bretagne, n'avait pas entendu le lui abandonner tout entier : en conservant la suzeraineté, il y demeura l'expression la plus élevée de la justice féodale ; on pouvait en appeler à lui des décisions du souverain breton.

Il paraît démontré que les évêques de Nantes, notamment le grand Félix, avaient autorité sur la rive gauche de la Loire, avant son annexion politique à l'autre rive. On peut trouver des indications à ce sujet dans le grand éloignement du pays de Retz de son chef-lieu, Poitiers ; dans la fondation de l'abbaye de Vertou par saint Martin, diacre de l'évêque Félix, peut-être aussi dans la conversion, par Félix, des payens débris d'armées, Alains, Teïfaliens, Saxons, qui infestaient la rive des Pictons¹.

L'année qui suivit son annexion à la Bretagne, le comté s'agrandit temporairement du pays de Retz ; mais cette malheureuse contrée disputée pendant un siècle par les Poitevins, les Normands et les Bretons, ne devait être rattachée définitivement au comté de Nantes que vers l'an 939, par Alain-Barbe-Torte. Ce prince habile en étendit les limites, trois ans plus tard, jusqu'au Layon, tributaire de la Loire, à l'Ironne et au Lay, tributaires de l'océan. Ces limites qui semblent avoir été celles du comte Lambert furent ramenées, vers 1050, à la Moine, au cours de la Boulogne et aux sources du Falleron ; des Marches furent créées des deux côtés des limites nouvelles, pour séparer la Bretagne du Poitou et de l'Aquitaine, et le diocèse conserva dans les Marches et au-delà de nombreuses paroisses enlevées au comté.

Le régime de la féodalité changea profondément la Gaule, on n'en suit pas clairement les commencements ; mais au XI^e siècle, on trouve les domaines transformés en fiefs héréditaires.

¹ *Vie des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau : *saint Félix*, p. 123.

ditaires, et on en connaît les possesseurs. On voit l'église de Nantes en possession d'un certain nombre de fiefs : à Nantes, dans le voisinage de la Cathédrale, de Saint-Nicolas et dans les faubourgs ; à Guérande, dans la ville et la banlieue ; elle avait un grand regaire qui comprenait une treizaine de paroisses, au levant, au nord et au couchant de Nantes. L'évêque avait une demeure seigneuriale à Sainte-Luce, Chassay, que le poète Fortunat appelle Cariaecum ; il recevait en don des églises et les dîmes des paroisses ; aux abbayes, il concédait ou confirmait des églises qui devenaient le siège de prieurés. Le monastère de Vertou existait toujours. Le comte de Nantes, qu'il fut ou nom duc de Bretagne, avait entre autres grands domaines, la châtellenie de Guérande qui comprenait huit paroisses (aujourd'hui dix communes) et embrassait tout le littoral compris entre les deux baies du Pouliguen et de Mesquer.

Que s'est-il passé dans ces temps tourmentés où la propriété fut si rudement éprouvée, où de nouveaux seigneurs prirent la place des anciens ? On sait que les ducs de Bretagne se sont fait une belle part dans les domaines du comté Nantais et qu'ils ont fait une part plus belle encore à leurs compagnons. Ils y ont taillé de grands fiefs, de grandes baronnies, qu'ils ont donnés à leurs principaux fidèles. C'est au sein de ces fiefs que nous allons rencontrer les biens qui manquent à l'église ; nous allons voir la charte les y ranger avec ordre ; si bien que, sur la rive droite de la Loire, elle ne quittera un fief que pour passer au fief voisin, ce qui nous permettra peut être de déterminer la place de quelques noms douteux.

LA CHARTE DE LOUIS LE GROS

Nous avons trouvé un certain intérêt à chercher la situation des paroisses énumérées dans la charte, le sens des noms douteux ou sujets à controverse, l'étendue de cette fortune que l'église possédait aux temps mérovingiens ; et aussi les noms des grands domaines qui, dans les jours de réorganisation, avaient englobé les paroisses, et ceux des seigneurs que le prince avait enrichis par le don de ces domaines.

Nous étions parvenu à identifier, sans trop de peine, la plupart des noms anciens avec les noms modernes et nous entrevoyions la méthode d'énumération adoptée par le rédacteur de la charte ; nous en étions arrivé à nous heurter à une difficulté dont la solution n'allait pas toute seule ; quand il vint à notre connaissance que la charte avait été l'objet d'une publication dans une revue d'un diocèse voisin¹. Nous lûmes l'étude avec tout l'intérêt qui s'attache à un pareil document, en applaudissant à la tentative de l'auteur, M. Léon Maître, mais sans y trouver la clef de la partie obscure de nos recherches ; et nous avions en vue plusieurs sujets qu'on n'y avait point abordés.

Nous eûmes alors la bonne fortune d'être présenté par un ami commun à M. l'abbé Durville, dont l'obligeance et le savoir sont à l'égal de son désintéressement, et après de courtois entretiens où l'excellent abbé mit son érudition à notre disposition avec toute la bonne grâce qui lui est habituelle, nos doutes étaient levés, nos lacunes en partie comblées et nous étions fortifié dans la méthode que nous avions en vue.

Nos savants historiens bretons, dom Lobineau et dom Morice, ont classé la charte royale parmi les preuves de

¹ *Etude critique sur la charte du roi Louis VI dit le Gros*, par M. Léon Maître. Annales de Bretagne, avril 1887.

l'histoire de Bretagne et ils ont cru à son authenticité. Cependant cette authenticité est contestée.

L'abbé Travers, dont l'œuvre sur notre diocèse est considérable et de grande valeur, la met en doute en se servant des arguments suivants :

1° On dénombre dans la charte plusieurs églises connues et inconnues et quantité de droits et de fonds dont l'église de Nantes ne jouissait point alors et dont elle n'a jamais joui depuis ; 2° le palais de Lauriac, sur les confins du diocèse, ne subsistait plus, ayant été ruiné par les Normands sur la fin du VIII^e siècle ; 3° saint Viaud, titulaire de la paroisse de ce nom, est un saint moine de beaucoup postérieur¹ à saint Pasquier ; 4° au reste, le roi Louis VI n'avait rien à voir en Bretagne où Conan le Gros régnait souverainement ainsi qu'à Nantes.

La réponse à ces arguments est facile : 1° De ce que le savant abbé ne connaissait pas toutes les églises dénombrées dans la charte, il ne s'ensuit pas qu'elles n'existaient pas, et c'est précisément parce que l'église de Nantes ne jouissait pas de tous les biens qui lui avaient appartenu que l'évêque les réclamait ; si elle n'en a pas joui depuis, c'est qu'ils ne lui ont pas été rendus. 2° Le palais de Lauriac qui était dans notre diocèse n'a rien à voir ici puisqu'il s'agit du palais royal où Brice alla voir Louis VI, « malgré la grande fatigue du voyage ». 3° Pasquier fut évêque de Nantes de 630 à 638, d'après Travers, d'autres disent vers la fin du VII^e siècle et saint Viaud mourut vers 740², mais l'église de Nantes reçut des biens de Charles le Chauve vers 841-43 : elle a donc pu posséder une église du nom de Saint-Viaud. 4° Enfin, les évêques de Nantes avaient le droit d'en appeler au roi de France des décisions des ducs de Bretagne et ces rois se sont occupés plusieurs fois des affaires du diocèse.

¹ Le texte porte *antérieur*, par erreur. *Histoire civile, politique et religieuse de la ville et du comté de Nantes*. T. 1^{er} p. 145.

² *Idem*, p. 97.

Nous avons vu que l'église n'admettait pas la prescription et ne renonçait pas volontiers à ses conquêtes. Mais il n'en était pas ainsi dans la société civile ; et après les révolutions et les nombreuses mutations qui se produisirent dans la propriété du IX^e au XI^e siècle, il n'était pas facile de rendre à l'église des biens dont elle était séparée depuis longtemps.

Nous avons relevé dans les *Preuves* de Dom Morice, de l'an 1000 à l'an 1142, dix-sept noms de lieux qui sont dans la charte (le nombre peut en être plus grand) : quatorze sont écrits en latin dans les *Preuves* comme dans la Charte¹ et trois affectent déjà la forme française dans les *Preuves* en dérivant naturellement du latin².

La charte semble bien du temps dont elle porte la date ; alors, on n'était pas encore bien éloigné de la période d'enfantement des fiefs ; la mémoire n'avait pas perdu la trace des biens envahis ni oublié la haute situation des envahisseurs. Les lieux sont désignés dans le vieux document avec concision et régularité ; les paroisses, les églises, les châteaux, les monastères se succèdent en raison de leur situation dans le diocèse ; on n'invente rien : cela paraît sincère, cela doit être vrai. Et même en admettant que son authenticité fut douteuse, il y aurait toujours intérêt et profit à étudier les modifications survenues dans l'orthographe des noms de la charte et à chercher la situation des lieux dans les cas où le doute s'impose à notre jugement.

L'original de la charte est perdu. Les reproductions données par nos deux historiens bretons en sont tirées directement ; ils y ont vu le sceau du roi dont la légende était en partie effacée. Néanmoins, il serait bien extraordinaire que, malgré tout leur soin, le texte imprimé d'après des copies reproduisit avec une exactitude parfaite tous les mots de la charte et qu'une lettre n'ait pas été quelquefois mal lue ou mal copiée. Il ne

¹ Nos 2, 3, 4, 11, 13, 15, 17, 26, 30, 31, 33, 42 et 43, ci-après.

² Nos 33, 37 et 41, ci-après.

nous paraît donc pas téméraire de proposer, avec une grande réserve, le remplacement d'une lettre par une autre, lorsque ce changement nous paraît justifié.

Nous ne croyons pas qu'on doive demander au texte latin de la charte une correction de langage qui n'existait plus sous les Mérovingiens, qu'on ne demanderait pas à Grégoire de Tours qui déclare, dans une préface, avoir un langage inculte et rustique¹ ; ni à Fortunat « le meilleur des poètes latins dans « un temps où il n'y en a plus de bons et chez qui les obscurités « de la barbarie s'ajoutent à celles de la décadence² ». Ce serait s'exposer à se tromper de chemin que de s'appuyer sur certains mots incorrectement écrits, pour en tirer de grosses conséquences.

Au commencement du XII^e siècle, le diocèse de Nantes était gouverné par l'évêque Brice, actif, énergique, qui prit à cœur les intérêts de son église et de son clergé et ne craignit pas de s'opposer à certains envahissements des moines. Douloureusement affecté par les pertes que l'église avait subies pendant et depuis les invasions normandes et voulant tenter de les recouvrer, il fit, en 1123, un long voyage pour implorer le roi de France, Louis le Gros ; il le rencontra à son palais de Lorriaci³ et lui demanda le rétablissement des biens dont les évêques avaient eu la garde ; et le roi de France signa en sa faveur la charte que nous allons essayer de passer en revue et dont voici le sens.

« Considérant que la miséricorde et la vérité veulent que
« les libéralités faites aux églises de Dieu par nos prédéces-
« seurs soient connues ; que ces églises soient confirmées
« par notre autorité royale et par celle de nos successeurs

¹ Il vécut de 539 à 593 et fut nommé évêque de Tours en 573.

² Fortunat vécut de 530 à 600 et fut évêque en 598. *Avertissement en tête de ses œuvres* traduites par Nizard.

³ Nous lisons dans le *Dictionnaire de Bouillet* : Lorris, Lauriacium, ch. 1. de canton (Loiret) à 19 k. S. O. de Montargis. C'est la patrie de Guillaume de Lorris, auteur du célèbre *Roman de la Rose* et contemporain de saint Louis.

« et que nous donnions à ces derniers l'exemple de faire
« le bien, afin qu'il soit parlé favorablement de nous au
« Grand Juge. Donc moi, Louis, élevé au trône de France
« par la grâce de Dieu, je veux qu'on fasse savoir à tous les
« fidèles, tant futurs que présents, que l'homme vénérable
« Brice, du siège épiscopal de Nantes, est venu humblement
« en notre présence, malgré la grande fatigue du voyage ; qu'il
« a montré les écrits des plus anciens et des plus vénérables
« rois de France, Charles, Clovis et les enseignements de son
« fils Clotaire, de pieuse mémoire¹ ; qu'il a prouvé avec soin
« que les biens accordés à la sainte église des apôtres Pierre
« et Paul, pour nourrir et entretenir ses prêtres, serviteurs
« de Dieu, avaient été possédés longtemps par ses prédéces-
« seurs ; mais que, de nos temps, ces biens avaient été dis-
« persés par la rapacité des hommes méchants de l'Armor-
« que et même par la cupidité et l'avarice des propres comtes
« de la province, enfin que les biens de l'église et les siens
« avaient été enlevés par force et violence.

« C'est pourquoi, mettant son espérance en notre miséri-
« corde, il eut recours à nous et demanda à Notre Majesté,
« avec supplications et prières, que ces biens donnés à l'é-
« glise par la libéralité royale, pour l'amour de Dieu et des
« saints apôtres, lui fussent rendus, qu'ils fussent réintégrés
« par privilèges et consolidés. »

« Et nous, touché par la requête juste et raisonnable au
« sujet de concessions faites par tant de rois, nos pères véné-
« rables et pour lesquelles nous devons garder un respect
« inaltérable, de plus jugeant qu'il serait digne, pour les

¹ Nous croyons qu'il faut lire : *petit-fils de Clovis*, c'est-à-dire Clotaire II qui régna de 584 à 628. Frédégaire fait un portrait flatteur de Clotaire II qu'il appelle *magnifique protecteur des églises et des prêtres*. On peut remarquer que les trois rois nommés ci-dessus sont cités par l'Histoire comme ayant été les bienfaiteurs des églises : Clovis maintint l'Eglise dans les biens qu'elle possédait au moment de la conquête franque ; Clotaire II confirma les dons royaux en 614, et Charles le Chauve rendit les fiefs héréditaires en 877. L'abbé Travers pense que Pasquier fut évêque de Nantes après Léobard, en 626 ; l'édit de Clotaire est antérieur de 12 ans.

« temps futurs et présents, de donner une sanction durable à
« l'objet des prières du vénérable prêtre Brice, nous accor-
« dons, en sérénité, ce qu'il demande ; nous ordonnons que
« l'on sache que nous confirmons l'église dans les biens qui
« avaient été donnés par les rois à la sacrosainte église des
« apôtres et qui ont été possédés par les prédécesseurs de
« Brice, Félix, Pasquier et autres vénérables évêques du même
« siège ; nous ordonnons qu'ils soient possédés par lui (Brice)
« et tous ses successeurs par notre privilège, par droit perpé-
« tuel. Voici les noms de ces biens. »

Le texte qui en donne l'énumération est des plus concis : il porte le nom d'une *villa*, d'un *château*, d'une *église*, d'une *paroisse* dont il indique un grand nombre ; deux fois, il cite une *paroisse avec l'église*, trois fois *un monastère avec ses dépendances*.

Le titre de seigneur de toute la paroisse était donné, en ce temps-là, soit au seigneur du bourg, soit au patron fondateur de la paroisse, soit au possesseur du fief le plus important¹.

Lorsque la charte cite une paroisse appartenant à l'évêché, elle ne nous apprend rien sur la nature ou l'étendue de la propriété ecclésiastique ; cependant il est à croire qu'il s'agissait surtout de revenus attachés à la fondation de l'église de cette paroisse, c'est-à-dire des dîmes, fruits et rentes, que l'évêque, comme seigneur, avait le droit de prélever sur les produits des fermes ou bénéfices et des revenus provenant de la juridiction seigneuriale. Lorsqu'il y a quelque chose de plus, la charte l'exprime en disant : telle paroisse et deux villas (n° 27, 28 et 29), ou telle paroisse et une forêt (n° 33) ; ailleurs c'est une paroisse avec ses eaux (n° 16), une paroisse avec une île (48), une paroisse avec l'église (3 et 6.)

Les offrandes déposées sur l'autel et celles qu'on déposait dans les autres parties de l'église étaient distinctes et pou-

¹ *Dictionnaire des Terres et des Seigneuries du comté Nantais et de la Loire-Inférieure*, par M. Ernest de Cornulier, à l'article *Nort*.

vaient avoir deux possesseurs ; dans ce cas la possession de l'église devait donner à l'évêché le droit de percevoir les revenus casuels ou éventuels en totalité ou en partie.

La charte commence son énumération par la rive gauche de la Loire et elle y nomme les biens de l'église sans se préoccuper de la rive droite. L'énumération est faite avec méthode et s'étend dans les contrées des diocèses d'Angers et de Luçon, qui ont fait partie, au moyen-âge, du comté de Nantes ; elle mentionne même une paroisse du diocèse de Poitiers, le Boupère, qui est située à quelques kilomètres au nord du Lay, en dedans des limites qui bornaient la Bretagne au milieu du IX^e et au milieu du X^e siècle (v. p. 53.) On sait d'ailleurs que les limites du diocèse étaient indépendantes de celles du comté.

La méthode est encore mieux caractérisée sur la rive droite du fleuve, où elle s'inspire clairement de l'ordre dans lequel sont placés les fiefs, les seigneuries, les baronnies qui enfermaient les biens enlevés à l'église.

On peut remarquer que l'énumération commence sur la rive gauche, par le plus important des biens que l'église y possédait et il est près de Nantes, c'est la *grande abbaye de Vertou* ; puis elle va au couchant, descend au midi, passe au levant et remonte aux rives de la Loire. Sur la rive droite, qui vient ensuite, l'énumération suit la même méthode : elle commence par le plus important des biens de l'église et il est près de Nantes, c'est le *grand domaine de Chassay* ; puis elle va au couchant, remonte au nord, passe au levant et descend aux rives du fleuve. Et de plus, elle suit fidèlement l'ordre des fiefs jusqu'à son arrivée au grand regaire de l'évêché.

On dirait qu'elle néglige comme à dessein, dans une intention qui nous échappe, certains groupes pour y revenir ensuite.

Ainsi, rive droite de la Loire, après avoir terminé la partie *nord* du diocèse, du point extrême *est*, Juigné, elle passe au

point extrême *ouest*. Blain, pour énumérer le centre ; parvenue de nouveau à l'extrémité *est*, Montrelais au bord de la Loire, elle revient vers l'*ouest* jusqu'à Mauves, par Ligné, en négligeant quatre lieux au nord et non loin d'Ancenis. De Mauves, elle remonte à Nort où elle passe sur la rive droite de l'*Erdre* en laissant sur la rive gauche tous les biens compris entre Carquefou, Thouaré et Nantes, et elle énumère tous les biens de cette rive droite jusqu'au bord de la Loire et à Saint-Etienne-de-Mont-Luc. Enfin, de ce point extrême, elle vient reprendre les lieux renfermés dans le triangle qui a pour sommets Carquefou, Nantes et Thouaré, et elle termine les domaines du diocèse par les quatre biens qu'elle avait laissés près d'Ancenis.

En examinant cette énumération, on ne manquera pas de remarquer que Guérande n'y figure point et de se rappeler que l'église y avait cependant un domaine au XI^e siècle. Mais il ne faut pas oublier ce passage de la Charte : « Brice a
« montré les écrits des plus anciens et des plus vénérables
« rois de France, Charles, Clovis et les enseignements de
« Clotaire ; il a prouvé avec soin que les biens accordés à
« la sainte église avaient été possédés par ses prédécesseurs. »
C'est donc d'après de vieux documents dont le dernier devait être de Charles le Chauve, encore maître du comté Nantais (840-850), que Louis le Gros a rédigé la charte de 1123. Tout porte à croire que le fief ecclésiastique de Guérande est postérieur à Charles le Chauve. En effet : Erispoé, son successeur au comté, créa, pour des raisons politiques, un petit évêché à Guérande en 851, et Salomon, vers 862, y érigea une collégiale ; or, des créations de ce genre étaient toujours dotées par le prince, toute charge nouvelle recevait des revenus en raison de son importance : l'origine du domaine épiscopal doit venir de cette dotation, il n'y a de trace pour aucune autre. Après la mort du nouvel évêque, l'évêché nouveau passa au diocèse de Vannes et ne revint à Nantes que vers l'an 900. Nous ne croyons pas que la non mention de Guérande dans la charte

puisse être interprétée dans le sens d'une omission de l'évêque Brice; nous pensons qu'on doit considérer les biens qui y sont inscrits comme ayant été en possession de l'évêché avant le milieu du IX^e siècle et qu'ils étaient énumérés en trois documents du temps de Clovis, de Clotaire II et de Charles le Chauve. C'est aussi l'avis de M. l'abbé Durville.

Dans l'énumération qui suit, contenant les paroisses, les revenus, les églises, etc., nous donnons un numéro d'ordre à chaque article, ensuite le texte latin en *gros caractères*, puis la traduction française en *italique*, et nous faisons suivre celle-ci d'explications et de renseignements partout où cela nous a paru nécessaire. Un *appendice* complète notre essai.

DÉNOMBREMENT DES LIEUX ET DES BIENS

Cités dans la

CHARTRE DE LOUIS LE GROS

1. — *Medietas Thelonei Nannetensis¹ civitatis.*

Moitié du Tonlieu dans la ville de Nantes.

Le Tonlieu consistait dans la perception des droits sur les marchandises qui entraient dans la ville ou se vendaient sur les places et marchés. Du V^e au VIII^e siècle, lorsque les évêques de Nantes représentaient le souverain et remplissaient des fonctions qui tenaient à celles de gouverneur, ils ont dû jouir de la plus grande partie de ces revenus. Mais lorsqu'après la race Mérovingienne, le pouvoir politique et administratif fut confié à des comtes Carolingiens, avec des droits très étendus, l'église, on n'en saurait douter, vit diminuer sa part dans le produit de Tonlieu. Les souverains Bretons héritèrent, au IX^e siècle, de la partie attribuée aux souverains qu'ils remplaçaient ; après l'anarchie créée par les invasions normandes et l'organisation du duché par les ducs de Bretagne, notamment Alain-Barbe-Torte, la part que l'église avait dans le Tonlieu, se trouva réduite dans une mesure qu'on ne peut apprécier.

LA RIVE GAUCHE DE LA LOIRE

Après l'indication du Tonlieu, la chartre commence l'énumération des biens de l'église par la rive gauche de la Loire et par le plus important de cette rive. Cette énumération n'est interrompue par aucune indication des biens de la rive droite.

¹ Le nom de Nantes écrit ici avec deux *n*, est écrit avec *mn* au n^o 7b. Nous donnons l'énumération des biens d'après le texte latin de dom Morice sans y rien changer.

2. — *Abbatia S. Joannis B. et S. Martini Vertav
sita super fluvium Separis.*

*Abbaye de Saint-Jean-Baptiste et Saint-Martin
de Vertou, située sur la rivière de Sèvre.*

Cette abbaye, la plus ancienne du diocèse Nantais, fut fondée vers l'an 575 par Saint-Martin, né à Nantes et disciple de l'évêque Félix. Elle posséda de vastes domaines sur la rive gauche de la Sèvre et de son affluent la Maine ; le roi Dagobert lui enleva, vers 630, une partie de la forêt nantaise. Les moines s'enfuirent devant l'invasion normande de 843, mais ils recouvrèrent leur monastère après la pacification. En 1138, ils recevaient dans leur couvent deux fils du seigneur de Goulaine, le plus puissant de la contrée. L'abbé, qui était aussi abbé de Saint-Jouin-de-Marne, cessa d'y résider dans le temps où parut la charte de Louis le Gros, et l'abbaye fut gouvernée par des préposés appelés *Prévôts* qui devinrent bientôt inamovibles. Le domaine de l'abbaye était entouré par le domaine ducal de Touffou et la châtelainie de Goulaine. L'église actuelle recouvre l'emplacement de l'église du VI^e siècle et de celle du XI^e qui disparut vers 1880.

Vertou est un chef-lieu de canton, à deux lieues de Nantes.

3^{1 a. 1} — *Camariacus cum ecclesia*

Chémeré avec l'église.

L'église de *Chémeré* existait en l'an 1020, un prieuré y fut fondé dans ce temps-là et donné à l'abbaye de Saint-Serge d'Angers. Chémeré est une commune du canton de Bourgneuf. C'était une paroisse de la baronnie de Rais, qui fut aux mains de la lignée mâle des seigneurs depuis le X^e siècle jusqu'en 1248.

* Les chiffres 1 et 2 placés en exposant, après le n^o d'ordre du dénombrement, répondent au n^{os} des tableaux 1 et 2 de l'*appendice* ; la lettre qui suit ce chiffre, répond à l'un des paragraphes *a, b, c, d*, du tableau n^o 3. La lettre D, après un nom de lieu, indique que nous devons le renseignement à M l'abbé Durville

**Ecclesia Santi Petri et Sanctæ Opportunæ virginis
et Sancti Vitalis, mart.**

*Eglise de saint Pierre et sainte Opportune, vierge,
et saint Viaud, martyr.*

Il s'agit ici d'églises et non de domaines. Saint-Père-en-Retz est un chef-lieu de canton et son église est sous le vocable de saint Pierre. Les quelques maisons de Sainte-Opportune sont séparées du bourg de Saint-Père-en-Retz par un petit cours d'eau. Saint-Viaud est une commune du canton, elle borde au nord et au levant la commune chef-lieu.

L'abbaye de Marmoutier fonda un prieuré à Sainte-Opportune vers l'an 1040 ; elle percevait les dîmes de cette église ; quelques années plus tard, elle reçut du seigneur du Pelleirin, l'église de Saint-Père-en-Retz. Les moines de Saint-Philbert étaient propriétaires à Saint-Viaud au milieu du IX^e siècle et le baron de Rais y avait quelque domaine au XI^e : on le voit, vers l'an 1100, juger comme suzerain un différend au sujet de revenus contestés à la Verrière¹. Le duc de Bretagne possédait au XIV^e siècle, une terre de Saint-Père-en-Retz qui passa à Jean de Laval ; elle était au duc Jean V en 1424.

La charte va continuer son énumération au midi du comté nantais, dans la partie qui n'est restée qu'un certain temps à la Bretagne.

DIOCÈSE DE LUÇON

5^{1 b}. — Coldriacum et Boiram

Coudrie et Boire.

Coudrie, ancienne commanderie (D) de la commune de Challans, Vendée, à 7 kilomètres du chef-lieu et à 3 kilomètres de Froidfond. *Boire* est évidemment une terre de sa dépendance et de son voisinage ; nous ne connaissons pas de lieu

¹ De la Borderie.

de ce nom-là, mais à une lieue au couchant de Coudrie, à la limite de Challans et de la Garnache, nous voyons le hameau de la *Petit Coudrie* qui pourrait bien avoir pris la place de Boiram.

6². — *Asinesium cum ecclesia S. Benedicti.*

Aizenay avec l'église Saint-Benoit.

« Juleo de Asineis 1092 ; ecclesias Asinesii, 1136 (D), ». Aizenay est une commune du canton de Poiré, Vendée. « Saint Benoit est le patron de l'église (D). »

7. — *Ecclesiam S. Petri de Alba Petra.*

Eglise Saint-Pierre de Pierre-Blanche.

Le Boupère, sous le patronage de Saint-Pierre (D), est une commune du canton de Pouzauges (Vendée) appelée, en 1238, Alba Petra (D) ; elle est à 7 kilomètres au couchant de son chef-lieu et au nord du Lay qui sert de limite à la Bretagne au milieu du X^e siècle.

DIOCÈSE DE POITIERS

8. — *Ecclesiam S. Boniti.*

Eglise de Saint-Bonnet.

Le Puy Saint-Bonnet (D), arrondissement de Bressuire (Deux-Sèvres) et à la limite de Maine-et-Loire, à 7 kilomètres au midi de Cholet et à 4 kil. 1/2 au levant de Mortagne.

DIOCÈSE D'ANGERS

9. — *Dimidiam partem Gestet.*

Moitié de part de Gestet.

« Vers 1079, ecclesias curtis Gestia censis (D) ».

Gesté, entre Vallet, Loire-Inférieure, et Beaupréau, Maine-et-Loire. Commune du canton de Beaupréau. En 1789, elle était, comme actuellement, sur la limite du diocèse de Nantes.

10¹. — Chesiacum.

La Chaise.

« Chassiacus super Medianam fluvium positus, dans une charte du XI^e siècle (D) » La Chaise est un village de la commune de Roussay, sur la Moine, à la limite de Montfaucon, son chef-lieu de canton. Montfaucon, à trois lieues à l'est de Clisson, fut, jusqu'en 1790, du diocèse de Nantes quoiqu'en dehors du comté¹.

Des enseignements qui découlent du tableau n° 1 (V. Annexe C), il résulte que *Chesiacum* se traduit naturellement par la *Chese*. Un léger changement en a fait *la Chaise*. « *Chassiacus* se traduit très bien par *Chassay* (D) » qui était un grand domaine de l'église. La charte fait de *Cariacum* un grand domaine (V. 19 ci-après), mais non pas de *Chesiacum*.

Le nom de Cheix, commune du canton du Pellerin, répond assez bien à celui de Chesiacum ; mais quoique sur la rive sud de la Loire, cette commune s'écarte de l'ordre qu'on trouve dans la charte. Si nous passions sur l'autre rive, pour placer Chesiacum à Chassay, qui s'appelait Cariacum, ou à Sainte-Luce du Chessail, nous serions obligé d'aller de la rive gauche du fleuve sur la rive droite pour revenir tout de suite à notre énumération de la rive gauche, contrairement à la méthode que l'évêque Brice a constamment suivie. Avec la Chaise près de Montfaucon, les n°s 8, 9, 10 et 11 sont bien groupés et les numéros suivants viennent en bon ordre.

Les paroisses citées par la charte vont maintenant se rapprocher de la Loire. Les sept lieux suivants étaient du diocèse de Nantes, qui a conservé les deux premiers et les deux derniers ; les trois autres (n°s 13, 14 et 15) n'en sont plus depuis 1790, époque à laquelle ils ont passé au diocèse d'Angers².

¹ Saint Crespin et Tilliers, du canton de Montfaucon, étaient aussi du diocèse de Nantes, mais non du comté. Montfaucon était de la Châtellenie de Champ-toceaux, aux seigneurs Châteaueaux de 1070 à 1118, et Crespin de 1118 à 1224.

² Les paroisses de Champ-toceaux, Landemont, Saint-Christophe, Saint-Laurent-des-Autels et le Puiset étaient également du diocèse de Nantes, non du comté, et elles sont du canton de Champ-toceaux ; le Fûilet, du canton de Montrevault, était du diocèse de Nantes en 1789.

11². — Palatium.

Le Pallet.

Commune du canton de Vallet. Abeilard y naquit en 1079. « *Petrus episcopus de Palatio*. Cette localité a autant de raisons que d'autres du même nom, à revendiquer pour elle cet évêque qui a signé au concile d'Agde en 506 (D) ».

La seigneurie du Pallet était, en 1090, à Daniel de Palatio. François de Goulaine la possédait en 1550 et la vendit en 1635-52, au marquis de la Galissonnière qui la réunit à son marquisat.

12². — Castrum Rainerii.

Château du Rainier.

Ce château m'est inconnu. Au nord du Pallet et dans la commune du Landreau, à 3200 mètres à l'est du bourg, il y a la Rinière de Beauchêne, village, qui répond assez bien, comme nom et comme situation, à Raineri ; il dépendait de la Châtellenie de Goulaine :

La châtellenie de Champtoceaux qui, comme Montfaucon, appartenait de 1038 à 1224, aux seigneurs Crespin et Châteauceaux, renfermait les trois paroisses suivantes :

13. — Liriacum.

Liré, commune du canton de Champtoceaux.

14. — Droïnum.

Drain, commune du même canton.

15. — Varennam.

La Varenne, commune du même canton.

16. — S. Julianum cum aqua Cancellæ.

Saint-Julien avec les eaux de la Cancellæ.

Saint-Julien de Concelles, canton du Loroux-Botttereau.

En 1104, l'église fut confirmée par l'évêque aux moines de saint Florent. Cette paroisse était vraisemblablement de la seigneurie de Goulaine au XII^e siècle.

17^{1 c}. — Bratiacum cum aqua Golena

Briacé avec les eaux de la Goulaine.

Bas-Briacé, village du Loroux-Botttereau, à 400 mètres de la Goulaine. C'était une seigneurie, sortie vraisemblablement de la châteltenie de Goulaine, qui passa dans le marquisat de la Galissonnière au milieu du XVII^e siècle.

A deux kilomètres au levant du village, il y a le château de Briacé.

« La châteltenie de *Bas-Briacé* relevait du roi. En 1622, le seigneur de la Galissonnière la possédait par l'acquisition qu'il en avait faite de Françoise de Saint-Phab. La seigneurie de *Briacé* était distincte de cette première. Le château dépendait de la seigneurie du Loroux, et la juridiction, du roi. On trouve un Urvoi de Briacé, *Urvoium de Briaciaco*, dans un acte de 1105. (D) »

Une dernière commune du diocèse d'Angers.

18^{2 b}. — Dimidium Mello Martis cum ecclesia.

Moitié de Maulo-Mart avec l'église.

Saint-Pierre-de-Montlimard, anciennement Maulimard (D). Commune du canton de Montrevault qui borde au sud-est celui de Champtoceaux ; elle est à 1 kil. 1/2 au nord-est de son chef-lieu de canton et non loin de la Loire.

Ici se termine l'énumération des biens que possédait l'église

de Nantes sur la rive gauche de la Loire. Nous allons suivre la charte sur la rive droite. Nous quitterons une seule fois cette seconde rive pour une exception justifiée (n° 65) qui s'applique aux revenus de deux petits ports situés à l'extrémité des ponts de Nantes.

LA RIVE DROITE DE LA LOIRE

Cette seconde partie commence, ainsi que la première, par une propriété d'importance, *Cariacum*, la plus importante des domaines de la rive droite. Elle est bien à sa place. Comme la situation de ce domaine est controversée, nous lui consacrerons quelques lignes d'histoire.

19^{1 a}. — *Cariacum cum omnibus terminis et finibus suis et insula Aduneto sibi adjacenti.*

Cariacum dans toute l'étendue de ses limites, de ses frontières, et l'île Adunet située auprès.

Nous sommes ici à *Cariacum* où Fortunat reçut l'hospitalité de l'évêque Félix, c'est-à-dire selon nous à *Chassay*, commune de Sainte-Luce, château et vaste parc entourés de murs, résidence seigneuriale des évêques de Nantes, depuis au moins le VI^e siècle.

Considérons d'abord qu'aucun autre nom de la charte ne trouve sa place à *Chassay* ; il y a bien *Chesiacum* (n° 10), mais nous venons de le voir, *Chesiacum*, c'est la Chaise, sur la rive gauche de la Loire, qu'on ne saurait chercher sur la rive droite sans briser le fil qui relie entre eux les lieux énumérés dans l'antique document. Considérons que *Chassay*, le premier, le plus important des domaines de l'église de Nantes, doit se retrouver dans la charte de Louis le Gros, et que si ce *Cariacum* n'est pas *Chassay*, l'évêque Brice a oublié son beau domaine des bords de la Loire dans l'énumération des biens qu'il mit sous les yeux du roi : ce qui n'est point admis-

sible ; ou Chassay est Cariatum ou il n'était pas une propriété de l'église aux temps mérovingiens.

Quant à l'île Adunet, adjacente à Cariatum, elle était évidemment sous les yeux du palais, dans le fleuve. Depuis ce temps-là, elle a été entourée par les alluvions de la Loire qui l'ont réunie à la terre ferme. Ces exemples d'annexions sont très nombreux entre Ingrandes et la mer. Le bourg de Sainte-Luce est à l'altitude de 15 à 20 mètres ; le château de Chassay situé à 200 mètres de là, sur le versant de la Loire, est à deux ou trois mètres au-dessous, puis le terrain s'incline doucement jusqu'aux prairies du fleuve dont l'altitude est d'environ 4 mètres. Fortunat a pu dire avec raison que le riant domaine de Cariatum descend en pente douce vers le fleuve.

La rive est formée de prairies submersibles alluvionnées et aujourd'hui sillonnées de douves qui les séparent des hautes terres : l'île Adunet était là ; elle est englobée dans cette grande plaine portée au cadastre sous le nom de prairie de Sainte-Luce. Elle a subi le sort de l'île Hanian qui est dans la prairie de Mauves et que nous allons voir plus loin au n° 64¹. (V. appendice D.)

BARONNIE DE PONTCHATEAU

20^d. — Vidunitam insulam Brivatae fluminis

Vidunita, île sur le fleuve du Brivet.

La situation de ce lieu est bien déterminée au bord du Brivet, et rien ne paraît mieux répondre à son nom que le nom de *Bethené* de Marmoutier, représenté par *Besné*, commune du canton de Pontchâteau. Un nom y répond encore mieux, celui de *Windunet* que Grégoire de Tours désigne

¹ Il y a dans la prairie de Sainte-Luce, section D n° 127, une parcelle de terrain de 44 ares 50 nommée l'*Adue-Creuse* (en deux mots.) La similitude entre le premier de ces noms et le nom d'Adunet est grande et il ne serait pas impossible que l'Adue Creuse ne représentât l'île Adunet. Mais il serait téméraire de l'affirmer.

comme une île de la Loire ; et à ce sujet nous avons un doute que nous exprimons au n° 20 de l'appendice E.

En 1116, l'église de Besné appartenait à des laïcs ; l'évêque la reçut d'eux et la donna aux moines de Redon.

BARONNIE DE DERVAL

21. — Wenmened id est montem candidum.

Guémené sur la Montagne-Blanche.

Guémené-Penfao, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Nazaire. Le bourg est en terrain plat au bord du Don, par 17 mètres d'altitude ; mais à sa sortie, du côté *est*, le terrain se relève immédiatement en rampe forte jusqu'à atteindre 52 mètres. Le village antique a pu être placé vers le point culminant du plateau.

22². — Concorotium.

Conquereuil.

Commune du canton de Guémené, limitant à l'*est* la commune chef-lieu.

SEIGNEURIES DE FOUGERAY, TEILLAY ET FERCÉ

23^{1 b}. Felgeriacum.

Fougeray.

Chef-lieu de canton d'Ille-et-Vilaine, au *nord* du canton de Guémené, détaché du diocèse nantais en 1790.

24^{1 c}. — Heutiacum (Hertiacum D).

Hercé.

Ercé-en-Lamée, commune d'Ille-et-Vilaine, canton de Bain, au *nord-est* de Fougeray, à 3 kilomètres du canton de Rougé, du diocèse de Rennes.

25^{1 c}. — Fertiacum.

Fercé.

Commune du canton de Rougé ; avant 1790 du diocèse de Rennes.

BARONNIE DE CHATEAUBRIANT

26¹. — Bairiacum.

Béré.

Actuellement faubourg de Châteaubriant, autrefois chef-lieu de la paroisse. Domaine donné à Marmoutier en 1050 et confirmé par l'évêque de Nantes. La possession de ce domaine donna lieu, au XI^e siècle, à un long procès entre les abbayes de Redon et de Marmoutier.

27^{2 b}. — Solzennum.

Soudan.

Commune du canton de Châteaubriant. « *Rivallonius de Solzen* fin du XI^e siècle (D). »

28². — Villam Breisram.

Villa Breis.

Lieu douteux. On trouve la Brée¹, métairie de Soudan, à 2,500 mètres *sud-sud-ouest* du bourg. Le nom de Brée se rapproche bien du nom latin et sa situation dans la baronnie de Châteaubriant, entre Soudan (27) et Erbray (30), est tout en sa faveur.

Le château de la Briaïs, à 2,500 mètres au *nord-est* de Saint-Julien, tout près du n^o 31, est également bien mais il devait être dans la seigneurie de Vioreau, dont dépendaient les N^{os} 37, 38 et 39. On trouve encore : les Brées, métairie de Saffré, et la Bréarais, borderie d'Abbaretz, qui sont déjà loin de la baronnie de Châteaubriant.

¹ *Braies*, dans le Dictionnaire du Comté.

29². — Villam Clouionnam¹.

Villa Cloujon.

Ce lieu est dans la même situation que la Villa Breis. Il y a, commune de Soudan, le village de *Courjon*, à 2,800 mètres *sud-sud-ouest* du bourg.

Brée et Courjon sont deux hameaux voisins qui répondent bien aux indications de la charte et leur voisinage est une présomption en faveur de leur attribution à l'église de Nantes. La Clouère, village de Derval, est trop loin de la baronnie.

30¹. — Arbraiacum.

Erbray.

Commune du canton de Saint-Julien de Vouvantes. « *Noyses de Arbriaco* 1062 (D). »

31¹. — Joviniacum.

Juigné-les-Moutiers.

Commune du même canton. « *Joviniacus*, vers 1060 (D) ». Il y avait deux prieurés au XII^e siècle, et l'église fut donnée à l'évêque en 1123, date de la charte. Dès ce temps-là, les seigneurs de Châteaubriant faisaient exploiter des Forges dans la forêt de Juigné.

De Juigné, situé à l'orient et le dernier domaine de la baronnie, la charte passe à l'occident, où elle rencontre Blain, pour énumérer ensuite les domaines des seigneuries comprises entre ces deux extrémités.

¹ Au XVII^e siècle seulement, on commença à distinguer l'*i* du *j* et l'*u* du *v*.

CHATELLENIE DE BLAIN

32². — *Castrum Bableni.*

Château de Blain.

Sur la rive gauche de l'Isac. En 1090 et 1133, Blain était au nom de Guégon ; entre ces deux dates, en 1106, au duc Alain Fergent qui fit reconstruire le château, vraisemblablement comme représentant les intérêts du mineur. On voyait encore de nos jours, au couchant de ce château, des restes de retranchements considérables qui ont pu occuper l'emplacement du château de l'évêché.

Blain est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Nazaire et il touche à l'arrondissement de Châteaubriant. Le bourg est à un demi-kilomètre de l'Isac, sur la rive droite ; il recouvre de nombreux débris antiques et ce fut une importante station gallo-romaine traversée par de grandes voies.

SEIGNEURIES D'ISSÉ DE NOZAY ET DE SAFFRÉ

33¹. — *Isiacum cum gastina Silvia.*

Issé, avec la forêt de Gâtine.

Issé est une commune du canton de Moisdon et *Gdtine* un domaine situé dans sa partie *nord*, à 1200 mètres au-dessous de la Forêt-Pavée qui s'étend encore sur quatre communes, Issé, Louisfert, Moisdon et Erbray.

34¹. — *Noziacum.*

Nozay.

Chef-lieu de canton. En 1120, l'église fut donnée par l'évêque aux moines de Saint-Elorent. « R. de Noziaco, vers 1080 (D) ».

35¹. — *Safriacam.*

Safré.

Safré, commune du canton de Nozay. Des débris gallo-romains y ont été recueillis de nos jours.

36 ^{1c}. — Abbaretiacum.

Abbaretz.

Commune du canton de Nozay. On y rencontre des restes de retranchements en terre qui, au milieu de ce siècle, couvriraient une ligne ininterrompue d'une grande étendue et d'un relief considérable.

CHATELLENIE DE VIOREAU

37 ^{2b}. — Maldonium.

Moisdon.

Chef-lieu de canton. Ce fut le siège d'un important prieuré dépendant de Saint-Florent-de-Saumur. « M. de Meldone 1062. A, de Maldone vers 1069. *Ecclesia de Meldonio*, 1122 (D) ».

38 ². — Voventam.

Saint-Julien de Vouventes.

Chef-lieu de canton. Au milieu du XI^e siècle, Saint-Florent y avait une chapelle et un prieuré.

39 ². — Curtem Alentis.

La Cour d'Alen.

Ce lieu peut paraître douteux ; cependant il fait suite à deux fiefs de la châtellenie de Vioreau qui avait pour chef-lieu Jouè-sur-Erdre. Or, près de ce bourg et au bord de la rivière, on voit une motte féodale du nom de Château d'Alon et deux métairies du nom d'Alon ou Allon. Nous pensons que la *Motte-Alon* est le château d'Alen. Jouè est une commune du canton de Riaillé.

40 ¹. — Frugiacum (*Frugniacum* (D)).

Freigné.

Commune du canton de Candé (Maine-et-Loire), du diocèse de Nantes jusqu'en 1790. « H. de Frugniaco vers 1050 (D). » Elle est bordée par cinq communes de la Loire-Inférieure¹.

BARONNIE D'ANCENIS

41 ¹. — Beligniacum.

Belligné.

Commune du canton de Varades. La possession de son église fut confirmée à l'évêché de Nantes en 1123, année de la rédaction de la Charte.

CHATELLENIE DE MONTRELAIS

42 ². — Monasterium Legum cum omnibus sibi pertinentibus.

Monaster-Lai, avec tout ce qui en dépend.

« R. de Monasterio legum, 1292. Prioratus de Monasterio « Legum avant 1317 et au XVII^e siècle (D) ».

Montrelais, commune du canton de Varades. Cette antique localité était protégée par un château-fort au XII^e siècle. Ici l'indication d'un monastère avec ses dépendances est semblable à celle du n^o 56 ci-après ; elle n'en diffère que par le nom de *Legum* à la place d'*Antrum*. Le bourg de Montrelais est à l'altitude de 10 mètres à peine au-dessus des grandes crues de la Loire qui viennent quelquefois baigner ses maisons du côté du midi. La châellenie était bordée par le fleuve au sud et par la baronnie d'Ancenis au nord et à l'ouest.

¹ La paroisse de la Cornouaille, à l'est de Preigné, faisait également partie du diocèse de Nantes.

BARONNIE D'ANCENIS (Suite.)

43². — Varesdam.

Varades.

Commune chef-lieu de canton. Il y avait, en 1120, un prieuré dépendant de Marmoutier.

44¹. — Telliacum.

Teillé.

Commune du canton de Riaillé.

45^{1 d}. — Lingiacum.

Ligné.

Commune chef-lieu de canton.

Avec le n° 46 qui suit, va commencer l'énumération des biens restés à l'église de Nantes, biens que nous allons suivre, peut-être sans solution de continuité, autour ou dans le voisinage de la ville.

ÉGLISE DE NANTES

46¹. — Odreacum.

Auray.

Commune de Thouaré, hameau agreste à 4600 mètres au *nord-est* du bourg, à mi-penchant du coteau de Thouaré, sur le contrefort du vallon de Gobert, bien en vue de la Loire et de sa belle vallée. « *Auraes* est qualifié de paroisse en 1236 (D.). » A 400 mètres de là, on voyait naguère, au bord du ravin qui limite la commune des Mauves, une petite chapelle du même nom, isolée et moderne, qui a été démolie de nos jours.

47^{2 b}. — Malvam.

Mauves.

Commune du canton de Carquefou. On y rencontre des débris de riches villas gollo-romaines bien en vue du grand fleuve.

48². — S. Medardum cum insula Petrosa quæ tunc castellona dicitur.

Saint-Médard avec l'île rocheuse qui est maintenant appelée Castellona (petit château).

Saint-Mars du-Désert, commune du canton de Nort séparée de l'*Erdre* par une bande du territoire de Sucé que nous allons rencontrer au n° 51. Au bord de cette bande, l'île rocheuse dépendant de Sucé est appelée *Saint-Denis* et portait autrefois le nom de *Saint-Denis-de-Castelioné*. (Cartulaire de Redon).

49². — S. Georgium.

Saint-Georges.

Ici, on peut choisir entre deux lieux distants de 28 kilomètres : *Saint-Georges*, village de la paroisse de Saint-Donatien, au bord de la route de Paris, et *Saint-Georges*, faubourg de Nort, sur la rive gauche de l'*Erdre*, où Marmoutier fonda un prieuré vers 1076. Le lieu, qui répond au premier Saint-Georges, est situé entre les n° 59, 60, 61, 62 et 63, au sein des biens demeurés à l'église ; le lieu qui répond au second est immédiatement au nord de ces biens, à la jonction de la baronnie d'Ancenis et de la seigneurie de la Roche-en-Nort. Voici la raison pour laquelle nos préférences sont pour Saint-Georges-de-Nort.

En quittant la baronnie d'Ancenis, la charte énumère Auray, Mauves. Saint-Mars-du-Désert et l'île Saint-Denis sur

l'Erdre, quatre localités qui se succèdent en se touchant ; de Saint-Denis, elle remonte l'Erdre et rencontre Saint-Georges-de-Nort, sur la même rive à deux lieues de là ; puis elle part de Saint-Georges pour passer à Casson et énumérer toute la partie du regaire de la rive droite, ce qui est méthodique ; arrivée à l'extrémité du regaire, Saint-Etienne-de-Mont-Luc, elle revient sur la rive gauche, pour reprendre le regaire à Carquefou, n° 58, et continuer par les villas de Saint-Donatien, Thouaré et Doulon. Si Saint-Georges de Saint-Donatien avait été à l'église, au lieu de Saint-Georges de Nort, c'est plus loin qu'il aurait trouvé sa place à côté du n° 61.

50². — Cassonam.

Casson.

Commune du canton de Nort, vers le sud.

51². — Sucerum (Suceium (D)).

Sucé.

Commune du canton de la Chapelle-sur-Erdre, vers le sud de Casson. L'évêché y avait une châteltenie qu'il conserva jusqu'à 1790. « *Burquin de Suceio*, 1217. *Manerium de Suceio*, 1267 (D.). »

52². Trelieram.

Treillières.

Commune du même canton, au couchant de Sucé. L'abbaye de Redon y avait un fief au IX^e siècle.

53^{2 b}. — Orsvaldum.

Orvault.

Commune du même canton, au midi de Treillières.

54^{2 b}. — Salteronam.

Sautron.

Commune du même canton, au couchant d'Orvault

55². — S. Similianum.

Saint-Similien.

Saint-Similien, faubourg de Nantes, sur la rive droite de l'Erdre. Ici, il ne s'agit pas de l'église, mais de la paroisse. Les églises du faubourg de la rive gauche sont indiquées, plus loin comme églises, sous les n^{os} 76 à 80. L'évêque devait être le patron fondateur de la paroisse Saint-Similien et y posséder tous les revenus attachés à la fondation, tandis qu'il ne devait avoir que la jouissance du casuel des églises de l'autre rive. On verra, aux n^{os} 59, 60 et 61 qu'il possédait trois petits fiefs à Saint-Donatien, nonobstant l'église qui est citée au n^o 76.

56². — Monasterium antrum cum omnibus sibi
pertinentibus.

Monastère d'Indre avec tout ce qui en dépend.

Indre est une commune du 6^e canton de Nantes et elle est formée de trois îlots rocheux : *Haute-Indre*, *Basse-Indre* et *Indret*. Saint Hermeland fonda un monastère à Basse-Indre à la fin du VII^e siècle. Orvault, n^o 53 et des Regaires, est séparé du monastère par Saint-Herblain que nous trouvons, au XV^e siècle, divisé en de nombreux petits fiefs et dont nous ne connaissons pas les seigneurs avant ce temps-là. Avant les invasions Normandes, qui détruisirent le monastère, les îles d'Indre et d'Indret étaient à l'église. « Après les invasions, l'abbaye passa aux religieux de Bourg-Dieu près Châteaux-Roux (D) » En 1050, Indret était au comte de Nantes.

57. — S. Stephanum.

Saint-Stéphane.

Saint-Etienne-de-Mont-Luc, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Nazaire, tangent par son angle *nord-est* à à l'angle *ouest* de Sautron. (*Saint Stephani de Monte-Lucis*¹). En 1063, l'évêque abandonna à son chapelain la moitié des dîmes de la paroisse. La châellenie de Saint-Etienne-de-Mont-Luc était, en 1187, à Guérin de Saint-Etienne ; elle fut ensuite aux évêques de Nantes, jusqu'en 1792².

Après avoir fait un demi-cerle au *nord* de Nantes, la charte se rapproche de la ville jusqu'à y toucher.

58. — Carcafagum.

Carquefou.

Commune chef-lieu de canton de l'arrondissement de Nantes, contigu à la commune de Nantes. Marmoutier fonda un prieuré, en 1110, « à la Madeleine en Bois. La paroisse relevait en 1398 de la châellenie du Sucé. (D). »

59¹. — Cheviriacum.

Cheviré.

Domaine de la commune de Nantes et de la paroisse Saint-Donatien, au bord de l'Erdre, dans la direction et près de Carquefou. « Cheviré appartenait, en 1398, au seigneur de Vigneu (D). »

60^{1 c}. — Rentiacum.

Renzay.

Même paroisse : à 3 kilomètres au-dessous de Cheviré, il y a le Grand-Ranzay avec son vieux manoir agrandi récemment et la borderie du Petit Ranzay, à côté, bordant la rivière. « La seigneurie de Ranzay appartenait, en 1426, à dame Jehanne du Molin, veuve de Robert Sorin (D) ».

¹ Abbé Grégoire : *Etat du diocèse de Nantes en 1790*.

² *Dictionnaire des Domaines du Comté Nantais*, de Cornulier.

61¹. — *Porteriacum*.

Porterie.

Porterie (Saint-Joseph de), entre Cheviré et Ranzay, succursale de Saint-Donatien. « La seigneurie de Porterie était, au XV^e siècle, aux Tournemine (D) ». A la fin du XVIII^e siècle, le géographe Ogée écrivait Porterie et c'est ainsi que ce nom est écrit sur le plan cadastral des environs de Nantes, par Charles de Tollenare. Des auteurs écrivent *Porteric* et même *Portericq*, ce qui n'est point dans l'ordre.

62¹. — *Tauriacum*.

Thouaré.

Commune du canton de Carquefou, au bord de la Loire. La possession de l'église fut confirmée en 1123, date de la chartre, à l'évêque de Nantes.

Le domaine de Cariatum, porté en tête de la rive droite, n^o 19, est entre Thouaré et Doulon et il serait placé ici, si son importance ne lui avait pas donné droit à la première place au *nord* de la Loire.

63^{2b}. — *Dolonellam*.

Doulonneau.

La commune de Doulon est du canton de Carquefou et touche à la ville de Nantes. L'évêque reçut l'église du baron de Rais en 1105. Le nom de Dolonellam, au lieu de Dolonam, indique qu'il s'agit ici d'un petit domaine de la paroisse. « On y trouve au XVII^e siècle le Bois-Doulonneau (D) ».

64. — Insulam Haniam.

Ile de la Hanne.

Depuis longtemps réunie à la terre ferme et comprise dans la prairie dite de Mauves où s'élève la gare du chemin de fer d'Orléans. Au XII^e siècle, elle était séparée de la Hienne par une douve et une écluse¹ qui n'ont qu'un rapport de voisinage avec le canal Saint-Félix.

65^{2a}. — Portum Carchedrarium (*Cathedrarum D*) et Portum Raciaci, cum tribus miliariis sursum et totidem deorsum.

Portechaise et port de Rezé, avec trois mille à l'amont et autant à l'aval.

Portechaise est un village de Saint-Sébastien au bord de la Loire et à l'amont des ponts de Nantes. « C'était autrefois une seigneurie. Le manoir de *Port-de-Chaise* est mentionné en 1554 (D) ».

Rezé est un bourg du canton de Bouaye, au bord d'un bras de la Loire actuellement comblé et à l'aval des ponts. Rezé (*Ratiatum*) fut une importante ville gallo-romaine et la seconde ville des Pictons.

De l'un à l'autre de ces deux lieux, que sépare l'embouchure de la Sèvre, la distance est de 3,800 mètres. Les 3,000 pas à l'amont de Portechaise (pas romain) vont jusqu'à Basse-Goulaine, et à l'aval de Rezé jusqu'à Bouguenais.

On peut considérer ce rivage comme le complément du régnaire de l'église de Nantes.

Les quatre localités suivantes sont dans le périmètre de la baronnie d'Ancenis : trois sont au *nord* de la ville d'Ancenis, la 4^e est au *couchant* de la baronnie. La situation particulière

¹ *Histoire du Diocèse de Nantes*, par l'abbé Travers, t. 1, p. 256-257.

qu'elles occupent dans la charte, sans liaison avec les numéros 41 à 45 de la baronnie et immédiatement à la suite du grand regaire, nous porte à penser, quoique n'ayant pas le moyen de justifier notre sentiment, que l'église y avait encore quelque bien en 1123.

66^a. — S. Genonem (Gereonem, (D.)

Saint-Géréon.

Commune du canton d'Ancenis et adjacente à la ville. « L'évêque y avait un fief dès 1305. Un titre de cette année parle de vignes, etc. *in parrochia sancti Gereonis juxta Ancenisium, in feodo et dominio domini episcopi*. Vers cette même époque, l'évêque et le prieur de Saint-Géréon étaient en procès au sujet de leur fief (D). » Le prieuré, tombé en régale en 1557, fut donné par le roi au coadjuteur de l'évêque de Nantes ; l'église acheta les regaires de saint Géréon en 1562¹.

67^{2 b}. — Tasconam, Tasconellam.

Tacon, Taconneau.

Il y a un village de près de cent habitants du nom de *Tacon* dans la commune de Mésanger, canton d'Ancenis, à 2 kilomètres 1/2 au *sud-ouest* du bourg, localité très ancienne avec chapelle prieurale du nom de Sainte-Luce ; la chapelle et le prieuré existaient au XII^e siècle. Ce village a dû être formé de deux agglomérations et il répond, comme nom et comme situation, à l'énumération de la charte du roi de France.

¹ *Dictionnaire de Bretagne*, par Ogée, à l'article *Saint-Géréon*.

68. — Asimarias. (Asinarias (D))

Asnière ou Annerie.

Lieu à chercher *au nord* d'Ancenis. Des auteurs ont cru voir ici *Anetz*, commune du canton d'Ancenis. Le bourg d'*Anetz* occupe un emplacement gallo-romain. En 1104, l'église du prieuré fut confirmée par l'évêque à l'abbé de Saint-Florent.

« Au point de vue philologique, il n'y a aucun rapport entre les noms d'Asinarias et d'*Anetz*. Le premier a dû donner *Asnière*. *Anetz* s'est appelé autrefois : Arnet, vers 1076, 1104 ; Arnez, 1124, 1196, 1277 ; Catella de Erneio, 1142 ; Hasnet, 1239 ; Asnez, 1477 ; Asnetz, 1473 ; Agnes, 1467 ; Agnetz, 1521. Un pouillé de 1686 donne cependant *de Asinariis* ; mais cette forme tardive semble fantaisiste et ne mérite aucune considération (D) ».

Deux lieux nous paraissent bien en rapport, comme nom et comme situation, avec *Asinarias* : ce sont les villages de l'*Annerie* placés, pour ainsi dire, entre les n^{os} 67 et 69 et distants l'un de l'autre de 5600 mètres ; l'un, commune de Teillé, à 2500 mètres au sud-ouest du bourg ; l'autre, commune de Trans, à 1300 mètres au sud-est de son chef-lieu. Ces deux communes sont du canton de Riallé.

69^e. — Marcium.

Marc.

Petit-Mars, commune du canton de Nort, au bord de l'Erdre, joignant Saint-Mars-du-Désert au midi et les Regaires au couchant et au midi. L'évêque y avait encore au XVIII^e siècle 3 à 400 hectares de marais. Cette paroisse appartenait au seigneur de la Muce-Ponthus en 1200 mais elle relevait de la baronnie d'Ancenis.

LES DIOCÈSES AU NORD ET AU LEVANT

DU DIOCÈSE DE NANTES

Les domaines suivants font partie des diocèses de Rennes, d'Angers et de Chartres et n'ont pu, en aucun temps, faire partie du diocèse de Nantes. Ils ont dû être donnés à notre église soit par des évêques mêmes de Nantes, comme des biens provenant de leur héritage, soit par des souverains ou des particuliers, par reconnaissance ou par attachement.

70¹. — In pago Redonis. Novitiacum super fluvium Vicononiæ.

Dans le pays de Rennes. Novicié sur le fleuve de la Vilaine.

Ce lieu doit être cherché au bord de la Vilaine, à l'amont de Redon et même au-delà du Semnon. D'après M. l'abbé Durville, il s'agit de Noyal-sur-Vilaine.

71 à 73. — In pago Andegavo, (71^{1 b}) Balgiac, (72) Curtem Daon. (73) Curtem Genii ac Villam Lineris cum omnibus sibi pertinentibus.

Dans le pays d'Angers, Beaugé, Cour Daon, cour Genié et villa Linière avec, tout ce qui en dépend.

Beaugé, chef-lieu d'arrondissement de Maine-et-Loire.
» *Daon*, Mayenne, arrondissement de Château-Gontier. *Gené*, Maine-et-Loire, arrondissement de Segré. *Linière-Bouton*, Maine-et-Loire, arrondissement de Beaugé. (D.) »

74. — In pago Carnotinea, Alogiam.

Dans le pays de Chartres, Aloge.

« *Alluyes*, Eure-et-Loir, appelé autrefois Alogium. (D.) »

Ici se termine l'énumération des domaines de toutes sortes et des églises rurales qui faisaient partie des biens de l'église de Nantes. Il nous reste à parler des églises adjacentes à la ville de Nantes, d'une église du diocèse d'Orléans et du monopole que l'évêque avait sur deux navires naviguant en Loire.

LES ÉGLISES DE NANTES.

Ces églises sont au nombre de cinq et touchent à la ville antique même. Il n'y en a point dans l'enceinte gallo-romaine.

In ipsius urbis namneticae menibus assistam.

75. — Ecclesiam SS. Mart. Donationi et Rogationi.

Eglise des saints martyrs Donatien et Rogation.

Eglise située dans le faubourg Saint-Donatien.

76. — Ecclesiam SS. mart. Cirici et Julittae

Eglise des saints martyrs Saint-Cyr et sainte Julitte.

Cette église était dans l'enceinte du XIII^e siècle mais en dehors de l'enceinte gallo-romaine et dans le voisinage de la place de la Préfecture.

77. — Ecclesiam sanctæ Dei Genitr.

Eglise sainte Mère de Dieu ou Notre-Dame.

Elle était dans le faubourg Saint-Clément, au lieu où se voit encore le couvent de la Visitation.

78. — Ecclesiam sancti Clementis papae ac martyris.

Église saint Clément, pape et martyr.

Église située dans le faubourg de ce nom.

79. — Ecclesiam sancti Andreae ap cum omnibus
ad eas in integrum pertinentibus.

Église saint André, apôtre, avec toutes ses dépendances.

Cette église était dans le faubourg Saint-Clément, à la jonction de la place et de la rue Saint-André.

Après ces églises, vient l'indication de deux navires.

80. — Duas naves tamin fluvio Ligeris quam inaliis
fluminibus ligerim intrantibus navigantes ab omni
tributo liberas.

Deux navires naviguant sur le fleuve de Loire et ses affluents, libres de tout tribut.

Enfin pour terminer :

81. — Praeterea in pago aureliam, ecclesiam SS.
mart. Donationi et Rogat.

*De plus dans le Pays Orléanais, l'église des saints martyrs
Donatien et Rogatien.*

Ici finit, dans la charte du roi Louis le Gros, l'énumération des biens attribués à l'Église de Nantes.

APPENDICE

A — RÉSUMÉ DES BIENS DE L'ÉGLISE

Les biens que la charte déclare avoir appartenu à l'église de Nantes, se répartissent ainsi qu'il suit, d'après ce document :

INDICATIONS DES BIENS	TOTALITÉ des biens	BIENS supposés à l'église en 1123	PLUS les nos 66, 67, 68 et 69	BIENS dans le diocèse actuel
Le Tonlieu de la ville de Nantes.	1	1	1	1
Les revenus de 2 ports contigus.	1	1	1	1
Le monopole sur deux navires.	1	1	1	1
Monastères avec leurs dépen- dances	3	2	2	3
Résidence et domaine de l'évêque.	1	1	1	1
Châteaux	3	»	»	3
Paroisses seules.	35	10	13	28
Paroisses avec l'église.	2	»	»	2
1/2 paroisse avec l'église.	1	»	»	»
Paroisse avec forêt	1	»	»	1
Id. avec ile.	1	1	1	1
Id. avec les eaux.	1	»	»	1
Partie de paroisse	1 ^P	»	»	»
Eglises seules.	10	5	5	8
Iles	2	1	1	2
Les villas ou villages ou prieurés.	14	6	7	12
Les domaines dans les diocèses de Rennes, Angers et Chartres.	5	»	»	»
Eglise dans l'Orléanais.	1	»	»	»
TOTAUX.	84	29	33	65

L'énumération que nous donnons ci-devant comprend 81 numéros. La différence 3 provient de ce que le n° 4 s'applique à 3 églises et le n° 67 à 2 villages.

Les biens que nous considérons comme ayant été la propriété de l'église, au temps de l'évêque Brice, sont les n° 1, 2, 19 et 46 à 65, puis les églises 76 à 80. On peut y ajouter, peut-être, les n° 66, 67, 68 et 69.

B. — INDICATION DES SEIGNEURS

QUI ÉTAIENT EN POSSESSION DES FIEFS

renfermant les Biens réclamés par l'Eglise.

Dans le Dictionnaire des Terres et Seigneuries du comté nantais, nous trouvons les seigneurs dont les noms suivent en possession des biens de l'église de Nantes vers le temps de l'évêque Brice.

Sur la rive droite de la Loire,

— A Pontchâteau, c'est Daniel du Pont, d'abord, puis Jarnigon fils de Daniel, en 1040 ; on trouve le nom du Pont jusqu'à 1203. De la baronnie de Pontchâteau dépend Besné N° 20.

— Bonabes de Derval, en 1180, a dans sa baronnie : **21**, Guémené-Penfao et **22**, Conquereuil.

— Brient-le-Bœuf, sire de Nozay en 1202, possède : **23**, la seigneurie de Fougeray, au nom de Brient ; **25**, la seigneurie de Fercé, au nom de Robert ; **33**, la seigneurie d'Issé, au nom de Brient ; **34**, celle de Nozay, au nom de Brient ; **36**, celle d'Abbaretz.

— Le seigneur de Teillé (Teillai), a **24**, Ercé-en-Lamé.

— Brient de Châteaubriant, en 1050, et ses successeurs directs jusqu'au XIV^e siècle : il y a dans la baronnie de Châteaubriant : **26**, Béré ; **27**, Soudan ; **28** et **29**, la Brée et Courjon, en Soudan ; **30**, Erbray ; **31**, Juigné-les-Moutiers.

— Guégon de Blain, 1090 ; un autre Guégon de Blain en 1133 ; dans l'intervalle, le duc de Bretagne : **32**, Blain.

— Alain de Safré, 1220 : **35**, Saffré.

— Hervé de Joué, 1202, châtelain de Vioreau : **37**, Moisdon ; **38**, Saint-Julien de Vouvantes ; **39**, château d'Alon.

— Du diocèse d'Angers et touchant la baronnie d'Ancenis : **40**, Freigné.

— Guihenoc d'Ancenis, 1070 ; Maurice, 1104 ; Guethenoc, 1149 : **41**, Belligné ; **43**, Varades ; **44**, Teillé ; **45**, Ligné.

— Guillaume de Montrelais, 1120 : **42**, Montrelais, châtellenie bordant au nord et au couchant la baronnie d'Ancenis.

— L'église de Nantes : **46**, Auray ; **47**, Mauves ; **48**, Saint-Mars-du-Désert ; **49**, Saint-Georges ; **50**, Casson ; **51**, Sucé ; **52**, Treillères ; **53**, Orvault ; **54**, Sautron ; **55**, Saint-Similien ; **56**, Monastère d'Indre ; **57**, Saint-Étienne-de-Mont-Luc ; **58**, Carquefou ; **59**, Cheviré ; **60**, Ranzay ; **61**, Porterie ; **62**, Thouaré ; **63**, Doullonneau ; **64**, Ile de la Hanne ; puis **65**, Ports de Portechaise et de Rezé.

Nous avons vu que Chassay est inscrit sous le N° 19 en tête des biens de la rive droite, de même que Vertou, sous le N° 2, en tête des biens de la rive gauche

Les N°s 66 et 69 sont dans la baronnie d'Ancenis ou sur ses limites ; de sorte que l'énumération coupe la baronnie en deux, pour placer les biens de l'église dans l'intervalle. Cette situation pourrait bien indiquer que ces quatre lieux étaient restés à l'évêché. Ce sont : **66**, Saint-Géréon ; **67**, Tacon ; **68**, Annerie, tous trois en pleine baronnie, et **69**, Petit-Mars, sur la limite de la baronnie et des Regaires.

Sur la rive gauche de la Loire.

— Bernard de Rais, 1112 : **3**, Cheméré.

Daniel du Palais, 1090 : **11**, Le Pallet.

— Marcis de Goulaine, 1112 : **12**, Château-Renier ; **16**, Saint-Julien-de-Carcelles ; **17**, Bas-Briacé.

— La châtellenie de Châteauceaux renfermait à peu près tous les domaines du diocèse d'Angers, du N° 9 au N° 18.

C. — TRANSFORMATION

des noms du latin en français. Noms des lieux
d'après les terminaisons latines.

TABLEAU N° 1.

1° Terminaison en <i>iacum</i> .	<i>ia</i> est remplacé par <i>e</i> , <i>é</i> , <i>ie</i> ou <i>ay</i> , <i>cum</i> disparaît complètement ¹ .	Noms français.
5 ^{b(2)} Coldriacum.	Coudrie.	Coudrie.
10 Chesiacum.	Chese.	Chaise.
13 Liriacum.	Liré.	Liré.
17 ^c Bratiacum.	Bracé.	Briacé.
19 ^a Cariacum.	Charay.	Chassay.
23 ^b Felgeriacum.	Fougeray.	Fougeray.
24 ^c Hertiacum.	Hercé.	Ercé.
25 ^c Fertiacum.	Fercé.	Fercé.
26 Bairiacum.	Bairé.	Béré.
30 Arbraiacum.	Arbray.	Erbray.
31 Joviniacum.	Jouiné.	Juigné.
33 Isiacum.	Isé.	Issé.
34 Noziacum.	Nozay.	Nozay.
36 ^c Abbaretiacum.	Abbarece.	Abbaretz.
40 Frugiacum.	Frugné.	Freigné.
41 Beligniacum.	Beligné.	Belligné.
44 Teilliacum.	Teillé.	Teillé.
45 Lingiacum.	Lingé.	Ligné.
59 Cheviriacum.	Cheviré.	Cheviré.

¹ Si le texte est pur, on peut dire que ces noms en *iacum* à l'accusatif, font *iacus* au nominatif et *iaci* au génitif.

² Les lettres en exposant répondent à l'un des paragraphes du tableau n° 3 ci-après.

60 ^c	Rentiacum.	Renzay.	Ranzay.
61	Porteriacum.	Porterie.	Porterie.
62	Tauriacum.	Tauré.	Thouaré.
71	Novitiacum.	Novicé.	(Ille-et-Vilaine).

Il en est ainsi de iacus (nominatif), iacam et eacum (accusatif).

3 ^a	Camariacus.	Chamaré.	Cheméré.
35	Safriacam.	Safré.	Safré.
46	Odreacum.	Odré ou Odray.	Auray.

C. (suite) — TABLEAU N° 2

2°. — Noms ter-

minées en **ium**. **ium** est supprimé Noms français.
(accusatif).

6	Asinesium	Asinès	Aizenay
11	Palatium	Palat	Le Pallet
22	Concorotium	Concorot	Conquereuil
37 ^b	Maldonium	Maudon	Moisdon
42	Monasterium legum	Monaster-lè	Montrelais
49	S. Georgium	Saint George	Saint George
51	Suceium (v. pl. bas)	Sucé	Sucé
56	Monasterium antrum	Monaster-antre	Aindre ou Indre
69	Marcium	Marc	Petit-Mars

3°. — Noms terminés en **am** et **um** (accusatif). Ces syllabes sont supprimées, quelquefois avec la consonne qui précède et parfois remplacées par **e**.

14	Droinum	Droin	Drain
15	Varennam	Varenne	La Varenne
16	S. Julianum	Saint Julien	Saint Julien
20	Vidunitam	Vidunit	Besné

27 ^b	Solzenum	Souzen	Soudan
28	Breisram	Breis	Brée
29	Clouionnam	Cloujon	Courjon
38	Voventam	Vovente	Saint Julien de Vouvantes
43	Varesdam	Varesde	Varades
47 ^b	Malvam	Mauve	Mauves
48	S. Medardum	Saint Médard	Saint Mars
50	Cassonam	Casson	Casson
51	Sucerum	Sucé	Sucé
52	Trelieram	Trelière	Treillières
53 ^b	Orsvaldum	Orsvaud	Orvault
54 ^b	Salteronam	Sauteron	Sautron
55	S. Similianum	Saint Similien	Saint Similien
56	Antrum	Antre	Indre
57	S. Stephanum	Saint Stephane	Saint Sthephane
58	Carcafagum	Carcafa	Carquefou
63 ^b	Dolonellam	Dolonau	Doulonneau
65 ^a	Portum cathedrarum	Port-Cathedra ou Port-Chaise	Portechnaise
66	S. Gereonem	Saint Géréon	Saint Géréon
67	Tasconam	Tascon	Tacon
	Tasconellam	Tasconau	Taconneau

4°. — Noms au Génitif, en is et en i.

18 ^b	Mello Martis	Maulo Mart	Montlimard
39	Curtem Alentis	Cour d'Alent	Chateau d'Alon
12	Castrum Rainerii	Château de Raineri	La Rinière ?
32	Castrum Bableni	Château de Bablen	Château de Blain

C. — TABLEAU N° 3.

Noms des lieux compris dans les deux tableaux précédents. De quelques changements dans l'orthographe des noms.

A. — ca, syllabe latine simple, devient **cha** ou **che** au commencement des mots.

19 ¹	Cariacum.	Charay.	Chassay.
3 ¹	Camariacus.	Chamaré.	Cheméré.
65 ²	Portum Cathedrarum.	Port-Chaise.	Portechaise.

B. — Suivies d'une consonne, les syllabes latines **col**, **dol**, **fol** et **fel**, et **sol** font **cou**, **dou**, **fou** et **sou** ; **mal** et **mel** deviennent **mau** ; **sal** fait **sau** et **val**, **vau**.

5 ¹	Coldriacum.	Coudrie.	Coudrie.
18 ²	Mello Martis.	Maulo-Mart.	Maulimart. Montlimard.
23 ¹	Felgeriacum.	Fougeray.	Fougeray.
27 ²	Solzenum.	Souzen.	Soudan.
37 ²	Maldonium.	Maudon.	Moisdon.
47 ²	Malvam.	Mauve.	Mauves.
53 ²	Orsvaldum.	Orsvaud.	Orvault.
54 ²	Salteronam.	Sauteron.	Sautron.
63 ²	Dolonellam.	Dolonau.	Doulonneau.
67 ²	Tasconellam.	Tasconau.	Taconneau.

C. — Le **t** devant **iacum** devient **c** ou **z**.

17 ¹	Bratiacum.	Bracé.	Briacé.
24 ¹	Hertiacum.	Hercé.	Ercé.
25 ¹	Fertiacum.	Fercé.	Fercé.
36 ¹	Abbaretiacum.	Abbarece.	Abbaretz.
60 ¹	Rentiacum.	Renzay.	Ranzay.
65	Ratiacum.	Rezé.	Rézé.

Dans Ligné (45), il y a une inversion de deux lettres : Lingé devient Ligné.

Il arrive quelquefois qu'une lettre (46) ou quelques lettres ou une syllabe sont retranchées dans le cours d'un mot, notamment l's (53, 67). Guéméné est un nom celt.

On peut tirer de ces trois tableaux cette conclusion générale : aucune terminaison latine n'est conservée ou traduite dans le nom français, et, dans les deux langues, sauf Besné (B pour V), tous les noms commencent par la même lettre. Tous, sauf quelques exceptions justifiées, ne diffèrent que par la terminaison.

D. — DE CARIACUM.

N° 19. — Pour faire notre démonstration sur la situation de Cariacum, il nous paraît indispensable de remonter à la vie de saint Aubin, évêque puis patron d'Angers, et plus tard patron de Guérande.

Saint Aubin fut évêque d'Angers de l'an 529 à l'an 550. Sa vie a été écrite par Fortunat, qui fut l'ami de saint Félix, évêque de Nantes de 550 à 583, et aussi de Domitien, évêque d'Angers à partir de 557. Dom Lobineau a pris à Fortunat la vie de saint Aubin qu'on trouve dans la *Vie des Saints de Bretagne* du savant bénédictin.

Fortunat avait écrit sous l'inspiration de Domitien et lorsque la mémoire de saint Aubin était encore présente à tous les esprits. Saint Aubin naquit dans le diocèse de Vannes et se retira de bonne heure « dans le monastère que Fortunat « nomme en latin *Tincillacense*, et qu'il place entre Poitiers « et Angers, plus près cependant de cette dernière ville que « de l'autre¹. » Dom Lobineau ajoute que, d'après la tradition, saint Aubin naquit dans la paroisse de Languidic, près Hennebont, et qu'il ne reste aucun vestige du monastère où il se

¹ *Les Saints de Bretagne*, p. 54. L'indication donnée par Fortunat, qui visita Tincillié, n'est pas une indication problématique et elle répond bien à Tilers près de Clisson.

retira avant d'être évêque, « à moins qu'on ne veuille dire
« que c'est *Tilliers*, sur la frontière d'Anjou du côté du pays
« de Nantes¹. »

Ces anciens documents nous fixent donc d'une façon certaine sur ces trois points : *Saint Aubin naquit dans le diocèse de Vannes*, au nord de la ville de ce nom ; *il fut abbé du monastère de Tincillé* situé sur la rive gauche de la Loire au-dessus de Nantes, *puis évêque d'Angers* et pour ainsi dire contemporain de saint Félix.

Fortunat raconte aussi, au livre V, pièce 7 de ses poésies qu'il alla voir l'évêque Félix « dans ces campagnes que la
« *Loire baigne de ses eaux limpides*, où le riant domaine
« de *Cariacum* (cariaci ager) *descend par une pente douce*
« *vers la rivière* ; d'un côté, le fleuve réjouit le regard, de
« l'autre, la vigne étale ses pampres et les pins dressent
« leurs cimes chevelues que fouette le vent du nord². »

Ici, nous sommes certainement sur les bords de la Loire, dans l'*aimable séjour* qui retient Félix ; nous sommes à Cariacum, habitation seigneuriale du grand évêque d'où l'on descend en pente douce vers le fleuve : c'est Chassay, commune de Sainte-Luce, demeure constante des évêques de Nantes jusqu'à 1790.

Au livre XI du même poète, nous lisons dans l'épître 25 adressée à la reine Radegonde : « Quand j'eus pris congé de
« vous, l'ami Emondus me reçut avec sa bonté habituelle.
« Je le quittai pour me rendre en toute hâte au palais de
« *Cariaca* (*Cariacae aulae*), d'où je partis pour aller à *Tincillé*
« (*Tincilliaceusi*). De là, l'évêque Domitien m'entraîna aux
« fêtes célébrées en l'honneur de saint Albin. Cela fait, je
« montai sur un *petit bateau* qui, *emporté par le courant* et
« pendant qu'il pleuvait, me poussa, déjà fatigué et non sans
« de nombreux périls, vers un point où un fort vent du nord
« bouleversait le fleuve³. »

¹ *Les Saints de Bretagne*, p. 54.

² *Poésies de Venance Fortunat*, traduction Charles Nisard, p. 140.

³ *Id.* *id.* *id.* p. 263.

En rapprochant ces citations de la vie de saint Aubin, tout le monde reconnaîtra ici le *Tincillé* du *diocèse d'Angers*, sur la rive gauche de la Loire ; c'est là que Fortunat visita l'évêque Domitien et c'est de là que le prélat l'entraîna aux fêtes instituées à *Angers*, et non ailleurs, en l'honneur de saint Aubin, patron de l'église épiscopale. C'est après ces fêtes que le poète monta en petit bateau à Angers, qu'il se promena sur la Maine et dut continuer sur la Loire, vers laquelle un fort vent du *nord* poussait la frêle embarcation. La ville de Guérande était inconnue en ce temps-là et, eut-elle été connue, qu'il ne saurait être question d'elle en cette circonstance.

Cependant, de cette histoire, il a été fait la légende que voici, en la commençant par où finit l'histoire, c'est-à-dire, par un voyage en petit bateau, non sur le fleuve, comme l'exprime clairement Fortunat, mais sur le littoral de la mer : Fortunat arrive sur la côte océane, monte en barque dans le voisinage de la Loire, suit le littoral de Guérande, s'arrête à Piriac (dit Cariacum), entre dans la Vilaine et la remonte, rencontre l'évêque Domitien à Théhillac (dit Tincilliacensi), au-dessous de Redon, et il l'accompagne aux fêtes de Saint-Aubin, à Guérande, Guérande qui n'a fait son entrée dans l'histoire qu'au IX^e siècle et n'a de commun avec le saint autre chose que le vocable de son église. D'où la conclusion tirée de cette légende : — Piriac, c'est Cariacum, le palais de l'évêque ; — Théhillac, c'est le monastère de l'évêque d'Angers, Tincilliacensi, sur la Vilaine ; — enfin, Angers est transformé en Guérande ; — et la Maine se change en Océan.

Nous n'aurions point fait cette digression si des savants estimés n'avaient admis que cette légende est l'expression de la vérité.

On sait pertinemment, par Fortunat, que l'évêque de Nantes avait un beau domaine à Cariacum, au bord de la Loire et près de Nantes, c'est-à-dire à Chassay, commune de Sainte-Luce. On sait aussi, par la charte de Louis le Gros, que l'église avait un domaine d'une certaine étendue portant le nom de

Cariacum. Et des savants pour qui la légende est de l'histoire, estiment qu'il y avait deux Cariacum, celui de Fortunat et celui du roi de France ; le premier à Chassay, le second à Piriac.

Cependant, dans l'énumération des biens de l'église où la plus petite chose trouva sa place, il n'y a point de place pour Chassay si Cariacum n'est pas Chassay. D'où cette conclusion toute naturelle : ou bien le Cariacum de la charte est à Chassay ou bien Chassay, l'antique demeure seigneuriale de l'évêque, ne faisait plus partie des biens de l'église, et il est remplacé par un lieu où personne n'a connu de bien appartenant à l'église de Nantes.

Examinons ce sujet au point de vue du nom de *Cariacum*. Il y a, dans la Charte, 22 noms de l'ancien diocèse nantais terminés par *iacum*, un par *iacus* et un par *iacam* (V. Annexe C, tableau I). Dans ces noms, le nom français abandonne toujours les trois dernières lettres *cum*, et remplace les deux autres, *ia*, par l'une de ces terminaisons : *ie*, *e*, *é*, *ay* ; on compte 2 noms en *ie*¹, 2 en *e*, 14 en *é*, 5 en *ay*, et enfin *Cariacum* qui est en question. Il n'y a pas une seule terminaison en *ac* ; il n'y a pas un seul nom français qui ne commence ou n'ait commencé par la première lettre du nom latin, si ce n'est une fois *au* pour *o*, *e* pour *he*, ce qui est normal.

D'un autre côté, la charte contient, en outre de Cariacum, deux noms qui commencent par la Syllabe *ca*, formée de ces deux lettres seulement, qui font *cha* en français. Cette transformation est d'ailleurs générale du latin en français². De sorte que le nom de Cariacum doit sûrement commencer en notre langue par *cha* et non autrement : il devient naturellement Charay dans sa transformation la plus simple.

Il ne serait pas impossible que Chassay ne vint de l'emploi de Cariacum au génitif, sa forme ordinaire. Fortunat en parle deux fois seulement et sous cette forme : *Cariaci ager, Cariacæ*.

¹ Voir n° 61.

² Dans Grégoire de Tours, on trouve *Catalaunensi*, Châlons ; *Cala*, Chelles *Calatonna*, Chalonnnes, *Caris*, le Cher ; *Carnotenas*, Chartres.

aule. La charte emploie au génitif les noms de châteaux ou de palais (V. tableau n° 2, 4°); elle en aurait fait ainsi de *Cariacum* et on y aurait dit : *grand domaine de Cariaci*, si on n'y avait écrit : *Cariacum, avec toutes ses dépendances*. Par la suppression, souvent en usage¹, d'une syllabe au milieu du nom, on arriverait à Chassay sans peine, en partant du génitif. Quelle que soit la manière dont se fit la transformation, le *Cariacum* de Fortunat, demeure de l'évêque Félix, est bien la même chose que Chassay, demeure des évêques de Nantes.

D'ailleurs, une ressemblance plus ou moins grande dans les noms ne saurait infirmer la valeur des rapports de choses, de lieux et de faits. On sait avec certitude que Chassay portait le nom de *Cariacum*, au temps de Félix et de Fortunat, et de ce temps-là, on ne sait rien de *Piriac*, dont le nom apparaît bien plus tard sous la forme de *Penseriac* ou *Penheuriac*, ou *Penkeriac* et voici à quelle occasion.

Le duc Alain-Fergent ayant abdicqué en faveur de son fils Conan, surnommé le Gros, et s'étant retiré dans l'abbaye de Redon, celle-ci reçut plusieurs sortes de dons destinés à subvenir à l'entretien du souverain déchu, notamment :

1^{er} acte : de Conan et d'Hermengarde, sa mère, épouse d'Alain, le produit de la taille sur les hommes de *Guerrandia* et de *Penheuriac*. 2^e acte : d'Alain-Fergent, idem, sur les hommes de *Penkeriac* et de *Guerran*. Le premier acte est terminé par cette mention : *Factum est hoc in villa Roton in domo Barbotini*. Le second par celle-ci : *Factum est hoc apud Rotonum in domo Barbotini*. MCXII, Luna VII, Ind. V.²

L'indiction V répond bien à l'année 1112 dont la pleine

¹ *Nannetes*, Nantes ; *Redones*, Rennes ; *Bablen*, Blain (32) ; *Monasterium Legum*, Montrelais (42) ; puis le premier nom, le troisième et le dernier du renvoi 2 ci-dessus, d'autre part.

Nous avons déjà dit qu'il ne faut pas demander la perfection à Fortunat qui sacrifie volontiers la règle des cas aux exigences du rythme.

² Dom Morice : *Preuves pour servir à l'Histoire de Bretagne*, p. 526-527. L'indiction commençait le 1^{er} janvier ; la nouvelle lune fictive de 1112 était le 5. Il s'ensuit que la 7^e lune avait commencé le 1^{er} juillet : les actes passés à Roton ou Redon sont donc du mois de juillet 1112.

lune pascalle fut le 18 avril ; la Pâques, qui représentait alors le 1^{er} jour de l'année, eut lieu le 21 avril. Brice était alors évêque de Nantes. Les deux actes sont contemporains de la charte du roi de France qui parut 11 ans plus tard.

Nous sommes ici en présence de deux actes du même temps rédigés dans la même maison pour la même cause, et le nom de Piriac n'y est pas écrit de la même manière. Il nous paraît qu'il faudrait d'autres marques, d'autres documents, d'autres preuves, pour identifier le nom de Piriac avec Cariatum.

Nous avons déjà dit que si on traduit Cariatum par Piriac, l'antique demeure des évêques de Nantes ne figure point dans la charte.

E. — AU SUJET DE WINDUNET

N^o 20. — On admet que Windunet et Besné sont un même lieu. Cependant, Windunet était une île déserte de la Loire, d'après Grégoire de Tours, et Besné est sur le Brivet à 10 kilomètres du fleuve, à vol d'oiseau. Si ces deux noms représentent un même lieu, saint Friard n'a pu naître là, malgré la croyance, puisqu'il a quitté son pays pour aller vivre dans la solitude. Tout n'est pas clair dans ces désignations. J'admets volontiers que le Vidunitum de la charte soit devenu Bethéné puis Besné, mais malgré la grande ressemblance des deux noms, j'ai un doute sur l'identification de l'île du Brivet avec celle de la Loire ; l'île du Brivet, qui a plus de cent hectares, est séparée du grand fleuve par toute la grande commune de Donges, elle n'est séparée des terres de Donges et de Crossac que par un marais étroit qui borde Crossac au couchant et la presqu'île d'Her au midi ; elle faisait corps, pour ainsi dire, avec la terre ferme, tandis que l'île de la Loire, où l'évêque Félix allait voir quelquefois le saint reclus, était déserte et éloignée des hommes.

Il est vrai que rien sur la Loire ne répond *actuellement* au nom de Windunet, ce qui n'est pas une raison. Les noms

qui s'en rapprochent le plus sont : l'île *Adet*, réunie aujourd'hui à la rive gauche, et *Indret* qui, au VII^e siècle, s'appelait *Antricum*. On peut remarquer qu'Indret avait déjà deux vieux oratoires abandonnés, qu'elle appartenait à l'église et n'était qu'un rocher de 15 hectares isolé au milieu de la Loire. Je soupçonne fort Secondel, Sabaud et Friard de l'avoir choisie pour demeure, d'accord avec l'évêque Félix.

Je croirais volontiers que le lieu de naissance de saint Friard, dont le nom antérieur est inconnu, a reçu, après la mort du solitaire, le nom de l'île déserte où il vécut, c'est-à-dire Windunet, qui devint Vidunitam, Bethené puis Besné, mais il m'est plus difficile de croire que la grande île de Besné, bordée de tous côtés par la grande terre et très facilement accessible aux hommes, ait été au VI^e siècle une île déserte sans contact avec les hommes.

F. — Monasterium Legum.

N^o 42. — Le diocèse nantais n'avait eu, jusqu'au XII^e siècle, que trois monastères absolument connus : *Vertou* (2, *Abbatia Vertav*) fondé vers l'an 575 par saint Martin, qui fut diacre de l'évêque Félix ; *Indre* (56, *Monasterium Antrum*), fondé par l'abbé Hermeland au VII^e siècle, sous les auspices de l'évêque Pasquier ; et *Deas* ou *Saint-Philbert*, fondé au milieu du IX^e siècle par les moines de Noirmoutier. La charte ne mentionne pas celui-ci, qui fut fondé sans le secours de l'évêque ; mais elle en contient un autre qui n'est point connu et dont il semble que personne n'ait parlé : *Monasterium Legum*, d'où nous vient Montrelais.

Ici, la charte dit : *Monasterium Legum cum omnibus sibi pertinentibus*. Et plus loin, au n^o 56, elle dit : *Monasterium antrum cum omnibus sibi pertinentibus*. L'expression est absolument la même dans les deux cas. Quant au nom de Montrelais, il ne vient pas du seul mot de *Monasterium* mais bien des deux mots réunis : *Monasterium Legum*.

Le tableau n° 2 nous montre que la syllabe terminale *ium* disparaît dans les mots français, et aussi la syllabe *um* quelquefois avec la consonne qui précède. De sorte que, en supprimant la lettre *a* et intervertissant les lettres *er*, ce qui n'a rien d'anormal, nous obtenons Monstrelé ou Montrelais. Le nom de Montrelais ne saurait venir de *mont* ; le bourg est en terrain plat et bas et les grandes inondations de la Loire viennent effleurer ses maisons.

G. — Les Ports de Porte-Chaise et de Rezé.

N° 65. — Nous avons réuni ces deux ports sous un même numéro, parce que, dans la charte, ils sont liés par la conjonction *et*. Nous avons compris que l'indication de l'*amont* s'applique à Porte-Chaise et celle de l'*aval* à Rezé.

Le *pas romain*, pas double encore en usage dans ce temps-là, était de 1^m473 ; 3,000 pas représentaient 4,420 mètres ; de sorte que, si le droit de l'évêque comprenait toute la rive entre les deux ports, sans solution de continuité, il s'étendait de Bouguenais à Basse-Goulaine, sur une longueur totale de 12,640 mètres.

Ce n° 65 est sur la partie de la rive gauche de la Loire, qui formait déjà comme un faubourg de Nantes, et qui l'est en réalité depuis longtemps ; l'énumération sort ici, par exception, de la rive droite ; mais ces deux ports font suite, depuis le n° 59, à des lieux voisins de la cité avec laquelle ils sont reliés par la ligne des ponts. Cet article s'applique d'ailleurs à un objet spécial, le seul de cette espèce, et sa place ici n'a rien que de très naturel ; il termine la liste des lieux qui représentaient les régaires de l'évêché.

E. ORIEUX.

LES ANCIENS FIEFS DE NANTES

DU X^e SIÈCLE A LA RÉVOLUTION

Fiefs de la vieille Ville : le fief de l'Evêque, le fief au Duc et leurs démembrements.

L'origine des fiefs de la ville de Nantes remonte à la première moitié du X^e siècle. La délimitation en a été tracée par l'épée d'Alain Barbe-Torte, au lendemain des victoires par lesquelles il eut le bonheur d'expulser les Normands de notre pays.

« Alain, dit notre vieille Chronique nantaise, divisa la ville en trois parties. Celle des évêques, terminée par le mur même de la cité, allait du nord jusqu'à la Porte Charrière¹ et aux prairies de la fontaine de la Bienheureuse Marie. Quant aux deux autres parties, il les distribua à ses compagnons d'armes. »

Le texte de la Chronique de Saint-Brieuc est sur ce point plus détaillé et plus clair : « Alain, dit cette chronique, divisa toute la ville en trois parties. Celle des évêques est, comme il le parait assez clairement, terminée au nord par le mur même de la cité. A partir du chanceau de Notre-Dame elle descend par une petite rue jusqu'à la porte Charrière, qui se trouve au midi, la seconde après la poterne de l'Évêque »².

¹ Et simili modo ipsam urbem in tres partes distribuit. De quibus pars Episcoporum in ipso muro civitatis ab Aquilone terminabatur usque ad portam Charariam et prata fontis B. M. : reliquas duas partes, militibus suis distribuit. » Dom Morice, *Pr.* I 146.

² Simili modo ipsam urbem quam Episcopi a pristinis temporibus in proprietate sua tenebant, totam in tres partes distribuit. De quibus pars Episcoporum usque in ipso muro civitatis satis evidenter ab Aquilone terminata apparet, et juxta sanctæ Mariæ Cancellam per quemdam viculum descendit usque ad portam Carariam quæ post porticulam episcopalem secunda ad austrum habetur. » D. Morice, *Pr.* I. 28.

La Chronique de Saint-Brieuc parait avoir reproduit ici d'une manière plus complète et plus fidèle le texte primitif de la Chronique Nantaise dont l'original est malheureusement perdu. C'est donc à son texte que, dans cette circonstance du moins, nous donnerons la préférence sur le texte de la Chronique Nantaise tel qu'il a été publié par Dom Morice d'après un manuscrit suivi par le Baud et qui nous semble avoir été imparfait.

La cité dont il est ici question est évidemment la très ancienne cité nantaise, telle qu'elle existait au temps d'Alain, avant les agrandissements qui, au XIII^e siècle, reculèrent sa limite jusqu'à l'Erdre et jusqu'au delà de l'église Saint-Nicolas. Terminée à l'est par ce qui forme aujourd'hui le Cours Saint-Pierre et une partie du Cours Saint-André, elle l'était au nord par une ligne qui venait couper sa limite orientale dans la direction marquée actuellement par la rue Garde-Dieu. A l'ouest, les remparts de la ville suivaient assez exactement la direction des rues Saint-Léonard, des Carmes et de la Poissonnerie jusqu'au Bouffay. A partir du Bouffay, ils se dirigeaient parallèlement à la Loire, et à une petite distance du fleuve, vers l'église des Jacobins, et de là jusqu'à leur point d'intersection avec la limite orientale, point situé dans ce qui est aujourd'hui le Château.

On se fera une idée plus exacte encore de la limite de l'ancienne ville de Nantes si, au nord, à l'ouest et au midi, on tient compte de la profondeur des maisons qui bordent du côté de l'extérieur de la ville les rues que nous venons d'énumérer. Quand les fortifications de la vieille cité eurent été pour ainsi dire déclassées, des maisons vinrent sur tout leur parcours s'accoler à cette enceinte désormais inutile. Le rempart situé à l'est, étant toujours resté en activité de défense, fut le seul sur lequel on ne laissa aucune construction s'appuyer.

C'est donc dans cette étroite enceinte, noyau de notre grande ville, que nous rechercherons la délimitation des fiefs, telle qu'elle a été faite par Alain.

Nous ferons d'abord observer que nos deux chroniques ne nous donnent qu'une ligne pour limite de ces fiefs. Elles supposent évidemment qu'il est inutile d'indiquer leurs autres limites. Il s'agit seulement de la division de la ville : c'est avec les murs mêmes de la ville que les autres limites de ces fiefs doivent se confondre. Cette simple considération eût empêché Ogée de songer à placer la porte Charrière en Saint-Nicolas.

Où se trouvait cette ligne ? Son point de départ nous est clairement indiqué. Après nous avoir dit que le fief épiscopal était limité au nord par le mur même de la ville, la Chronique de Saint-Brieuc nous donne pour premier point de repaire le chanceau de Notre-Dame : *juxta sanctæ Mariæ Cancellam*. Or le Chanceau est la même chose que le chœur de l'église. *Cancellus* signifie à proprement parler la grille, la partie grillée, réservée, de l'église, celle qui renferme les stalles et le maître-autel.

La situation de l'ancienne Collégiale est bien connue ; nous placerons donc notre premier jalon près du chœur de l'antique église, reconstruite par la piété d'Alain.

Ce point initial fixé, recourons aux indications de notre texte. La limite du fief épiscopal descend, dit-il, par une petite rue jusqu'à la porte Charrière. Cette expression *descend* mérite tout particulièrement d'être signalée. Notre auteur après avoir fait connaître au nord la limite de ce fief, nous dit, que sur un autre côté, elle descend jusqu'à un point situé au sud, en suivant une petite rue qui alors n'avait pas de nom. Ce nom, il est facile de le lui donner. C'est la rue Saint-Denis, qui part, dans la direction du sud, de la place Dumoutier autrefois place de Notre-Dame.

Arrivés à l'extrémité de cette rue, à la librairie Mazeau, où chercherons-nous notre porte Charrière ? Travers tournant à gauche semble l'avoir placée au fond de l'impasse Saint-Laurent. « La porte Charrière, dit-il, était entre le château

d'aujourd'hui et la tour du Mûrier¹. » Ogée tournant à droite est allé la chercher au delà même de l'Erdre : d'après lui, les Regaires donnés à l'évêque par Alain s'étendaient « depuis le mur qui était du côté du nord jusqu'à la porte Charrière aujourd'hui *Saint-Nicolas*² ». Elle est à l'est, dit Travers, elle est à l'ouest, dit Ogée : en fait d'opinion en voilà deux qu'on peut bien appeler diamétralement opposées. La vérité n'est pourtant pas à ces extrémités lointaines. Notre porte Charrière a un point de commun avec la vertu. Comme le dit Alceste, « La parfaite vertu fuit toute extrémité . »

« In medio stat », elle se tient au milieu : mais nous n'y sommes point encore arrivés, du moins à notre porte, sinon à la vertu.

Le texte que nous suivons de près ne nous permet aucun écart, ni à droite, ni à gauche ; la rue qui limite le fief épiscopal descend au midi. A moins de placer la porte Charrière à l'extrémité de la rue Saint-Denis, hypothèse insoutenable, nous n'avons qu'une direction à prendre celle de la rue des Carmélites, autrefois appelée rue Saint-Gildas. Nous ne nous arrêterons même pas à l'extrémité de la rue. Nous avons fait si peu de chemin que nous n'avons nul besoin de nous asseoir sur les bancs qui, sur un rudiment de place, sollicitent la paresse des passants. D'ailleurs, la chapelle des Jacobins est si près ! Qui sait si de l'autre côté de la chapelle nous ne rencontrerons pas du moins un soupçon de cette introuvable

¹ Travers, *Hist. de Nantes*, I. 157. Dans un autre passage de son Histoire notre auteur assigne à cette porte la même position. « Antérieurement aux ouvrages de Gui de Thouars, dit-il, une porte de ville qu'on appelait la porte Charrière, ouvrait au bout du jardin de la maison de la Trésorerie, et, par une rue ouverte au travers de la maison de l'archidiacre de la Mée, conduisait directement à la rue Notre-Dame. Le comte Gui la fit fermer, ainsi que l'autre porte par laquelle on sortait sur la Motte Saint-André, près de l'Epeiron, et, à la place des deux portes il fit ouvrir la porte de Saint-Pierre (Episemasie de Biré publiée en 1637, p. 80). L'ancienne porte Charrière se découvrit en 1597, lorsque le duc de Mercœur pour ouvrir la ville du côté de l'évêché, fit faire un dehors à la ville ou un bastion sur la Motte Saint-Pierre. » *Trav.*, I, 303. — L'existence d'une vieille porte de ville sur ce point est incontestable : mais Travers a tort de l'identifier avec la porte Charrière, placée non pas à l'est, mais au midi.

² Ogée, *Dictionnaire*, t. II, p. 96.

porte dont la recherche a divisé et séparé, de toute la longueur de la ville, géographes et historiens nantais.

Si cette fois nous ne rencontrons pas la porte Charrière, il nous faudra définitivement renoncer à la chercher. Elle perçait l'enceinte nantaise du temps d'Alain. Or l'enceinte de Nantes déplacée, au midi, comme à l'occident et au nord, a été reportée dans la suite plus près de la Loire : et nous imiterions l'inconséquence d'Ogée, en cherchant une porte qui existait dès le X^e siècle, dans un rempart qui ne fut élevé qu'au XII^e.

C'est donc tout près de l'église des Jacobins que nous croyons pouvoir fixer la porte Charrière de nos vieilles chroniques. Qu'on ne nous reproche pas de faire une trouée dans l'enceinte de la ville pour le besoin de notre cause. L'existence d'une porte en cet endroit nous est déjà indiquée par la direction de la rue que nous avons suivie. Il semble que, en voirie, on peut admettre à priori que tout chemin, toute rue conduit à une issue, à une porte ; les impasses ne sont que des exceptions explicables par des faits particuliers.

Nous ne nous arrêterons pas à développer cette considération générale ; car, au XIV^e siècle, nous avons plusieurs textes qui mentionnent positivement l'existence, sur ce point, d'une porte différente de la porte Brient-Maillard : la porte appelée alors la Porte Drouin-Lillart. En 1357, Charles de Blois amortit en faveur des Dominicains une vieille maison et érau, « près et joignant dou lieu doudit couvent siz entre le chemin qui maine de la porte Drouin Lillard à l'aive d'une part, et l'érau où fut jadis la Vieille Monnoie d'autre ».

Or la Vieille Monnaie se trouvait entre les deux enceintes de la ville, l'enceinte primitive, et la nouvelle. Cette position lui est assignée par un acte de 1365 concernant l'agrandissement du couvent des Jacobins. Dans cet acte, le duc Jean IV donne aux religieux une place « où souloit estre la Monoie, joignant d'une part à un courtil desdits frères, qui est entre ladite place et la rue qui vet à la Porte Drouin Hillart et la maison Maceet

Bitaut dit Paleffroiz et les degrez par où l'en monte sur le mur de la ville, jousté et auprès de la porte Briant Maillart devers Loire, d'autre ; et entre *ledit mur* d'une part et les *anciens murs de la ville* jousté lesquels à présent est la nouvelle aumonerie ou ospital assise, de l'autre¹. »

Ces textes établissent premièrement l'existence, au XIV^e siècle, d'une double enceinte de la ville : le mur d'alors et les anciens murs entre lesquels se trouve la Monnaie : ils établissent aussi en second lieu l'existence, sur la Loire, de deux portes distinctes ; la porte Briant-Maillard et la porte Drouin-Hillard. Cette dernière ne faisait pas partie de la nouvelle enceinte ; car les biens accordés aux Dominicains se trouvaient sur le chemin qui conduit de la Porte Drouin-Lillard à la Loire. Nous croyons donc avoir des raisons de l'identifier avec la Porte Charrière où nous sommes arrivés en suivant la petite rue que nous avons descendue en quittant le chœur de l'église Notre-Dame.

Il est d'ailleurs à remarquer que les édifices religieux de Nantes se sont élevés aux endroits les plus passants de la ville et principalement à ses portes. L'église de Sainte-Radegonde, celle de Saint-Laurent, celle de Saint-Saturnin, les couvents des Cordeliers et celui des Carmes remplissaient tous le rôle de Nisus au camp d'Enée. Ils gardaient les portes comme lui et en leur qualité d'immeubles, mieux que lui. « *Nisus erat portæ custos.* » En s'établissant, en 1228, près d'une des portes méridionales de Nantes les Jacobins ne faisaient que suivre un usage aussi facile à constater qu'à expliquer

La limite assignée par Alain Barbe-Torte au fief de l'Evêque et à celui du Duc, descendait donc du chœur de l'église Notre-Dame jusqu'à la chapelle des Jacobins en suivant les rues actuelles de Saint-Denis, des Carmélites et de Jussieu ; et c'est à cette dernière extrémité qu'il faut fixer la porte Charrière placée par notre vieux chroniqueur, non pas à l'est

¹ Archives départ. H. 299.

comme l'a insinué Travers, non pas à l'ouest, comme l'a cru Ogée, mais *ad austrum* c'est-à-dire au midi, *juxta Sanctæ Mariæ cancellam per quemdam viculum descendit usque ad portam Carrariam quæ... ad Austrum habetur.*



Les déductions précédentes nous ont été suggérées par la simple étude de notre texte. Les faits postérieurs viennent jeter sur ce texte une clarté qui rend plus évidentes ces conclusions.

Remontons maintenant la rue que nous venons de descendre. Des données incontestables nous permettent de nous livrer à une sorte de contre-épreuve, d'où la vérité ressortira mieux que de tous les raisonnements.

Il suffit d'avoir ouvert une histoire de la ville de Nantes pour connaître l'existence, à l'intérieur de la ville, de deux fiefs importants : le fief épiscopal et le fief de la Prévôté, appelé aussi le *gentil fief du duc*, et même, par un pléonasme que nous avons rencontré parfois, le *joly gentil fief du duc*. Ce fief du duc est devenu, depuis la réunion de la Bretagne à la France, le fief du roi.

Les limites en sont tracées dans différentes déclarations des domaines qui vont de 1426 à 1678. Celle de 1678 les donne avec une précision qui ne laisse rien à désirer. Elle compte toutes les paroisses, toutes les rues, toutes les maisons qui en faisaient partie. Si nous ne craignons d'être trop long, il nous serait facile de compter le nombre de ces maisons, de mesurer le toisé de leur façade. Bornons-nous seulement à donner les conclusions auxquelles nous a amené un pointage minutieux sur chacune de ces rues et chacune de ces maisons.

En partant de la place des Jacobins, nous rencontrons sur notre gauche quatre flots de maisons ; or tous les quatre font partie du fief de la Prévôté.

Le premier de ces flots est celui dont quelques maisons donnent sur la place elle-même en face de la chapelle qui

vient de disparaître. Il commence à la maison des sieurs de la Pinsonnière. C'est l'un d'eux, Jean Fournier, écuyer, qui par contrat du 9 novembre 1654 vendit pour 3000 livres aux Jacobins le fond dont ils firent cette place. En 1658, on la trouvait « fort grande, étant de plus de 50 pieds de largeur et de plus de 80 pieds de longueur. » Aujourd'hui que l'on fait plus grand, ces dimensions paraîtraient mesquines pour une place, et la place fort grande alors des Jacobins logerait à l'aise dans un des coins des places que nos contemporains savent tailler à leur ville dans l'intérêt de sa beauté et de sa salubrité.

En vendant une partie de son terrain, le sieur de la Pinsonnière en a gardé la plus grande : son logis avec toutes ses dépendances, situé sur le fief de la Prévôté, s'étend de la place des Jacobins jusqu'à la petite venelle aujourd'hui étranglée à son issue sur la rue Dubois ; et qui va de cette rue à celle du Port Brient-Maillard. Toutes les maisons qui suivent la sienne en descendant la rue appelée, depuis l'an VI, rue de Lemery et auparavant rue Basse-des-Jacobins, appartiennent également au fief de la Prévôté.

Sur la place des Jacobins, toujours à gauche en remontant, donne un second îlot de maisons. Il commence au coin de la rue par la maison de l'abbaye de Villeneuve, occupée aujourd'hui par la maison Haie. Elle s'est appelée la maison du Chesne-Briacé, puis maison de la Table-Ronde. Elle a appartenu à la dame de Vieillevigne, puis à madame la duchesse de Luxembourg qui, par contrat du 28 juin 1593, l'échangea avec R. P. en Dieu Antoine Bouguier, abbé de Villeneuve.

Elle relève aussi de la Prévôté ainsi que toutes les maisons qui s'échelonnent le long de la rue appelée autrefois rue Haute-des-Jacobins et, depuis l'an VI, rue de Jussieu en l'honneur du grand botaniste.

L'îlot s'étend jusqu'à la rue des Chapeliers appelée de ce nom en 1698, et auparavant rue du Lion-d'Argent, en souvenir de la maison du Lion d'argent qui la commençait du côté du

Pilori. Les maisons qui le composent appartiennent à deux paroisses, celle de Sainte-Croix et celle de Saint-Denis, mais sont toutes deux dans le même fief, celui de la Prévôté.

Suit un troisième îlot borné par la rue actuelle des Carmélites. Jusqu'au XVIII^e siècle, elle s'est appelée rue Saint-Gildas, de la chapelle Saint-Gildas qui se trouvait du côté opposé à la chapelle des Carmélites, un peu plus près de la Grande Rue. La Révolution laïcisa ce nom en celui de rue Maupertuys. Mais dès 1817 elle reparait sous le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Cet îlot s'étend jusqu'au Pilori. Presque toutes ses maisons appartiennent au fief de la Prévôté. Seules les quelques maisons qui lui forment lisière le long de la place du Pilori et quelques autres à leur suite dans la rue Basse-du-Château, relèvent du fief de la commanderie de Saint-Jean, fondée et dotée par les ducs de Bretagne.

Ce serait trop nous attarder que d'entrer saluer dans leur demeure les personnages illustres qui ont habité ces vieilles rues nantaises. Faisons cependant une exception en faveur d'une de nos gloires nantaises, d'une de nos gloires bretonnes, d'une de nos gloires françaises. C'est dans la rue où nous sommes, près de la chapelle Saint-Gildas, qu'habitait notre grand connétable : Olivier de Clisson.

Au sortir de la rue des Carmélites, nous tombons sur le carrefour appelé carrefour Saint-Denis, et pendant quelques temps, au commencement du XVI^e siècle, carrefour Babouin, en souvenir sans doute des Babouin, seigneurs de l'Angle, en Saint-Etienne-de-Montluc.

En traversant rapidement le carrefour, nous reprenons la rue Saint-Denis qui nous conduit jusqu'à la place de Notre-Dame. L'îlot borné par cette rue, sur notre main gauche, appartient à deux fiefs. Jusqu'à l'église située vers le milieu de la rue, c'est le fief de la Prévôté : à partir de l'église commence le fief de Notre-Dame qui se continue jusqu'au carrefour Saint-Jean. Or le prieuré de Notre-Dame a été fondé sur le fief du

duc, et les terres qui lui ont été données ne l'ont été que par leur concession.

Ainsi donc, de la place des Jacobins jusqu'à celle de Notre-Dame, tous les îlots de maisons situés du côté du Bouffay et limités par les rues que nous venons de suivre appartenaient soit au fief ducal, soit à des fiefs formés par suite de son démembrement.

Au contraire, tous les îlots de maisons situés de l'autre côté de cette rue, du côté de la cathédrale, relevaient soit du fief épiscopal, soit de fiefs formés sur celui de l'Evêque en faveur de son Chapitre ou des grands dignitaires de son église.

Une particularité du couvent des Jacobins nous permet d'y placer, avec autant de sûreté qu'au chancel de Notre-Dame, un second jalon pour indiquer la direction et l'extrémité de la limite tracée par Alain entre le fief épiscopal et le fief au Duc.

Ce couvent avait été fondé primitivement et en entier dans la paroisse de Sainte-Radegonde et sous le fief de l'Evêque. Limité au sud par la Loire et à l'est par le Château, non seulement il dut renoncer à s'accroître de ces côtés, mais encore, lors de la construction des tours nouvelles du Château au XV^e siècle, il dut laisser dans les douves dont on les entoura une partie de son cimetière et de son enclos.

Forcé de se rejeter sur un autre côté, il sortit de paroisse et aussi de fief, en s'étendant à l'ouest. C'est ainsi que Charles de Blois, Jean IV et la duchesse Anne cédèrent aux Jacobins les terrains situés sur leur fief et où se trouvaient autrefois la Vieille Monnaie et l'Hôpital. L'opposition que Guil. Larchier, recteur de Sainte-Croix, fit en 1499, à cet agrandissement, n'aurait eu aucune raison d'être, si les Jacobins eussent continué à se développer seulement dans la paroisse de Sainte-Radegonde. Le recteur de Sainte-Croix prenait les intérêts de son église, comme celui de Sainte-Radegonde avait pris ceux de la sienne dans l'arrangement final intervenu en 1258, avec Tiphaine de Rais, bienfaitrice des Jacobins.

Les religieux avaient donc pour ainsi dire un pied dans la

paroisse de Sainte-Radegonde et dans le fief de l'Évêque, et l'autre dans la paroisse de Sainte-Croix et dans le fief de la Prévôté. Ils avaient affaire à deux seigneurs différents, et autrefois rendaient aveu pour une partie de leur enclos à l'évêque et pour l'autre au duc ou au roi.

Mais l'absorption dans leur enclos de la rue qui limitait primitivement les fiefs, finit par faire substituer une ligne fictive à une limite aussi évidente, aussi incontestable : et entre l'évêque et le roi s'élevèrent ces discussions si fréquentes entre deux voisins qui se touchent de trop près.

L'évêque, qui se rappelle que le couvent a été fondé dans la paroisse de Sainte-Radegonde, et par conséquent, dans son fief, réclame la mouvance du couvent, sans tenir assez compte de son développement sur la paroisse de Sainte-Croix.

« En prenant, dit-il, en 1681, devant l'église Sainte-Radegonde, dans la rue du Chateau au Pillory depuis la maison appartenante à M. d'Harouis joignant les douves dudit chateau et l'église des religieux Jacobins jusques à la maison du sieur de la Pinsonnière qui fut à n. h. Vital de Contour, s. de Ternay, vivant trésorier et receveur général de Bretagne, et avant lui à n. h. François Ménardeau, sieur de la Mittrie et damoiselle Jeanne Bricaud, sa compagne, dont partye des cours logis et jardins derrière et toutes les petites maisons au-dessus jusques au coing de la rue des Jacobins à Sainte-Croix qu'on appelloit la petite ville, depuis quelque temps abattue pour faire le placistre qui est à présent devant l'église des Jacobins, sont déclarés par eux estre de la paroisse de Sainte-Radegonde et dans le proche fief dudit évesché¹.

Mais les commissaires du roi se bornent à considérer que la maison principale des Jacobins, par suite de son déplacement, est actuellement en la paroisse de Sainte-Croix dans laquelle l'évêque n'a jamais eu le moindre fief. Par sentence du 23 avril 1682, ils tranchent la question à l'avantage de leur maître

¹ Archives départ. G. 7.

et déclarent que « l'Evêque ne pourra prétendre la mouvance des Jacobins et appartenances, ny la maison du sieur de la Pinsonnière. »

En ce qui concerne cette dernière maison leur sentence nous paraît juste ; en ce qui concerne le couvent des Jacobins, ils auraient puse rappeler utilement l'exemple soit d'Alexandre, soit de Salomon. Pour trancher la difficulté avec le glaive de la justice nous aurions à leur place, séparé en deux l'enclos litigieux, adjugé une partie au roi, une partie à l'évêque et laissé le tout aux Jacobins. C'est dommage, dirait peut-être Garo à notre place, que nous ne soyons point entré à leur conseil : aujourd'hui nous venons bien tard pour éclairer leur religion.

Si, à l'intérieur du couvent des Jacobins, la disparition d'un bout de rue finit par créer la confusion des fiefs de l'Evêque et de la Prévôté ; à l'extérieur, la ligne de démarcation entre les deux fiefs fut toujours reconnue et respectée de part et d'autre. Aucun d'eux n'enjamba jamais les rues qu'Alain leur avait tracées pour limites.

En 1682, le Chapitre fait remarquer comme un fait naturel que « le fief et juridiction de la Prévôté autrefois appelé le gentil fief du duc n'outrepassait dans l'enclos de ladite ville, comme il fait encore à présent, les rues Saint-Denis, Saint-Gildas et autres descendant directement à la place qui est devant l'église des Jacobins dudit Nantes ; » et les Commissaires du roi qui revendiquaient pour la Prévôté la mouvance de quelques maisons prébendales situées au-delà de ces rues, dans le fief du Chapitre, durent renoncer à des prétentions élevées alors pour la première fois, et sur de mauvaises raisons.

Prenant les uns après les autres, tous les îlots de maisons situés sur notre gauche en montant des Jacobins à la place Dumoutier, nous avons constaté qu'ils appartenaient tous au fief de la Prévôté. En suivant la même méthode pour les îlots situés à notre droite, nous constaterons avec autant de certitude qu'ils faisaient primitivement partie du fief épiscopal.

Nous avons déjà vu que le premier de ces ilots relevait de l'évêque. La déclaration citée plus haut le mentionne dans le même article que le couvent des Jacobins, auquel il était alors contigu. La rue de l'Union, qui sépare les débris de l'église des Jacobins de la maison de la Caisse d'épargne, n'existait autrefois qu'à l'état de venelle. En 1626, un portail en interdisait l'entrée au public. En 1668, lors de la reconstruction de ce portail, la ville reconnut les droits des Jacobins à la possession de cette venelle. Ce ne fut qu'en 1733 que, à la suite d'une nouvelle discussion, elle tomba dans le domaine public¹. Mais, en 1681 notre déclaration n'en tient aucun compte et termine cet ilot par la rue devant Sainte-Radegonde et qui va du Château au Pilori.

Le second ilot s'allonge depuis cette dernière jusqu'à la Haute-Grande-Rue ; il est partagé en deux fiefs : celui de l'Evêque et celui du Chapitre.

Le fief de l'Evêque remonte la rue Saint-Gildas ou des Carmélites, jusqu'au delà du couvent des religieuses. En voici le débournement :

« L'église paroissiale de Sainte-Radegonde située devant le chasteau de Nantes, son presbitaire et toutes les maisons courts et jardins qui sont dans ladite paroisse relèvent prochainement dudit évesché, à commencer dans la rue quy dessend de Saint-Pierre au chasteau, du costé de ladicte église de Sainte-Radegonde, par la maison qui appartient aujourd'huy au sieur Paulus et avant lui au sieur des Gravelles Cornullier, jusques au coing de ladite église près la porte dudit chasteau, d'où allant au coing de la rue de Saint-Gildas et remontant par icelle rue de Saint-Gildas au couvent, église et enclos des religieuses carmélittes jusqu'au dela de la maison des Eschelles, appartenante aux mayres chapelains de Saint-Pierre qui relève aussi prochainement de l'évesché². »

¹ Archives départ. H. 306.

² Archives départ., G. 7 décl. du 13 déc. 1681.

Le fief du Chapitre commence immédiatement après celui de l'Évêque. Il comprend dans la paroisse de Saint-Laurent tout le reste de l'îlot délimité dans le passage suivant :

« A prendre vers midi depuis le couvent des religieuses Carmélites de Nantes scitué en la rue de Saint-Gildas, par le logis des deux anciens maires chapelains de l'église de Nantes, à entrer dans la Grande Rue de cette ville, monter le long d'icelle et passer au devant de la place et placistre dudit Saint-Pierre, retourner et descendre par la Haute Rue du Chateau jusques à un logis qui est au-devant de la douve dudit chateau autrefois appelé le Petit Logis, duquel est à présent propriétaire le sieur Paulus, lequel logis et ledit couvent des Carmélites sont et dépendent de la juridiction et fief des Régaires ; et est ledit logis jointif de celui du sieur Paulus vers orient, qui est le dernier dudit fief et juridiction du Chapitre, scitué en la paroisse de Sainte-Radegonde, et le surplus des autres, jusques audit couvent des Carmélites, sont en ladite paroisse de Saint-Laurent¹. » ,

Au fief du Chapitre, après avoir traversé la Grande-Rue succède le fief du Grand Archidiacre, situé tout entier dans la paroisse de Saint-Laurent.

Le manoir du Grand Archidiacre, maison à pignon avec chapelle et auditoire se dresse sur le « placistre de Saint-Pierre. Sa porte principale est « vis-à-vis de l'église de Nantes. Derrière la maison se trouvent cours et jardins avec issues sur trois rues différentes : une sur la rue Saint-Denis, une autre sur la rue qui conduit à la Collégiale, la troisième « sur la Grande Rue de Saint-Pierre appelée la Chaussée ».

L'Archidiacre avait droit à ces issues « en quatre rues de la ville parce que tout ce qui est contenu entre icelles estait antiennement dudit archidiaconné et s'appelait l'isle de l'archidiaconné. » La plus grande partie de l'île était de son domaine ; le reste relevait de sa juridiction².

¹ Archives départ. G. 250. Déclar. de 1078.

² Archives départ. G. 114.

Enfin au delà de la rue Notre-Dame qui conduisait de la Collégiale à la Cathédrale, nous atteignons ce qui est toujours resté non seulement du fief mais encore du domaine de l'Évêque : domaine limité au sud par cette rue, à l'ouest par la place de Notre-Dame, au nord et à l'est par les murailles qui entouraient Nantes au temps d'Alain.

« Le palais épiscopal est scittué en la ditte paroisse de Saint-Jean, au septentrion de l'église de Saint-Pierre, s'étendant de l'occident à l'orient, depuis la porte septentrionale de laditte église, jusques à la muraille et porte de la ville de Saint-Pierre ; les logements de laquelle porte et muraille font partie dudit pallais, et du midy au septentrion, s'étendant depuis ladite église jusques à la muraille de la ville, descendant le long de la rue de ladite porte Saint-Pierre qui sépare en deux le palais épiscopal, jusques à la maison prébandalle du sieur du Breil par une part, et continuant le long des dittes murailles de la ville jusques au placistre de Nostre-Dame et dans cet espace, l'auditoire, les prisons, des regaires, jardins et servitudes y sont compris. »

Ces dernières lignes ne déterminent qu'assez vaguement le tracé qui limitait le fief de l'Évêque à partir du chœur de l'église Notre-Dame, jusqu'à l'ancien rempart septentrional de Nantes.

Il est vraisemblable que la ligne séparative de nos fiefs quittait ce rempart à la porte située au nord de la ville, dans l'axe des rues que nous venons de parcourir.

Si nous considérons la direction de ces rues, si nous nous rappelons que l'église Notre-Dame était loin, au X^e siècle, d'avoir les proportions qu'elle finit par atteindre, nous soupçonnerons déjà que cette ligne de rues après avoir passé, sur ce point encore, près d'une église, aboutissait, au nord comme au midi, à une porte de ville.

Ce soupçon ne tardé pas à se changer en certitude, grâce au témoignage de nos historiens. Après avoir parlé du cimetière de Saint-Cyr ou Saint-Cyric, situé dans les terrains occupés aujourd'hui par les abords de la Préfecture, Travers ajoute :

« On voit encore près de l'Espron ou du Trépier des vestiges d'une *porte de ville*, ouvrant du côté du cimetière de Saint-Cyric¹. »

Cette porte a dû être condamnée dans les agrandissements de Nantes par Pierre Mauclerc au XIII^e siècle. Dans la suite, des constructions s'avancant le long des remparts, les unes au devant des autres, auront fini par obstruer complètement un passage déclassé, et il ne sera resté entre le fief de l'Évêque et celui du Duc représenté par celui de Notre-Dame, que le mur qui limitait le ténement des Régaires.

Nous ne devons pas cependant dissimuler que dom Morice a publié un document qui, au premier abord, laisse entendre que le couvent des Cordeliers appartenait avec sa chapelle au fief épiscopal. D'après cette hypothèse, ce fief se serait allongé entre l'église Notre-Dame et le rempart septentrional de la ville jusqu'au carrefour Saint-Jean.

Dans ce document de 1253 l'évêque de Nantes échange avec l'abbé de Saint-Gildas-des-Bois, « une chapelle, un cimetière et les maisons dans lesquelles les frères Mineurs avaient coutumé d'habiter, le tout situé dans le fief du même évêque, dans la rue qui est appelée *Rue Perdue*².

Ce passage ne nous semble nullement concerner l'enclos où nous trouvons les Cordeliers depuis le XIII^e siècle jusqu'à la Révolution. Les expressions même de cet acte désignent clairement que les Cordeliers n'habitaient plus le lieu donné par l'Evêque à l'abbé de Saint-Gildas. Il s'agit de maisons où ils avaient demeuré précédemment, *ubi manere solebant* : habitation qui se trouvait abandonnée précisément depuis le moment où ils avaient fixé leur demeure dans l'endroit occupé aujourd'hui par les Religieuses de la Retraite.

Cet enclos s'étendait pour la plus grande partie en dehors

¹ *Travers*. I. 175.

² « *Quandam capellam et cimiterium... et domos cum suis pertinentiis, in quibus fratres Minores manere solebant in feodo ejusdem episcopi, in civitate Nannetensi sitas, in vico qui dicitur vicus perditus.* » D. Morice, *Pr.* I. 953.

de la vieille ville ; et l'on peut voir encore, dans le jardin des Religieuses de la Retraite, l'antique rempart septentrional de Nantes utilisé par les Cordeliers dans la construction de la chapelle qu'ils firent consacrer en 1232. Il est incontestable que de temps immémorial tout l'enclos des Cordeliers relevait non pas de l'Évêque, mais du roi à qui les religieux en rendaient aveu.

Où était cette première habitation des Cordeliers située dans le fief de l'Évêque ? Où se trouvait cette rue appelée « *Rue Perdue, vicus perditus* ? »

Une interprétation défectueuse de l'acte précédent lui a fait donner par Travers une position discutable : il faut la chercher avec la première résidence des Cordeliers, dans le fief de l'Évêque. Peut-être pourrait-on la placer dans le même quartier, aux environs. Peut-être se trouvait-elle près de la porte de ville qu'on venait de boucher à quelques pas de là. Peut-être appelait-on alors Rue Perdue *vicus perditus*, ce bout d'une rue désormais sans issue, qui jusque-là avait continué de séparer le fief de l'Évêque de celui du Duc à partir du chœur Notre-Dame jusqu'au mur septentrional de la cité.

Ainsi, depuis les anciens murs nord de la ville de Nantes jusqu'à la place des Jacobins, tous les îlots de maisons bornés par la place Notre-Dame ou Dumoutier, les rues Saint-Denis, des Carmélites et de Jussieu, et situés du côté de la Cathédrale étaient du fief de l'église de Nantes.

Le reste du territoire qui s'étend entre ces îlots et les murs du Cours Saint-Pierre, l'était également. C'est d'abord la partie située à l'est de la Rue-Haute-du-Château. « Et de l'autre côté de ladite Haute Rue du Chasteau, ledit fief et juridiction du Chapitre commence aux douves dudit chasteau, remonte le long de ladite rue jusques à l'église de Saint-Pierre, et comprend tout ce qui est en ladite Haute Rue du Chasteau, les murailles et clostures de ladite ville, lesdites douves du Chasteau et ladite église de Saint-Pierre. »

Tout en reconnaissant que la Cathédrale, par suite des lois

spéciales qui régissent cette sorte d'édifices, fait partie du domaine du Roi, le Chapitre revendique pour son fief toute la place de Saint-Pierre. C'est ce qu'il fait remarquer dans un supplément à ajouter à la déclaration de ses biens pour réparer les omissions qui s'y sont glissées.

« La première des obmissions faictes par lesdicts sieurs du Chapitre est de n'avoir pas dict en leur dicte déclaration que la croix de taille et d'architecture qui est à présent en la place de Saint-Pierre y a esté esrigée pour signe de la recognoissance que ladite place despend de leur juridiction du Chapitre, et que en icelle estoient des cymetières enfermés de murailles, lesquels auroient esté, après le consentement desdits sieurs du Chapitre, de l'ordre de Monseigneur le duc de Montbazon, gouverneur de ceste ville, chasteau et compté de Nantes esplanadez, et ladite place pavoyée et mise en l'estat auquel elle est à présent avecq condition qu'il ne s'y pourra tenir et establir aucuns marchez, ou faire exercice publicque auxdits lieux que par la permission desdits sieurs du Chapitre et autres conditions portées en l'acte du 18 febvrier 1617, raporté par Carte et Penifort notaires royaux¹. »

Les cimetières dont il est ici question étaient ceux des paroisses Saint-Jean et Saint Laurent. Ce dernier « estoit communément appelé le cymetière de la Psalette, lequel nom lui estoit donné parce qu'il estoit jointif laditte maison de la Psalette. » Grâce à cette situation, il n'était pas exclusivement réservé au repos des morts, mais il servait une fois par an, contre sa destination naturelle, à la récréation des vivants.

C'était au temps du Mardi-Gras. Les enfants de la Psalette renfermés dans une enceinte trop étroite pour leurs jeux, aspiraient à prendre le grand air. Ils présentaient chaque année une requête aux chanoines qu'ils parvenaient facilement à toucher — et on lit dans les vieux registres, à la date de douze à quinze jours avant le Mardi-Gras : « Les enfants de

¹ Archives départ. G. 250.

la Psallette ont présenté aux vénérables chanoines une requête en faveur de laquelle Messieurs leur ont permis de reposer leur esprit de l'étude des Muses, et leur ont donné la permission d'aller jouer dans les cimetières, à partir de ce jour jusqu'au jour des Cendres, afin qu'ils reviennent ensuite au travail avec plus d'ardeur. »

Cette permission et un écu pour l'achat d'une poule ! Dans ces temps où les goûts étaient simples, les enfants de la Psallette n'en demandaient pas davantage pour bien passer leur Mardi-Gras.

Ces jeux funèbres ont été rejoindre d'autres jeux funèbres en usage chez les anciens. Les Psallettiens cessèrent d'aller au bois quand les cyprès furent coupés ; et leurs successeurs trouveraient le Carnaval bien lugubre si, dans cette circonstance, c'était dans un cimetière qu'on les lâchait.

Nous ne nous arrêterons pas à prouver que les fiefs de Grand Archidiacre et du Chapitre furent pris autrefois sur le fief épiscopal. Les évêques de Nantes par bienveillance pour leur Chapitre et les hauts dignitaires de leur église avaient eux-mêmes démembré ce fief en leur faveur. Ce démembrement fut commencé par un contemporain d'Alain, l'évêque Gautier. Hervé, évêque de Nantes à la fin du X^e siècle imita l'exemple de ses prédécesseurs ; et Quiriac, en 1063, fit en faveur du Chapitre une donation très importante, dont le commentaire nous entraînerait dans la banlieue de Nantes et nous ferait sortir de notre sujet.

Tout en reconnaissant trois seigneurs différents, l'évêque, le Chapitre et le Grand Archidiacre, le quartier nantais qui nous occupe faisait, dans son ensemble, partie du fief de l'église de Nantes. Depuis Alain jusqu'à la Révolution, il continua d'en faire partie tout entier, excepté le terrain occupé par le château et sa douve, qui, depuis le XIII^e siècle furent réunis à la Prévôté.

Mais si, à cette époque, le Château n'était pas du fief de l'Eglise, ce n'est pas qu'il n'en ait jamais fait partie, c'est qu'il

en était sorti. Le Château de la Tour neuve remplaçait l'ancienne demeure des évêques, objet constant de la convoitise des ducs établis au Bouffay. Le fond primitif et les accroissements successifs en furent pris sur les fiefs de l'Evêque et du Chapitre qui occupaient à eux deux toute la paroisse de Sainte-Radegonde à laquelle le Château ne cessa jamais d'appartenir.

En 1207, Guy de Thouars reconnaît expressément que la douve qu'il vient de creuser a été prise sur le fief des Chanoines. « *in feodo canonicorum*¹, et un des griefs allégués contre le duc Pierre Mauclerc était qu'il retenait contre la justice le fond du Château appelé la Tour neuve situé entre les murs de la Cité et appartenant à l'Evêque « *fundum in quo situm est castrum quod dicitur Turris nova infra muros civitatis ad ipsum Episcopum Nannet. pertinentem, contra justitiam detinet*². »

Aussi en reconnaissance de cet ancien état de choses, la Prévôté était-elle chargée de payer certaines rentes aux seigneurs dépossédés.

« Item est deub audit evesché au terme de Langevine sur la Tour neuve du chasteau de Nantes ou estoit autres fois le manoir épiscopal de Nantes 11 liv. 5 s.

Et pour les emplacements et maisons abattues par ordre de la reine Anne, pour accroistre le chasteau et ses douves sur lesquelles maisons estaient deubs rentes féodales audit Evesque, est deub au terme de Noël 7 liv. 9 s. 3 d. ; lesquelles rentes de 11 liv. 5 s, et 7 liv. 9 s. 3 d. le tout monnaie, sont payées annuellement par les receveurs des domaines du roy³. »

Une partie de ces faits se trouve assez clairement exposée dans la supplique suivante adressée au roi Charles VIII, après la construction des tours du château.

¹ D. Morice, *Preuves* I, 809.

² D. Morice, *Preuves* I, 837.

³ Arch. dép. G, 7, p. 5, l'arrangement est de 1259, D. Morice, *Pr.* I. 972.

Supplient... les évesque, doyen et chappitre de l'église de Nantes, comme ainsi soit que pour l'accroissement des ville et chastel de Nantes et du boulouart et fossez d'iceulx, a esté prins quantité et estendue de terre qui estoit du fié et de l'ancienne fondacion de ladite église, et mesme le feu duc derroin decédé, au Dieux pardoint, en son temps fist croistre ledit chastel de la moitié et plus, et pour ce faire, print en dedans de la ville la terre qui estoit l'ancien regalle dota-tion et fondacion d'icelle église en ladiete paroisse sainte Redagonde, et dehors ladite ville vers Richebourg et Saint-Clément; et avec ce, à l'occasion des guerres et pour la seurté et deffence de ladite ville et chastel, grand nombre de maisons, qui estoient dudit fié d'icelle église ont esté desmolies et abat-tues tant à la Fosse, Marcheix, Saint-Clément, Richebourg que autres lieux et environ... (depuis) a esté faitz amplitude de fossez, pour lesquels faire a esté de rechef prins de la terre dudit fié et regalle en ladite paroisse Sainte Redagonde, et ont esté abattues maisons, dont ledit fié est diminué de la moitié ou environ, (lesquelles) terres tirées desdicts fossez ont esté mises es jardins d'icelx supplians et jusques près les maisons, église et presbitaire de Saint-Lorans, jaçoit ce qu'il ne fut nécessité de le faire, tellement que maisons, habitacions et jardins d'icelx supplians sont rendus presque inutilles au grant préiudice desdits supplians¹. »

En considération desquels faits ils demandent de faire faire une enquête et de remédier au tort que l'agrandissement du château leur a causé.

Il faut reconnaître que la Prévôté en général fut assez fidèle à tenir les engagements que lui avait créés cet ordre de choses. Mais parfois elle cherche à s'y soustraire et ne les remplit pas toujours avec la meilleure grâce. Les droits du Chapitre avaient été déterminés par des lettres des ducs Pierre en 1213, (Arthur) en 1307, de la duchesse Jeanne en 1334 et du duc

¹ Archiv. dép. G. 264.

Jean IV en 1363. Lors de la Réformation des domaines, le Chapitre les ayant communiquées, on les lui garda : « Les commissaires dit un mémoire de ce temps, cherchent à détruire les droits de l'église Ils ont gardé quatre lettres ducales en faveur du Chapitre, les plus considérables de celles qui avaient été produites¹. »

Il semble que le Domaine réussit enfin par l'emporter dans sa lutte séculaire : d'après un passage de Travers, on serait tenté de croire que du temps de notre historien, l'Evêque et le Chapitre avaient fini par être dépossédés même de cette rente qui perpétuait le souvenir de droits si anciens.



Nous venons de voir la répartition des fiefs de l'Eglise de Nantes; il nous reste à voir celle des fiefs de la Prévôté. Alain d'après la chronique donna une partie de la ville à ses compagnons d'armes. Quelle est cette partie ? Elle est difficile à déterminer.

Le reste de la vieille Ville était occupé par la Prévôté et par quatre petits fiefs, celui de Notre-Dame celui de la Commanderie de Saint-Jean, celui du prieur de Sainte-Croix, et celui des Dervallières.

Celui de Notre-Dame entourait assez exactement la Collégiale. Partant de l'église de Saint-Denis, il descendait au carrefour Saint-Jean et occupait dans la rue de la Commune la partie voisine de l'enclos des Saintes-Clares ou Clarisses, en face de l'hôtel de Rosmadec, ainsi que le Prieuré de Toute-Joye.

Le fief de la Commanderie comprenait plusieurs petites encaves. La plus importante entourait le manoir principal, dont le grand portail était vis-à-vis de l'église des Cordeliers. En voici le débournement d'après un aveu de 1619.

« L'église de Saint-Jean de Nantes et le cimetière y adjaçant

¹ Archiv. dép. G. 250 . Moyens de griefs, etc, p. 18.

avecq le manoir et maison dudit seigneur Commandeur, consistant en deux corps de logis séparés, avecq leurs courts, escuries, jardins et autres logis, dans lequel cimetière est l'auditoire où s'exerce la juridiction de ladite Commanderie, le tout ayant de largeur et face sur la rue environ de 200 pieds et 140 de profondeur, ou environ, situé à vis le couvent des Cordeliers, borné vers orient la rue et pavé qui conduit du Carrefour Saint-Jean au Port-Communau, ver midy maison dépendante du Chapitre de Notre-Dame vers occidant logis au sieur de Bréafort maistre des Comptes, et vers le septentrion à la dame Belottreau Lebreton. »

Le fief s'étendait à la suite du manoir principal dans la rue de Verdun actuellement rue de la Commune, jusqu'à l'hôtel Rosmadec occupé aujourd'hui par les Frères de la Doctrine Chrétienne.

Dans la même rue de Verdun, en face du prieuré de Toute-Joye occupé par l'Orphelinat de Saint-Pierre, le fief de Saint-Jean comprenait deux maisons au Carrefour de la Petite-Rue-Notre-Dame appelé autrefois Carrefour de Sesmaisons : puis plusieurs autres maisons sur la place du Pilon ainsi que quelques maisons adjacentes situées à gauche dans la Rue-Basse-du-Château, quand on remonte du Pilon au Château.

Si ce n'était sortir de la vieille Ville, nous attribuerions au même fief plusieurs autres maisons de la place des Changes ; entre autres, en 1580, celles de maistre Estienne Maillard auditeur des comptes, et de sire Olivier Tertoux et sa femme, à cause d'elle, enfants de Pierre Maillart ; maison appartenant précédemment aux confrères de l'antique confrérie de Saint-Crespin.

Le fief de Sainte-Croix, donné au commencement du XII^e siècle, aux religieux de Marmoutiers entourait en grande partie leur prieuré.

D'après l'aveu de 1676, il comprenait la maison priorale avec tout le pâté de maisons appelé « isle de Sainte-Croix, au milieu de laquelle est située l'église parochial depuis peu bastie, laquelle isle joignait vers orient la rue de la Basclerie, occi-

dent, partie de la rue de la Poulaiillerie et le total de celle de Belle Image, midi la grande place du Bouffay, septentrion rue Sainte-Croix. »

De l'autre côté de la rue de la Bâclerie, il s'étendait sur six loges « depuis la rue de la Germonde (aujourd'hui du Petit-Bacchus) qui se rend à Port-Maillard et monte jusqu'au haut de la dite rue à vis le grand portail du prieur, lesquelles maisons joignent par le derrière les maisons du presbytère de Sainte-Croix, occident rue de la Bâclerie, midi rue de la Germonde, septentrion, logis au sieur Bruneau relevant de la Prévôté, allée entre deux », plus quelques maisons joignant les précédentes à remonter dans la rue de la Juiverie.

Dans ce fief nous signalerons entre autres la maison de la Jaille où habitait en 1446, Guill. le Veneur sieur de la Jaille. Possédée en 1543 par Claude Geslin, en 1560 par Bertrand Geslin elle le fut plus tard par les Lorido. Une demoiselle Lorido épouse d'écuyer Guill. de l'Isle sieur de la Nicollière, la vendit en 1679 à la fabrique de Sainte-Croix, lors de l'agrandissement de l'église.

L'hôtellerie où au XVI^e siècle pendait pour enseigne la Belle-Image n'appartenait ni au fief du prieur, ni à la paroisse de Sainte-Croix. Située de l'autre côté de la rue, elle était du fief de la Prévôté et de la paroisse de Saint-Saturnin.

Le prieur revendiquait, mais à tort, la mouvance de la maison qui a donné son nom à la rue de la Bâclerie, et que son fief entourait de deux côtés. C'était la maison, où, en 1678, pendait pour enseigne le *Bon Conseil*. Elle occupait le coin formé par la place du Bouffay et la rue de la Bâclerie à gauche en entrant dans cette rue. Elle avait de face depuis la croix de la maison de l'Epine ou de la Pine dépendant du prieuré jusqu'au coin de la rue de la Bâclerie 126 pieds. Là était au XV^e siècle la *Baguerie* du duc. La rue s'appelait alors rue de la Baguerie, et en 1493, on y trouvait des orfèvres. A partir du siècle suivant le nom de la rue se déforme et depuis 1518, le nom de Basclerie a fini par prévaloir.

Malgré les prétentions du prieur, la maison semble avoir toujours relevé du fief au Duc. Un titre de 1537 rappelle qu'elle avait été baillée à Jehan Mauraz et Guillemette d'Orléans par la duchesse nostre souveraine dame » et qu'elle appartenait alors à Guillaume Loaysel et Françoise Malaisé sa femme sieur et dame de la Touraudaye. Ce titre a interverti le sexe des donataires. La donation de la duchesse Anne, datée de Blois au mois de septembre 1507, est faite en faveur de sa « chère et bien aimée femme de chambre Jehanne Maurray et Guillaume Porchier son mary. »

Ces différents fiefs ont été donnés aux XI^e et XII^e siècles à ces établissements religieux en partie par les ducs de Bretagne, en partie par des seigneurs laïques qui les possédaient sous la suzeraineté des ducs. Il semble que l'on peut voir dans ces derniers donateurs les successeurs des compagnons d'armes à qui Alain Barbe-Torte avait distribué une partie de la ville.

Outre ces fiefs secondaires, la vieille enceinte de Nantes en renfermait un autre qui est resté constamment laïque : celui des Dervallières.

Ce fief commençait dans la rue de la Commune à partir de l'hôtel de Rosmadec, limite du fief de la Commanderie. Il s'étendait jusqu'au prieuré de Toute-Joie, comprenant deux ténements importants : celui de la Mairie, et la plus grande partie de l'hôtel de Rosmadec.

Ce dernier hôtel construit en 1653 par César de Renouard, seigneur de Drouge, s'est appelé primitivement, de son nom, hôtel de Drouge. Le mariage de Bonne de Renouard avec messire Michel d'Espinose, seigneur de Portric, le fit passer dans la famille d'Espinose ; et en 1679, Michel d'Espinose, au nom de ses filles Elisabeth, Bonne et Claude reconnaissait devoir sur son hôtel la somme de 50 sols au seigneur des Dervallières. Bonne d'Espinose s'étant mariée avec Sébastien de Rosmadec, l'hôtel de Drouge perdit son premier nom pour prendre celui sous lequel il est aujourd'hui connu.

Sans entreprendre l'histoire de l'Hôtel de Ville nous rappellerons que, situé sur le fief des Dervallières, il s'appelait au XV^e siècle encore « l'herbergement de Derval. » Possédé ensuite, avec la seigneurie des Dervallières par les Tissart, seigneurs de Bizart, il tira son nom de cette seigneurie du pays Blésois. La ville acquit en 1575 l'hôtel de Bizart pour en faire son Hôtel de Ville, et continua de payer à la seigneurie des Dervallières les cinq sols monnaie de rente dont il était chargé.

« Item, dit un aveu rendu à cette seigneurie le 6 février 1679, les maire, eschevin, procureur syndic de la ville dudit Nantes tiennent à foi hommage et rachat de ladite terre et juridiction des Dervallières la Maison commune de Ville dudit Nantes... icelle ci-devant nommée Derval ou Bizard ; pour homme vivant, mourant et confisquant, ont donné leur concierge de ladite maison de Ville ; icelle maison composée de plusieurs grans bastimens couverts d'ardoise, cours au devant et grans jardins derrière, sise et située rue de Verdun, paroisse Nostre-Dame ; le tout enfermé de murailles joignant d'un costé à la chapelle du prieuré de Toute-Joie, et d'autre la maison de M^e Guillou, greffier des Insinuations de la ville de Nantes... et aux logis et jardin du sieur Derouge (sic pour Drouge), et d'un bout à ladite rue et pavé de Verdun. »¹

Tels sont les fiefs qui jusqu'à la Révolution ont partagé la ville de Nantes, dans son enceinte contemporaine d'Alain Barbe-Torte.

Les audiences de chacun de ces fiefs se tenaient dans les auditoires différents, leur juridiction s'exerçait par des officiers particuliers.

Les anciennes *Etrennes Nantaises* donnaient chaque année sur tous ces points les détails que les Nantais étaient intéressés à connaître. A titre de curiosité nous empruntons quelques-uns de ces détails aux *Etrennes Nantaises* de 1757, insérées

¹ Arch. dép. B. Chantenay.

dans les *Archives Curieuses de la Ville de Nantes*, par Verger.
T. III. 182.

Nous nous contentons de les reproduire, après avoir toutefois fait remarquer que la justice du roi se rendait au Présidial, et que l'on donnait le nom de Régaires aux fiefs et juridiction de l'évêque.

« *Tribunaux de la ville de Nantes.*

Présidial. — Le Présidial se tient les lundi matin, mardi matin et soir, jeudi matin, vendredi matin et soir et samedi matin.

M. le sénéchal tient aussi une audience particulière les mardi et samedi matin.

Binet, seigneur de Jasson, grand bailli ; Bellabre sénéchal, président-présidial, Jégo de la Blottière, alloué, lieutenant-général ; Bourgoin, juge-criminel ; Le Ray du Jumet, lieutenant civil et criminel.

Conseillers. — Jouin doyen, Ertault de la Brosse, conseiller d'honneur, Droüet, Adam, Delaville, Bodin de la Raudière, Lelasseur, de la Haye Moricaud.

Gens du roi. — Dachon, avocat du roi ; Goullin de la Brosse avocat du roi. N... procureur du roi.

Greffiers. — Morel greffier civil ; le Mesnaiger greffier civil ; Hardi, greffier criminel. »

Ce tribunal comprenait en outre, huit *commis jurés audienciers*, et quatre huissiers.

Les autres tribunaux avaient un moins grand luxe de magistrats.

« *Régaires,*

Delaville, sénéchal, Turpin du Prouzeau, alloué ; Geffray Duplessis Belair, lieutenant ; Thomas, procureur fiscal, Brossais, notaire et greffier, Tusson, notaire et sergent féodé.

Commis-greffiers. — Potier, Bongrain, Cormier.

Les plaids des Régaires se tiennent aux mois de mars, juin et décembre.

Les audiences se tiennent aux Réguaire, derrière Notre-Dame.

Chapitre.

Les audiences se tiennent rue Saint-Laurent, les lundi et jeudi à 3 heures de relevée.

Ballais, sénéchal ; Angebault, lieutenant, Le Beau, procureur d'office ; Mongin, greffier-notaire.

Archidiaconé.

Les audiences se tiennent rue Saint-Denis, le jeudi, à deux heures de relevée.

Saint-Jean et Sainte-Catherine.

Les audiences se tiennent près les Cordeliers, le samedi à trois heures du soir.

Richard de la Morlière, sénéchal, Urien, procureur d'office, Frondat greffier.

Prieuré de Sainte-Croix.

Les audiences se tiennent rue de la Baclerie, les mardi et samedi, à onze heures.

Le Beau du Bignon, sénéchal, Bonnain, procureur d'office ; Monnier greffier.

Les Dervallières.

Les audiences se tiennent dans la grande salle du Palais, le samedi, à deux heures.

Bidon, sénéchal, Baudouin, procureur d'office ; Jalabert, greffier.

Toute-Joie.

Les audiences se tiennent rue Verdun, près la chapelle, le samedi à deux heures.

Petit de la Bauche, sénéchal ; Chevillard, procureur d'office, Lamy, greffier. »

Outre ces tribunaux, les *Etrences Nantaises* en mentionnent encore à Nantes quelques autres. Nous les retrouverons quand, pour compléter cette première étude, nous nous

occuperons des fiefs situés en dehors des murs de l'ancienne ville de Nantes et dans la banlieue.

Parmi ces tribunaux les *Etreennes nantaises* placent, après les Régaires, l'officialité. C'était un tribunal ecclésiastique d'un ordre complètement à part.

Bien qu'autrefois l'officialité ait joué un rôle très important, au point de vue temporel, dans les actes de la vie civile, même pour les laïques, son ressort, à cette époque, semble n'avoir été que d'un ordre spirituel. Ce qui est certain c'est qu'aucun fief spécial n'a jamais dépendu de sa juridiction ; et les *Etreennes Nantaises* ne nous semblent énumérer ce tribunal parmi les autres qu'au même titre qu'elle énumère les *Manufactures*, l'*Amirauté* le *Consulat*, le *Commerce*, etc., tribunaux qui avaient des attributions suffisamment désignées par ces noms.

Aussi sommes-nous surpris de trouver les lignes suivantes dans l'article consacré à Nantes par l'abbé Expilly.

« L'*Officialité*, tribunal ecclésiastique, composé de l'official, du vice-official, du promoteur, du vice-promoteur, du greffier, et du sergent-appariteur, a son ressort distribué en plusieurs districts, savoir : le Chapitre, l'Archidiaconé de Nantes, Saint-Jean et Sainte-Catherine, Sainte-Julie et Bongarant, le prieuré de Sainte-Croix, le prieuré de Pilmil, les Dervallières, Toute-Joye, la Gascherie, la Desnerie, Belle Ile et Port-Durand en Saint-Donatien. Il y a un sénéchal, un procureur d'office et un greffier pour chacun de ces districts'.

Nous ne voyons nullement quels rapports pouvait avoir l'officialité avec toutes ces juridictions qui s'exerçaient dans des fiefs relevant tous, en dernier ressort, du roi. Autant dire que, de nos jours encore, les justices de paix des cantons de Nantes ressortissent de l'officialité.

Bien que cet article ait paru pour la première fois en 1766, dans le *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, nous ne croyons pas à l'exactitude de sa rédaction sur ce point.

' Cet article a été inséré dans *Nantes Ancien* par M. Dugast-Matifeux, p. 431.

Les *Etreennes Nantaises* du XVIII^e siècle énumèrent tous ces différents tribunaux à la suite de l'*Officialité* ; ils figurent simplement sur la même liste : sans que rien permette de les rattacher à ce tribunal ecclésiastique, sous quelque rapport que ce soit.

Le rédacteur de cet article, tout en travaillant sur des documents sérieux fournis par des Nantais, était lui-même étranger à Nantes. Dans son ignorance de nos usages locaux, par suite peut-être d'une confusion dans l'ordre de ses notes, il aura rattaché à l'officialité, par des liens de sa création, toutes les juridictions qui sur ses documents n'étaient mentionnées que fortuitement à la suite les unes des autres, après ce tribunal.

Nous sommes loin d'avoir épuisé la matière : et chacun des fiefs dont nous avons eu à parler dans cette étude, pourrait être l'objet d'une étude spéciale pour laquelle les documents ne manquent pas.

Notre but principal a été d'expliquer un passage de notre vieille *Chronique Nantaise*. Ce passage, précédemment, avait été diversement interprété sans que les difficultés qu'il soulève aient encore reçu, du moins à notre connaissance, une solution satisfaisante.

La principale difficulté consistait à retrouver les jalons placés par Alain Barbe-Torte, pour délimiter les fiefs qu'il partageait avec l'évêque autrefois seul seigneur de toute la ville de Nantes.

Un de ces jalons, placé près du chœur de l'église Notre-Dame, était assez apparent pour attirer l'attention de tout le monde ; il n'y a eu à se tromper sur ce point que ceux qui l'ont bien voulu.

Le second, jalon placé près de la porte Charrière, était complètement disparu avec cette porte, et cette disparition remontait à une époque si ancienne que, dès le XV^e siècle, nos historiens ne pouvaient plus réussir à le retrouver.

Nous avons déjà rappelé le passage dans lequel Travers

place cette porte au fond de l'impasse Saint-Laurent. Notre historien qui a vu et entrevu tant de choses, avait pourtant sur ce point entrevu aussi dans une circonstance, une partie de la vérité.

Après avoir donné son opinion, sur laquelle, comme nous l'avons fait remarquer, il revient encore dans un autre endroit il ajoute. « La portion de l'évêque est autrement bornée dans la chronique de Saint-Brieuc. Elle commence, selon cette Chronique, à l'église de Saint-Pierre, descend par la rue Saint-Denys, remonte par la rue Saint-Gildas, descend par la petite rue des Jacobins, et se termine à la rue Germonde, au Port que l'on appelle aujourd'hui le Port Briand-Maillard, autrefois le Port Tarare, selon Pierre le Baud qui a lu dans la Chronique de Nantes ; *usque ad portum Tararium*, au lieu de *portam Charariam* que d'autres y lisent. »

Nous avons, dès le début de cette étude, publié le texte de la Chronique de Saint-Brieuc. Le lecteur peut constater qu'il y est question non pas de l'église Saint-Pierre placée près du mur oriental de l'enceinte de Nantes, mais du mur septentrional « *in ipso muro civitatis ab Aquilone terminata.* »

A part cette inadvertance, le tracé que nous donne Travers dans ces lignes est exactement celui que notre étude nous a fait adopter.

Mais Travers prolonge ce tracé au delà de l'église des Jacobins, jusqu'au Port-Maillard ; nous avons établi qu'il fallait l'arrêter près de cette église, à la porte de la vieille enceinte de Nantes. Les deux côtés de la rue Germonde, aujourd'hui rue Lambert se trouvent en dehors de cette enceinte primitive, et ont constamment appartenu au fief de la Prévôté.

Il est regrettable que notre historien n'ait pas cru ici devoir s'attacher de préférence au texte de la *Chronique de Saint-Brieuc*. Du moins, nous a-t-il fait faire une première promenade archéologique dans les vieux quartiers de Nantes. Si le lecteur s'est plu dans notre société, autant que nous nous plaisons dans la sienne, il sera facile de nous redonner mutuellement ce plaisir.

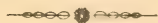
G. DURVILLE.

UN ARCHITECTE DE CATHÉDRALE

AU XV^e SIÈCLE

Mathurin RODIER

Maistre maczon de l'Eglise de Nantes.



Les grandes œuvres que des hommes de génie ou de talent ont laissées à l'admiration de la postérité ont parfois un défaut qui ressemble de bien près à l'ingratitude. Elles attirent tellement l'attention des hommes qu'elles finissent par l'absorber toute entière, en la détournant de celui à qui elles doivent l'existence : si bien que l'on peut dire que l'enfant a fait oublier le père, et que la beauté d'une œuvre a parfois nui à la gloire de son auteur.

C'est ce qui est arrivé surtout dans les arts. Combien ils nous offrent de merveilleux chefs-d'œuvre dont les auteurs sont inconnus ! combien d'autres dont on ne connaît que le nom qui les a signés ! C'est ce que l'on constate principalement à propos de tant d'admirables cathédrales des XII^e et XIII^e siècles. Si celle de Nantes, commencée plus tard, a conservé du moins le nom de son principal architecte, elle ne le dit pas à tous ceux qui passent sous son riche portail ; et, à ceux à qui elle redit encore ce nom, elle a oublié de dire ce qu'il fut.

C'est à cet oubli que nous essayons de remédier en partie, en recueillant dans cette étude différents détails sur le vieil architecte de notre cathédrale : Mathurin Rodier.



Il ne semble pas que Mathurin Rodier ait été le premier architecte de la cathédrale. Si l'on considère qu'il vivait encore en 1485, et que la cathédrale fut commencée

« L'an mil quatre cent trente-quatre
A my-Avril sans moult rabattre, »

il faudrait admettre qu'il en dirigea les travaux pendant cinquante ans.

Cette hypothèse, à la rigueur, ne serait pas inadmissible. Les différentes carrières étaient autrefois moins encombrées que de nos jours. Un jeune homme de vingt-cinq ans jouissait déjà d'une position à laquelle, actuellement, un homme de quarante ans n'est pas encore parvenu ; et les esprits, sans être peut-être plus précoces, trouvaient pour leur développement, à l'époque même de leur formation, des circonstances favorables qui ne viennent plus maintenant que trop tard, pour que cette formation puisse en bénéficier.

Aussi, si nous n'avions que cette première considération, elle ne serait pas suffisante pour enlever et même pour disputer à Mathurin Rodier, la gloire d'avoir été le premier architecte du portail que nous admirons.

Mais en marge d'un Registre capitulaire de 1458, à la date du 19 juin, on lit la note suivante : « à celui qui a commencé la construction de l'église, un marc d'argent. *Illi qui incepit opus ecclesie, unam marcam argenti.* » Le texte signalé par cette note indique tout à la fois le nom de ce premier architecte, sa situation douloureuse, et la charité avec laquelle le Chapitre y remédie selon son pouvoir. « Les chanoines, dit le texte ont donné gratis par un sentiment de pitié à maître Guillaume de Dommartin, qui a commencé la construction nouvelle de l'église, un marc d'argent, à prendre sur les res-

sources attribuées à cette construction, parce qu'il est maintenant, dit-on, réduit à la plus grande misère¹. »

Ce titre de maître, ces expressions « *qui primo incepit opus novum ecclesie* » ne nous laissent aucun doute. Nous saluons dans maître Guillaume de Dommartin le premier architecte de la cathédrale de Nantes, et nous remercierons le Chapitre, non seulement d'avoir soulagé son extrême misère, mais encore de nous avoir conservé son nom. Ce n'est souvent que par la souffrance que l'on parvient à la gloire. Si Guillaume de Dommartin n'eût pas connu la pauvreté, son nom ne figurerait pas dans le registre des libéralités du Chapitre ; et tout en admirant ce qui est en partie son œuvre, nous aurions perdu jusqu'à son souvenir. C'est faire œuvre de justice que de lui restituer sa gloire : il y a d'autant plus de droit qu'il a été plus malheureux.

Avec cette simple indication, il est impossible de deviner pour quelle cause, et à quelle époque, maître Guillaume de Dommartin dut quitter son entreprise. A cette date de 1458, Mathurin Rodier l'avait déjà remplacé depuis plusieurs années. Les Registres du Chapitre donnent son nom pour la première fois en 1454, au 1^{er} juillet, à propos d'un règlement de compte, qui nous fait aussi connaître les noms de quelques autres ouvriers de la Cathédrale.

« On s'est arrangé tant de la part de l'Évêque que de celle du Chapitre avec Mathurin Rodier maître, et Philipot de la Court, Jean Chauvin, Jean Benoist et Julien Bonne Vaine, ouvriers de la nouvelle construction, au sujet de certains reliquats du temps où Robin le Mercier était miseur de la construction, et de certains billets aux mains de ces ouvriers, faisant mention de certaines sommes d'argent qui leur sont dues. On leur donnera deux cents livres monnaie. Quant

¹ *Dederunt gratis intuitu pietatis magistro Guillelmo de Dommartin, qui primo incepit opus novum ecclesie, unam marcham argenti super pecuniis eiusdem operis, eo quod nunc ad inopiam permaximam ut dicitur est deductus.* » Conclusiones capitulares. an. 1458.

au reste de ce que mentionnent leurs billets, ils en ont généreusement donné le tiers. On leur payera le surplus aux prochaines indulgences : ils seront quittes envers l'église, et réciproquement, jusqu'au premier mai dernier. Désormais ils auront leur solde chaque mois, à la fin du mois, selon ce qui paraîtra être le mieux¹. »

Robin le Mercier, chanoine de Nantes et miseur de la Cathédrale, fut inhumé vers le milieu de la nef de la Cathédrale le 5 novembre 1453. Il était remplacé en sa qualité de miseur dès l'année 1451, par Jean de Chasteau-Giron, le généreux fondateur de l'hôpital Saint-Armel de Savenay. A ne consulter que les titres du Chapitre, on peut donc affirmer que Mathurin Rodier succéda à Guillaume de Dommartin avant 1451.

Mais l'abbé Travers nous a heureusement conservé un texte qui nous apprend que la conduite des travaux de la Cathédrale lui était déjà confiée quelques années encore auparavant.

Ce texte que nous reproduisons plus loin, nous dit qu'en 1444 « Mathelin maistre masson de Saint-Pierre, » était aussi chargé du portail de Saint-Nicolas. Ce Mathelin est évidemment notre Mathurin. Dix ans à peine après la pose de la première pierre du portail de Saint-Pierre, la construction en était dirigée par celui qui devait la diriger pendant près de quarante ans.

Tout en signalant le désintéressement remarquable avec lequel Mathurin et ses collaborateurs abandonnent une partie de ce qui leur est dû, nous nous arrêterons un instant à expliquer un passage assez obscur de ce texte : le passage relatif aux indulgences.

Pour solliciter la pieuse générosité des fidèles envers une œuvre qui exigeait d'immenses ressources, le Chapitre avait demandé à Rome des indulgences pour tous ceux qui contribueraient de leur aumône à cette œuvre locale. Ces indulgences fixées à certains jours et accordées pour un certain

¹ *Conclusiones Capitulares*, an. 1458.

nombre d'années, étaient prêchées dans toute la Bretagne. On rencontre à cette époque des chanoines de Nantes ou d'autres prédicateurs annonçant les indulgences nantaises à Vannes¹, à Dol, à Saint-Brieuc. Cette demande d'indulgence fut très souvent accordée par le Saint-Siège qui s'intéressait à la construction d'une église que Léon X déclarait en 1518, remarquable entre toutes les églises cathédrales du duché de Bretagne, et construite avec la plus grande somptuosité « *inter alias Cathedrales ecclesias ducatus Britannie insignis ac opere sumptuosissimo constructa*². »

Plus tard ce fut à ce moyen qu'on eut recours pour la construction de Saint-Pierre de Rome. Luther s'en scandalisa et y trouva un prétexte à sa révolte ; mais en Bretagne, au XV^e siècle, on trouvait tout naturel que l'Eglise ouvrît ses trésors spirituels à ceux qui concouraient spontanément à l'érection des édifices qui contribuent si grandement à la beauté des cérémonies du culte, au développement des arts et à l'embellissement des cités.

L'arrangement conclu entre le Chapitre et son architecte eut son application dès le mois de septembre. Les chanoines donnèrent à Mathurin Rodier 10 livres sur les indulgences du premier dimanche de ce mois, avec la charge de les distribuer immédiatement à ses ouvriers³. Les indulgences du premier dimanche d'octobre eurent la même destination.

¹ En mai 1466, le Chapitre accorda 100 pains capitulaires à Pierre le Cozie qui a prêché, à Vannes, les indulgences de l'Eglise de Nantes. Les Délibérations Capitulaires mentionnent plusieurs dons de ce genre accordés, tantôt au secrétaire de l'évêque de Rennes, tantôt à un chanoine de Vannes ou d'ailleurs, tantôt à d'autres personnages occupés à cette mission dans la Basse-Bretagne, à Saint-Malo, à Rennes, à Dol, etc. D'autres fois le Chapitre prend directement à sa charge tous les frais de voyage de son missionnaire. En 1484, il accorda au prieur de Mauves, délégué pour prêcher les indulgences, VII sols et VI deniers par jour pour lui et pour son cheval.

² Bulle de Léon X, donnée à Rome l'an du Seigneur 1518, le 7 des calendes d'avril ; original aux Archives du Chapitre.

³ Tradiderunt Maturino Rodier decem libras super indulgencias prime diei dominice hujus mensis, dividendas per ipsum mature operariis sive servitoribus novi operis, et de quibus ipse computabit. Conclus. capit. 22 sept.

Mais tout en construisant le portail de la cathédrale on avait encore à s'occuper du clocher. De nouvelles indulgences ayant été obtenues, par maître Pierre Chauvin, du cardinal d'Estouteville pour tous les dimanches de l'Avent et du Carême, on fit deux parts des ressources qui en proviendraient. Les chanoines décidèrent que ces ressources seraient employées à la couverture du clocher, de telle façon cependant que celles qui auraient été recueillies le premier dimanche du mois, resteraient, comme précédemment, attribuées à la construction du portail.

Jean de Château-Giron ayant été remplacé en sa qualité de miseur de la construction, il intervint le 16 juin 1455, entre le Chapitre et Mathurin Rodier un nouveau règlement relatif aux anciens comptes : « On a fait un arrangement dit le Registre, avec les ouvriers de la construction nouvelle, c'est-à-dire avec Mathurin Rodier bien qu'il soit absent, Hervé Huerry, Philipot de la Court, Jean Chauvin pour lui et pour Julien Bonne Vaine et Jean Benoist. Sur les deux cents livres qui leur restaient dues du temps où maître Robin Le Mercier et Jean de Château-Giron étaient miseurs, comme il paraît dans leurs billets faits à ce sujet, ils doivent recevoir maintenant 100 livres et 100 sous de monnaie courante sur l'argent des dernières indulgences. Les dits ouvriers ont donné le reste dès maintenant, et tiennent quittes le Chapitre et l'église jusqu'au premier mai passé. »

Les arrangements précédents nous ont appris ce que le

¹ « Quia nuper impetrata fuerunt de novo per mag. Petrum Chauvin canonicum, quedam indulgentie auctoritate apostolica concesse per R. P. D. Guil. de Estouteville. card. S. R. E. ita quod ipse concessit omnibus et singulis Christi fidelibus qui ecclesiam singulis diebus dominicis Adventus et Quadragesime (visitarent) pro qualibet die dominicâ unum annum et unam quadragenam indulgentiarum, prout in litteris super hoc confectis latius continetur, ideo concluderunt Domini quod pecunia inde proveniens reservabitur ad tegendum campanile ecclesie, per aliquem ad hoc instituendum applicabitur; ita tamen quod dum hujusmodi indulgentie occurrerent primâ die dominica alicujus mensis, quâ fuerint alie indulgentie per antea concesse dicte ecclesie, tunc nichil pro campanili hujusmodi retinebitur, sed quidquid inde perveniet illâ die, ad opus inceptum noviter convertetur. » Conclus. capit. 1454, 22 nov.

Chapitre devait collectivement à tous les ouvriers employés à la construction de la cathédrale. Un autre nous révélera ce que le maître maçon gagnait de plus que ses ouvriers, et nous montrera en outre, que le Chapitre n'oubliait pas dans ses comptes la digne épouse du bon architecte. Voici en effet ce que nous lisons à la date du 16 juillet 1455 :

« Mathurin Rodier, maître de la construction nouvelle, s'est arrangé avec les seigneurs du Chapitre, pour tout le temps passé. Comme en sa qualité de maître, il devait, d'après l'ancien marché, avoir lui-même un blanc de plus que les autres ouvriers, et, avec cela, pour son salaire et ses gages, une tunique de la valeur d'un marc d'argent par chaque année, vu que, pendant plusieurs années, il n'a été payé que comme les autres, et qu'il lui restait dû une somme de 100 livres, tant par suite des arrérages de ses gages que par suite de l'accumulation de ce blanc de chaque jour, et de cette tunique de chaque année, on s'est arrangé mutuellement et à l'amiable de la manière suivante. Le Chapitre, en vertu des arrangements antérieurs paiera pendant les trois ou quatre ans prochains, ou le plus tôt qu'il le pourra commodément, une somme de 120 livres monnaie courante, à prendre sur l'argent des indulgences : de telle façon cependant que sur les dites 120 livres, on en consacra 10 à acheter dans l'année une tunique à l'épouse dudit Rodier. Par suite, le même Mathurin tient quittes ledit Chapitre et l'entreprise pour tout le temps passé¹. »

¹ Maturinus Rodier magister novi operis composuit cum Dominis de Capitulo, ita quod pro toto tempore elapso usque.. (espace laissé en blanc) eo quod ipse, tanquam magister, ex antiquo pacto, debet habere unum album ultra alios operarios, et cum hoc debebat habere pro stipendiis et vadis suis, unam tunicam valoris marche argenti, quolibet anno, et quia per nonnullos annos ipse fuerat par aliis operariis, ideo restabat sibi tam ex erreragiis stipendiorum, quam ex augmento dicti albi diurni et tunice annualis summa centum librarum monete currentis, super quo ipsi composuerunt ad invicem ex utriusque partis beneplacito ita quod Capitulum sibi solvere debet, occasione premissorum, per annos tres vel quatuor proxime futuros ant quantocius commodo fieri poterit, super pecuniis indulgenciarum, summam centum viginti libr. mon. curr., ita tamen quod ex

Le marc d'argent vers cette époque valait de 8 à 9 livres. L'homme se contentait d'un marc pour l'achat de sa tunique. Le Chapitre en consacrant deux livres de plus à la tunique du sexe qui s'orne a fait à sa coquetterie une concession très raisonnable. Si le sexe fort était moins faible, il garderait la proportion indiquée par le Chapitre, et l'on ne rencontrerait pas, dans toutes les conditions de la société, des femmes qui sont trop chères à leurs maris. Mais n'insistons pas sur ce point. Les gens mariés trouveraient que nous en parlons bien à notre aise ; et les dames se plaindraient que, méconnaissant leurs droits à la toilette, nous voudrions les ramener sous le figuier où, trouvant à la fois le vivre et le couvert, l'homme et la femme empruntaient à la même pièce un complet qui ne coûtait pas plus cher pour l'un que pour l'autre, d'étoffe ou de façon.

Outre sa tunique d'un marc par an, Mathurin Rodier recevait en plus de ses ouvriers un blanc d'argent par jour. Le blanc d'argent monnaie de Bretagne valait en 1383, 10 deniers¹. Il semble qu'il était alors de la même valeur : ce sont en effet 10 deniers qui sont assignés ailleurs comme salaire particulier de notre architecte : « Mathurin Rodier, architecte ou maître de la construction nouvelle de l'église, lisons-nous encore, aura dix deniers pour chacune de ses journées comprises dans le compte de Jean Hamon pour l'année dernière². »

A cette époque les journées d'hommes se payaient de vingt deniers à quatre sous. En 1454, les hommes qui pavaient la Cathédrale et les couvreurs qui en couvraient le clocher de ruche, recevaient II sous VI deniers³ ; les hommes de peine qui aidaient les uns et les autres, XX deniers ; d'autres ouvriers

dictâ summâ centum libr., convertentur decem libre in emptionem unius tunice pro uxore dicti Rodier, infra unum annum ; et, per hoc, idem Maturinus quitavit dictum capitulum et opus pro toto tempore elapso usque... (espace laissé en blanc). Conclus. Cap. 1455, 16 juillet...

¹ Travers, *Hist. de Nantes*. I. 445.

² Conclus. capit. 22 juillet 1456.

³ Arch. du Chapitre : compte de 1454.

qui semblent avoir été le mieux rétribués à cause de leur métier, III s. III d.

Dix deniers par jour, une tunique d'un marc par an, voilà donc ce que l'architecte d'une cathédrale gagnait en plus de ses ouvriers. C'est ce qu'il appelait son salaire, ses gages, *stipendium, vada* : le mot d'honoraires serait bien prétentieux pour un si modeste gain.

Une autre délibération capitulaire nous fait connaître en gros le gain annuel de notre maître maçon. Le 8 février 1458, les chanoines ordonnèrent au miseur de l'OEuvre de payer « à Mathurin Rodier maître de l'OEuvre du nouveau portail, XX livres pour ses gages de l'année passée, à condition qu'il tienne l'OEuvre quitte de la tunique qu'il lui avait été promise¹. »

Si l'on défalque de cette somme de 20 livres, le prix de cette tunique qui pouvait valoir de 8 à 10 livres, il reste pour gain annuel, en espèces, une somme de 10 à 12 livres. La livre valait 20 sous ; le sou, 12 deniers. Les fêtes d'obligation étant alors beaucoup plus nombreuses que de nos jours, les jours de chômage étaient par suite, plus nombreux : l'ouvrier ne travaillait pas 300 jours dans l'an : 300 jours à 10 deniers nous donnent 3000 deniers, ou 250 sous, ou 12 livres et demie. En livres ou en deniers, en gros ou en détail, l'architecte de la Cathédrale touchait à peu de chose près la même somme chaque an.

Les successeurs de Mathurin Rodier commencèrent de bonne heure à être mieux rétribués. En 1506 le Chapitre décida de donner « à Jacques Drouet maître de l'OEuvre de l'église de Nantes, sept sous et demi chaque jour qu'il travaillerait à ladite œuvre.² »

Hâtons-nous d'ajouter que le Chapitre ne se bornait pas à

¹ « Voluerunt quod... misiator operis novi solvat Maturino Rodier magistro operis novi portalis XX lib. pro stipendiis suis anni ultimi, dum tamen quiet opus pro tunicâ sibi promissâ. » Conclus. capit.

² 1506, 27 mai. « Domini capitulantes concluserunt quod Jacobus Drouet, magister operis ecclesie Nannet. habeat septem solidos cum dimidio, qualibet die qua prefatus Jacobus ad dictum opus operaretur. »

payer strictement ses gages à son architecte : et avec raison, car c'est bien à propos des rémunérations dans les carrières libérales que l'on peut dire *summum jus, summa injuria*.

Parfois, il lui apportait le secours de son influence pour le faire exempter de certaines corvées qui ne souriaient, et qui ne souriraient encore, que très médiocrement à bien des hommes d'études peu faits pour le métier de garde nationale. En 1468, le Chapitre échoua dans sa démarche, mais Mathurin Rodier n'y perdit pas tout. Par délibération du 15 juillet, les chanoines ordonnèrent de lui payer « outre ses gages la somme de 100 sous, parce que ledit Mathurin avait été forcé de faire la porte et la garde ou le guet de la ville¹. »

En 1477, le connétable de la Ville se montra plus traitable. Le Chapitre, dans sa reconnaissance, lui accorda 25 pains capitulaires², grande faveur qu'il réservait aux évêques, aux ducs et duchesses, à ses bienfaiteurs, en un mot à tous les grands personnages qu'il voulait honorer ou récompenser.

Quand on demande aux autres des faveurs pour ceux à qui l'on s'intéresse, il ne serait pas bienséant de ne pas leur en accorder soi-même, lorsque l'occasion s'en présente. Le Chapitre n'avait garde de tomber dans cette inconvenance.

C'était autrefois, à Nantes, un usage très commun, pour mettre fin aux procès, de jurer sur les reliques conservées à la Cathédrale, et en particulier sur celles de saint Hervé. On ouvrait alors le reliquaire et l'on donnait à l'église une certaine rétribution. C'est de cette rétribution que le Chapitre exempta Mathurin Rodier dans un procès où il se trouvait un jour engagé : « Comme Mathurin Rodier maître de la construction nouvelle a fait hier ouvrir les reliques pour prêter

¹ 1468. 15 juillet. « Domini capitulantes ordinaverunt solvi et dari Mathurino magistro operis portalis, ultra sua stipendia summam centum solidorum super compotis, et hoc in favorem, et eo quod ipse Mathurinus compulsus est ad faciendum portam et custodiam seu guetum civitatis. » Concl. Capitul.

² 1477, 29 janvier : « Domini ordinaverunt dari conestabulario huius villæ pro eo quod exemit Mathurinum Rodier a porta civitatis... XXV panes capitulares. » Concl. Capitul.

un serment, vu qu'il travaille pour la fabrique, les chanoines lui ont fait grâce de ce qu'on donne ordinairement pour cela.¹»

D'autres fois le Chapitre ne se bornait pas à faire exempter ou à exempter Mathurin Rodier de droits imposés à tout le monde ; il lui donnait spontanément un supplément d'honoraires. Le 21 juillet 1479, on lit à la marge du registre la simple mention : « *Pro Mathurino*. Pour Mathurin. » Ce Mathurin, bien que son nom de famille ne nous soit pas indiqué, est bien encore le nôtre : voici en effet ce que nous dit le texte : « Dans ce jour du 21 juillet, les chanoines ont donné gratis à Mathurin, contre-maître de l'église, 60 sous à prendre sur le gain de l'église². »

Mais Mathurin se faisait vieux. En 1480 il y avait près de quarante ans qu'il dirigeait seul les travaux de son portail. Le Chapitre prit en considération ses longs et bons services, et, par pitié de son âge, lui donna gracieusement un bâton de vieillesse. Au lieu de l'écarter définitivement d'une œuvre qui était sa vie, il lui nomma un coadjuteur. Il fut décidé que l'on « donnerait Jean Mestre comme coadjuteur et sous-maître à Mathurin Rodier, maître de la construction de l'église³ », et une délibération du 9 janvier 1480 confirma cette décision arrêtée dans la délibération précédente.

Le Chapitre ne se borna pas à donner un coadjuteur à son vieil architecte pour lui conserver son titre et ses fonctions ; il lui assura aussi la retraite que méritait sa vieillesse : « Le 6 septembre 1480, les chanoines, considérant sa vieillesse,

¹ « Quia Mathurinus Rodier magister operis novi fecerat heri operiri reliquias pro quodam juramento, attento quod ipse facit opus circa fabricam, ideo Domini dederunt sibi debitum assuetum. » Concl. capit. 15 déc. 1456.

² 1479. « Pro Mathurino : hac die XXI^o Julii ipsi capitulantes donaverunt gratis Mathurino contre maistre (sic) ecclesie LX sol. super lucro de Ecclesia. » Concl. Capitul.

³ 1480. De coadiutore operis : Hac die IX Januarii, conclusio in ultimo capitulo facta, videlicet quod Mathelino Rodier magistro operis ecclesiæ daretur coadiutor et submagister Johannes Mestre, confirmata fuit. » Concl. Capitul.

lui accordèrent pour chaque année à venir, 55 livres à prendre sur la bourse de la construction de l'église¹.

Mathurin Rodier eut à jouir de sa retraite quelques années encore ; quant aux fonctions que lui avait continuées le Chapitre, il les avait quittées en 1482. Le 4 août de cette année, le Chapitre pria « Jean Le Maistre, maître de l'OEuvre, de dire désormais aux maçons et à leurs aides de commencer et de finir leur travail aux heures accoutumées, comme le font les autres maçons, ainsi que leurs aides, qui travaillent soit au château, soit à l'entreprise de la Ville². » Il paraît que, en ce temps-là, ceux qui travaillaient au compte de l'Eglise en prenaient plus à leur aise que ceux qui travaillaient au compte des autres administrations.

De même à la date du 11 février 1485, nous trouvons Jean le Maistre seul mentionné avec son titre significatif dans un marché conclu au sujet de deux cents pierres vulgairement appelées de Saint-Aignan, à prendre dans la carrière de Belle-Roche. « Le vendeur Etienne Jarron, paroissien de Saint-Lambert-des-Levées, près Saumur, doit les faire amener à Richebourg près du Château, et, avant de les descendre à terre, les faire examiner par Jean le Maistre, maçon, *maître* de la construction de l'église. »

Plusieurs des passages que nous venons de citer ont déjà été publiés par M. de la Borderie et par M. de la Nicollière à qui rien n'a échappé des moindres détails de notre histoire. On pourra cependant constater que ces robustes moissonneurs ont traité les pauvres glaneurs qui viendront après eux, aussi généreusement que le riche et charitable Booz

¹ 1480, 6 septembre « Domini capitulantes ordinaverunt LV libras pro stipendiis et diebus suis ipso quolibet anno, in futurum super bursam operis ecclesie, attenta ejus senectute. » Concl. capitul.

² « Ordinaverunt... Petro du Loroux... per ipsos Dominos deputato ad controrolandum operarios dicte ecclesie, et Joh. le Maistre, magistro operis, ut de cetero ipsi dicant latomis et aliis servitoribus dicte ecclesie, quatenus ipsi veniant ad laborandum et... recedant horis consuetis, et in die sabbati, sicut faciunt alii latomi et servitores tam castri quam operis Ville. » Concl. Capitul.

traitait Ruth la Moabite : « Vous jetterez exprès des épis de vos gerbes, disait Booz à ses ouvriers, et vous en laisserez sur le champ, afin qu'elle puisse les recueillir.¹ » C'est pour que rien ne se perde que nous avons recueilli ces épis délaissés.

Au risque d'étendre encore un sujet déjà trop vaste et de paraître parler non plus de l'architecte de la cathédrale mais des ressources avec lesquelles elle a été construite, sujet qui ne serait pas lui-même sans intérêt, nous nous permettons cependant une remarque et une explication relativement à un passage que nos illustres devanciers ont publié d'après le registre du chapitre.

Ce passage fait allusion à une règle de la liturgie et à une coutume très ancienne de l'église de Nantes. L'ignorance de l'une et de l'autre, bien pardonnable à tous ceux qui ne sont pas, de par leur condition, versés dans ces matières, serait inexcusable de notre part. C'est à ce titre que nous osons rectifier la lecture de ce passage tout en en donnant l'explication.

Dans les quelques jours qui précèdent la fête de Noël, l'Eglise a placé dans ses offices, à *Magnificat*, de grandes antiennes qui commencent toutes par l'exclamation O. Pour cette raison, on les appelle les antiennes O, et le Chapitre autrefois les appelait simplement les O. Le chantre Elie, chantre de l'église de Nantes, a donné dans son curieux Ordinaire de 1268 l'ordre dans lequel se chantaient ces antiennes. La première, celle du 17 décembre : *O Sapientia*, était réservée à l'évêque, les autres étaient entonnées par les dignitaires du Chapitre suivant le rang de leur dignité. C'est ce que les chanoines appelaient : « chanter l'O, faire l'O. »

Faire l'O était un grand honneur : mais comme tout honneur se paie, chacun de ceux qui faisaient l'O devait payer à la cathédrale une somme qui variait suivant les ressources de l'année. Quelle que fut cette taxe, l'évêque en payait tou-

¹ Ruth, II. 16.

jours le double : c'était justice : à tout seigneur, tout honneur.

Le produit de l'O était attribué à telle ou telle œuvre particulière d'après les délibérations des chanoines. En 1485, le Chapitre qui concentrait toutes ses ressources pour la construction de la cathédrale ne pouvait manquer de lui appliquer ce produit. C'est là l'objet de la délibération suivante que l'on comprendra plus facilement.

Le registre porte en marge « *pro O O* : Pour les O O : » voici la traduction du texte : Le xiiii novembre, les Seigneurs tenant chapitre et délibérant sur les O à faire, voyant que l'année avait été mauvaise pour le vin, et considérant d'un autre côté qu'il fallait trouver beaucoup d'argent pour la ferrure des portes, ordonnèrent et délibérèrent que chaque dignitaire paiera 8 livres cette année au procureur de la fabrique pour payer ces ferrures et pour les autres besoins de l'église. Révérend Père en Dieu le seigneur l'Evêque en paiera 16^l. »

Le registre qui mentionne cette délibération porte dans le texte : *pro o o fiendis* : le double *o o* a été pris pour une abréviation de *cause* et l'on a eu ainsi *pro causis fiendis*, au lieu de *pro o o fiendis*.

Nous signalons cette méprise bien excusable, de peur qu'on se torture l'esprit pour une difficulté qui par ailleurs resterait sans solution. La paléographie offre parfois de si singuliers rébus, que le meilleur Œdipe, à moins d'être de la partie, serait embarrassé pour les expliquer.

Revenons maintenant à notre bon architecte, maître Mathurin, ou simplement Mathurin, comme on l'appelait souvent avec une grande familiarité qui suppose de sa part une grande bonhomie. Nous le trouverons à régler ses dernières volontés en vue d'une mort qui, à son âge, ne pouvait pas être bien éloignée.

¹ En 1481, Monseigneur de Nantes paye pour « ses Ooz » XX livres, et chaque dignitaire du Chapitre X livres. En 1484, ces dignitaires furent taxés « un mero d'argent applicable au clocher : « *unam marcham argenti que ad campanile applicabitur.* » Concl. Capit. 22 nov.

Ses affaires avaient été prospères. Grâce à son activité, il ne se contentait pas de travailler à la cathédrale. Dans un vieux compte de Saint-Nicolas, reproduit par Travers, nous lisons : « Item à M^e Mathelin, M^e masson de Saint-Pierre, pour la portraiture du devis du portal de Saint-Nichollas en trois Fassons apourtez devant le duc (François I^{er}) et pour sa peine d'avoir été plusieurs fois voir le deffaire du portal LXXV sols »¹.

Mettant son talent au service de l'Etat comme à celui de l'Eglise, il se distinguait dans l'architecture militaire comme dans l'architecture religieuse. Les Registres du Chapitre ne sont pas les seuls à avoir conservé son souvenir ; les Registres de la Chancellerie de Bretagne, à l'occasion des réparations du château de Nantes, mentionnent aussi en 1473 le nom de « Mathelin Rodier maistre des œuvres de l'Eglise de Nantes ».

Une cathédrale et un château sur les bras en même temps ! il y avait de quoi casser les bras à bien d'autres. Mathurin n'y prenait garde. Il était heureux de voir que le bâtiment allait. Or, tout le monde le sait, quand le bâtiment va, tout va.

De sa capacité à bien traiter les grandes affaires, ses contemporains ne concluaient pas à son incapacité à en bien traiter de petites. A ses occupations d'architecte, d'entrepreneur, de maçon, il ajoutait les fonctions d'expert. Et, comme on avait foi non seulement dans l'habileté de son art, mais encore dans la droiture de son jugement et dans la loyauté de son caractère, on recourait à son arbitrage plutôt que d'en venir à de coûteux procès. Une difficulté s'était élevée, à propos d'une maison, entre le Chapitre de la Collégiale de Notre-Dame de Nantes et Jehan Bretet, les intéressés choisirent « Mathurin Rodier et Geffroy Pasquier pour arbitrateurs ou aimables compositeurs. » Mathurin adjugea le 18 octobre

¹ Travers, *Hist. de Nantes*, t. I. 558.

1467, à Jehan Bretet, à titre d'indemnité, une rente de 5 sous que le Chapitre lui paya sans plus de discussion¹.

Aussi, à la fin de sa vie, le grand entrepreneur des travaux de la ville de Nantes n'en était-il pas réduit, comme son prédécesseur à exciter la pitié du Chapitre. Il avait une maison et de nombreuses ressources, et laissait assez pour donner à l'Eglise une partie de ce qu'il en avait reçu légitimement par son travail.

Couronnant dignement une vie consacrée à élever à Dieu un temple qui ne fut pas trop indigne sinon de sa gloire, du moins de la grandeur de la ville de Nantes, il songea plus particulièrement aux intérêts de son âme.

Il y avait à la Cathédrale une société formée de six chapelains, quatre bacheliers et deux enfants, appelée la société de Saint-Guillaume. Fondée par Olivier Maugendre, de Saint-Similien, chantre de Nantes et recteur de Saint-Dolay, elle avait été approuvée par l'évêque Henry le 23 juin 1415². C'est en faveur de cette société que Mathurin Rodier prit ses dernières dispositions. L'acte qui les renferme se trouve sur parchemin en double exemplaire dans les archives du Chapitre. Outre le nom de l'épouse de notre architecte, il nous apprend plusieurs détails curieux sur les usages du temps. Si sa longueur nous empêche de le citer tout entier, nous en détacherons du moins les principaux passages.

Ledit Mathurin Rodier maczon, y est-il dit, et Edeline Ponset sa femme, « désirans pourvoir au salut pardurable des ammes d'euls et de leurs pères et mères, parens, amys et bienfaiteurs trespassez, augmenter et accroistre le divin service de Dieu, nostre Père Createur, en nostre mère sainte Eglise et par especial en ladite église parrochial de Saint-Laureus de Nantes en laquelle lesdits Rodier et sa dite femme veulent et ordonnent dès à présent estre enterrez et en sepulturez quant le deceix d'euls avendra » fondent dans l'église de Saint-Laurent

¹ Archives Départ. H, 317.

² Archives du Chapitre.

un anniversaire au jour de la mort de chacun d'eux. Cet anniversaire sera célébré par les chapelains de Saint-Guillaume. Ils iront « en une mesme compaignie en manière de procession, de ladite église de Nantes à ladite église parrochial de Saint-Laurens y dire vespres et vigilles des mors, o (avec) neuff leczons ou troys leczons sellon l'occurance des temps à celui jour, et, le lendemain aller semblablement de ladite église de Nantes à ladite église dudit lieu de Saint-Laurens et y dire et célébrer une messe de *Requiem* o note, faire prière et commemoracion pour les ammes desdiz Rodier et sa femme et aultres leurs predecesseurs et successeurs, o les suffraiges y appartenans; et iceuls chapelains aller touz à l'offrande et offrir à l'autier, à céder au profit du curé de ladite église chascun ung bon denier monnaie courante, et à la fin d'icelle messe venir à la tombe des diz Rodier et sa femme, e de chascun, en ladite église dire l'anthoine (l'antienne) de *Libera me Domine*, o les versets et oraisons y appartenans o leurs respons de Mors. »

Les chapelains fourniront chaque année six cierges de cire neuve, chacun d'une livre; deux pour le grand autel, quatre pour la tombe « avecques ung drap noir dessus ladicte tomble, qui serviront esdites vespres et vigilles de mors et ladite messe de *Requiem*, dès le commencement jucques à la fin, et à la fin d'iceulx, les pourront prendre et emporter, chacun an, sans débat que ledit curé ne ses successeurs y puissent mettre; et après leur deceix, chacun an, au jour que chacun d'eulx decedera, durant ladite messe de *Requiem*, incontinent à la fin d'icelle, dire ou faire dire etcélébrer le nombre de doze messes en contant, outre ladicte messe de *Requiem* o note, dont le curé de ladicte église, son serviteur chapelain et fermier pourront dire chacun une d'icelles messes, s'ils voyent l'avoir à faire; et s'ilz ne les dient, les diz chapellains commectront d'autres chappellains et serviteurs pour eulx et leurs successeurs, et en feront poiement. »

De plus, ils paieront au recteur de Saint-Laurent cinq sous

de rente à la fin de l'anniversaire pour qu'il leur le laisse faire et prendre les ornements de l'église.

Les fondateurs assignent 8 liv. de rente par moitié, à Noël et à la Saint-Jean-Baptiste, sur leur maison, située en Saint-Laurent entre la maison de Macé Laudron, celle d'Urban Regnault, le pavé qui conduit de l'église de Saint-Pierre au Pillory, et par derrière une maison prébendale de l'église de Nantes.

L'acte est daté du 20 juillet 1484; le document qui le rapporte, du 6 août de la même année. Au dos de l'un des deux exemplaires on lit en écriture du temps la mention suivante : « La fondacion de Mathelin Rodier et Edeline Ponset sa femme, de VIII livres de rente pour deux anniversaires à estre faictz au jour de leur decez, dont ladite Edeline deceda le VIII^e jour de novembre l'an mil III^e III^e et cinq. »

Ces documents nous permettent d'affirmer en toute certitude que Mathurin Rodier et sa femme voulaient être inhumés dans l'église de Saint-Laurent leur paroisse, et que cette volonté, pour cette dernière, a reçu son effet.

A quelle époque mourut Mathurin et sa dernière volonté fut-elle réellement exécutée? Les registres de la paroisse de Saint-Laurent ne remontent malheureusement pas à cette époque, et nous devons renoncer à trouver son acte de décès. A la date du 7 novembre 1485, il devait vivre encore, puisqu'il n'est alors question que de l'anniversaire de sa femme. Son grand âge ne permet pas de croire qu'il lui ait survécu pendant longtemps.

Quant à sa sépulture, on a dit qu'elle avait eu lieu sous le porche de la Cathédrale. Sur quelle donnée s'appuie cette tradition? à quelle époque remonte-t-elle? Nous l'ignorons. Si elle ne reposait sur aucun fait incontestable, il semble plus plausible d'admettre que les dernières volontés de Mathurin et de sa femme ayant été exécutées pour cette dernière, elles le furent aussi pour son mari, et que l'un et l'autre furent inhumés à Saint-Laurent.

Les chapelains de la société de Saint-Guillaume célébraient chaque année plusieurs anniversaires à Saint-Laurent. Au milieu de nombreuses ratures d'une feuille qui contient l'ordre des fondations qu'ils desservaient, nous relevons les mentions suivantes :

« Dominica 3^{ia} post epiphaniam :

Jeudi, anniversaire à Saint-Laurens pour un laïc, 8 liv. 11 s.

Dominica 20^a post pentecosten.

Mardi, anniversaire à Saint-Laurens pour une fame,
4 liv. 16 s. »

Ce dernier anniversaire fixé au mardi après le vingtième dimanche de la Pentecôte, semble avoir été celui d'Edeline Ponset décédée le sept novembre. L'anniversaire fixé au jeudi après le troisième dimanche de l'Epiphanie était peut-être celui de Mathurin Rodier.

Ajoutons que les mêmes chapelains perçurent jusqu'à la Révolution la rente assignée pour cet anniversaire. En 1696, elle était réduite de 8 livres à 103 sols deux deniers. Les titres de cette époque la disent assise sur un logis situé en la paroisse de Saint-Laurent au haut de la Grande-Rue : logis qui en 1484, ajoutent-ils, appartenait à Mathurin Rodier et à sa femme, et depuis à Jan de Lavau et Janne du Val, à présent à Germaine Verdier veuve de Maurice Guesselin, cause ayant de Louise Gaurier. Depuis elle passa à Armand, maître tailleur, fermier de la terre de la Seillerais à Carquefou, qui la tenait en 1730 et en 1745.

Ces indications ne permettent pas de désigner sûrement cette maison. Mais qu'importe si l'on ignore le lieu que Mathurin Rodier habita de son vivant et celui qui reçut son corps après sa mort. Son œuvre qui nous reste nous dit ce qu'il a été comme architecte, les détails que nous venons de donner sur lui, nous montrent ce qu'il a été comme homme, comme travailleur et comme chrétien. Nous avons tout-lieu

de croire que les soins qu'il a pris pour le salut « perdurable de son âme » ont obtenu plus de succès que ceux qu'il a pris pour la sépulture de son corps, et qu'il a pénétré dans le temple auquel il pensait et qu'il entrevoyait dans ses rêves, lorsqu'il exécutait l'œuvre à laquelle il a laissé son nom.



Un mot pour terminer. La cathédrale, dans les cinq siècles qu'a duré sa construction, a eu affaire à bien des architectes. A Guillaume de Dommartin, à Mathurin Rodier, à Jean Maistre, à Jacques Drouet¹, tous habitants de Nantes ont succédé de nombreux architectes, de Nantes ou d'ailleurs.

Au point de vue artistique, la cathédrale n'eût rien perdu à rester toujours entre les mains des premiers. Notre ville, si riche en toutes sortes de talents, offre un corps d'architectes si remarquables, que nous n'avons, sous ce rapport, rien à envier, même à Paris. A d'autres points de vue, la cathédrale, le Chapitre y eussent-ils gagnés ? Question toujours brûlante : il vaut mieux la laisser à traiter aux historiens de l'avenir. Mais, si nous comprenons bien le langage de roseaux qui, comme au temps du roi Midas, croissent et murmurent sur le tombeau de certaines confidences, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que l'achèvement, que l'embellissement de la cathédrale n'ait pas été exclusivement réservé à des artistes nantais. Avec leur amour pour leur art, avec leur amour pour leur ville, aucun d'eux n'eût jamais pu être soup-

¹ Jacques Drouet semble avoir obtenu, parmi ses contemporains, comme architecte-entrepreneur, autant de considération que Mathurin Rodier. Chargé également de la construction de la cathédrale et de celle du Château, il paraît encore dans plusieurs autres constructions de cette époque. Il avait remplacé Jean Maistre ou le Maistre dès 1506, et portait le titre de maistre de l'œuvre du Château de Nantes en 1528. En 1543 et en 1547, la cathédrale avait pour architecte « maître François Moysan. »

çonné de chercher à faire de notre chère cathédrale un bâtiment de rapport ; et le Chapitre, toujours si zélé pour une construction qui l'intéresse plus que tout autre, eût été heureux de pouvoir continuer avec tous ses architectes les excellents rapports qu'il entretenait pendant quarante ans avec le bon Mathurin Rodier.

G. DRUVILLE.



COMMISSION DU DUC DE BEDFORD¹

Qui se qualifie duc d'Anjou et comte du Maine pour faire décider la querelle entre Pierre de Boylesve, chevalier du parti du roi de France, et le gouverneur anglais de Sainte-Suzanne, donnée à Paris le VIII avril 1431.

Le duc de Bedford et d'Anjou, comte du Maine, de Richemont, de Rendal et de Harcourt.

A vous, messire Jehan de Bueil, chevalier, faisons sçavoir nous avoir faict veoir deux lettres ouvertes escriptes en nostre nom, les unes le xvii^e et les aultres le xxii^e jour du mois de mars dernier passé, et en chacune d'icelles estait placqué le scel de vos armes. Les premières faisans mencion en effet que de Sainte-Suzanne ung chevallier de nostre party nommé messire Pierre Boylesve, chevallier, que dictes avoir été prins soubz nostre sauf-conduit par aucuns de la garnison dudict lieu et, en enfregnant iceluy et dont procès est meü et pendant en nostre ville du Mans par davant nos bien amez messire Richard Gethin, chevalier, et Richard Lucas, écuiër, bailli du Maine, a esté transporté de nostre juridiction, et mené à Domfront ; et les secondes faisant mencion en effet d'un excès et abus que dictes avoir esté faictz et commis à l'encontre de nostre sauf-conduit et au grand grief, préjudice et dommaige d'un autre chevallier de vostre dict party nommé

¹ Ce document et le suivant font partie du chartrier de la maison de Boylesve, en Anjou, aujourd'hui éteinte. Ils nous ont été communiqués et lus en séance par M. Joseph Senot de la Londe, neveu du R. Père de Boylesve, mort en 1892, et possesseur de cet important chartrier.

messire Jehan de Pontbriand par ung anglais pour lors maréchal d'Alençon nommé Kirkeby, au regard d'un scellé que contre bonnes mœurs il a exigé dudit Pontbriand, de messire Jacques de Dinan chevalier seigneur de Beaumanoir, de non jamais faire poursuites des injures, emprisonnement, griefs et dommaiges audit de Pontbriand faictz et inferrés par ledict Guillaume de Kirkeby à l'encontre de nostre dit sauf-conduit, et nous requierez et sommez de provision convenables sur les deux faicts.

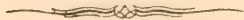
Surquoi nous vous signifions que nos sauf-conduits voudrions garder et loialement entretenir, et ceulx de l'obéissance de monsieur le Roy et de nous qui les enfreindraient vigoureusement punir sans quelque dissimulation ne faintize, et de ce soyez certain. Et à ceste fin au regard dudit messire Pierre Boylesve et pour sa délivrance ou au moing qu'il soy promptement mis et rendu en notre dicte ville du Mans, ès mains des dicts juges pour illec partys oyez estre à droict comme il appartient. Ecrivons présentement et mandons très expressément à nostre amé et féal le sire d'Escalles, gouverneur de par nous de nos pays d'Anjou et du Maine et cappitaine desdicts lieux de Sainte-Suzanne et de Domfront, et ce signifions à nos amés et féaux les gens de nostre conseil estans audit lieu du Mans, affin qu'ils en fassent diligence à la conservation de notre honneur. Et au regard du faict du dict messire Jehan de Pontbriant, nous escrivons présentement vostre faict et complainte à nostre bien amé Thomas Gower escuyer nostre lieutenant à Alençon, et lui mandons très expressément que inquisition sur ce par luy faicte de la matière, il face par ledict Guillaume de Kirkeby rendre et restituer audit de Pontbriant le scellé dudit Jacques de Dinan exigé au faict de la promesse de la non poursuite dont dessus est faicte mention ; et au cas que ce faire ledict Kirkeby soit refusant ou délañant, qu'il le mette réalement et de faict en arrest et le dict scellé preigne et mette en nostre main en assignant pour certain et compectant

audiet Guillaume Kirkeby d'estre et comparoir soubz caution suffisante par devant nous ou nos amés et féaulx chancelier et genz de nostre conseil. Lequel jour face semblablement scavoir audiet messire Jehan de Pontbriant en certiffiant de tout son exploit nous ou nos dictz chancelier et gens de nostre conseil pour au surplus être fait, procédé, apointé et ordonné par la manière qu'il appartiendra par raison. Sy tenons que par les dits seigneurs d'Escalles et Thomas Gower sera tellement faict et procédé chacun en son regard que par raison vous et les dits deux cehvaliers en debvrez être contans et n'aurez cause de vous vouloir de nous.

Donné à Paris soulz le contre scel du scel de nos armes, le quatrième jour d'avril après Pasques, l'an de grâce mil quatre cent trente et ung. Ainsi signé par Monseigneur Le Duc à la relacion du grand conseil, DROSAY.

L'original représenté par Monsieur Marin de Boylesve, écuyer, seigneur de la Maurouzière, conseiller du roy, lieutenant-général d'Anjou, conservateur des privilèges royaulx de l'université d'Angers.

Scellé en placquart des armes de France et d'Angleterre et ung cercle de paille dessus.



UN COMBAT EN CHAMP CLOS

AU XV^e SIÈCLE

*Procès-verbal et jugement du Conseil du roi d'Angleterre en
faveur de messire Pierre de Boylesve (6 août 1431).*

Comme des pièça messire Pierre Boylesve, chevalier, s'était rendu plaignant à nous et aux gens de nostre conseil que ayant esté prisonnier, arresté sous nostre sauf-conduit où était placqué le scel de nos armes par le jeune sire d'Escalles capitaine de Sainte-Suzanne et de Domfront, et que pour raison du bris, nous avons ordonné que le plaignant et le déffendant seront mins et rendus par devant nostre féal escuier messire Richard Lucas, bailly du Maine pour faire enquête et justice audit messire Pierre Boylesve pour sa délivrance ; et y allant avait ledit messire Pierre été robbé de notre second scellé par ledit sire D'Escalles lequel avait dénié et envoyé son gaigne de bataille audit messire Pierre, qui l'avait levé en déffaut d'autre preuve pourveu que le voulissions tenir sous nostre sauf-conduit, parcequ'il n'est du party de monsieur le Roy ; pourquoi sçavoir facsons que nos sauf conduits voulons garder loiaument, sans dissimulation et feintize à notre honneur et pouvoir, avons ordonné que les parties viendront ensemblément et affirmeront sur saints Evangiles ; et après le dit D'Escalles a mins la main sur saints Evangiles, et dit qu'il avait droit d'avoir appelé le dit messire Pierre pour son honneur réparer, et juré sur sa foy et batême que il n'a sur luy ne sur son cheval pierres, paroles, chartres, brevets ne nulle chouse où il ait espérance, qu'ils lui puissent aider à grever son ennemi, fors son corps, son cheval et ses armes, et que le dit messire Pierre a juré semblablement

que le dit sire Descalles lui a robbé ses sauf conduits et contre iceux l'avait arrêté pour rançon en avoir ; et quand ils ont fait le serment tantôt chacun en son rang, ayant monté à cheval, le soleil party par entre eux, et se joignirent en leurs targes, ayant mins leurs glaives à l'arrest, esperonnèrent les chevaux et adressèrent l'un sur l'autre au plus droict qu'ils purent, et se ferrèrent si durement que ledit messire Pierre Boylesve frappa ledit D'Escalles par telle puissance et vertu qu'il luy perça le cœur et le corps tout outre, dont il chüst tout mort sur le champ. Et a esté le dit D'Escalles vaincu, en assurance de quoy avons fait délivrer ces présentes scellées des armes de Monsieur le Roy, audit messire Pierre, lequel avons envoyé absous et mins sa personne en délivrance, et en la protection de Monsieur le Roy, sans que aucun des nôtres le puissent enfreindre ;

Donné en la ville du Mans le sixième jour d'août après Pâques, l'an de grâce mil quatre cent trente un, signé sur le reply par Monseigneur le Duc dans son Conseil, auquel vous Messieurs les Comtes de Suffolk, de Salisbury, messire Jean Talbot, Robert de Willanmby, Ambroise de Loré, Jean de Bueil, Geoffroy de la Grézille chevalier, et Richard Lucas, écuyer bailly du Maine, étiez. Signé : St Olfange et scellé sur lacs de soie rouge et jaune aux armes de France et d'Angleterre esquartelées.



UNE QUESTION DE PRÉSÉANCE

POUR LA PROCESSION

DE LA

FÊTE-DIEU A NANTES

AU XVIII^e SIÈCLE

DOCUMENT INÉDIT

M Colombel, maire de Nantes en 1848, esprit sincèrement libéral, déclarait, au sujet de la procession de la Fête-Dieu, qu'il ne voyait aucun motif sérieux d'interdire une cérémonie qui constituait, à bien dire, la seule fête vraiment populaire que le passé eût léguée aux Nantais.

Juste quarante ans plus tard, l'Administration municipale de notre ville était renversée pour son refus systématique de rétablir cette solennité ; et depuis lors personne n'a songé à supprimer une fête qui transforme nos rues en voies triomphales et met un peu de joie au cœur des plus déshérités.

C'est dire que toute pièce qui se rattache à ce point de notre histoire locale contient une parcelle d'intérêt ; c'est justifier la publication d'un document qui sommeillait dans mes cartons.

Il nous révèle quelques détails probablement inédits, car ils ne se trouvent ni dans la description remarquable de Mellinet¹, ni

¹ *La Commune et la Milice de Nantes*, V. 148-149.

dans la curieuse brochure de notre regretté compatriote M. du Sel des Monts¹.

Au surplus, ce document offre un croquis assez divertissant de cette lutte sempiternelle des préséances qui, née avec l'orgueil de Lucifer, ne s'éteindra, en dépit du rêve fou de l'égalité parfaite, qu'avec le dernier fonctionnaire

G. W.

¹ *La Fête-Dieu. Etude d'histoire religieuse d'après des documents originaux*, Nantes, Grimaud, 1889.

MÉMOIRE DE M. L'ÉVÊQUE DE NANTES

AU SUJET

De la marche de sa Juridiction des Reguaires à la
Procession de la Fête de Dieu.

MÉMOIRE

Pour Messire Pierre Mauclerc de la Muzanchère, Conseiller
du Roi, Évêque de Nantes.

Contre M. le Procureur général de la Chambre des Comptes
de Bretagne,

En requête, lettre de commission et assignation des 9 et 15
janvier 1754.

Messieurs de la Chambre des Comptes ont appelé en la
Cour M. de la Muzanchère pour faire décider avec lui la
contestation qu'ils avaient formée à M. de Sanzay son
prédécesseur et qui n'offre d'autre question à juger que de
savoir s'ils sont en droit de renverser l'usage de plusieurs
siècles où sont les évêques de Nantes d'être suivis aux
processions générales par les officiers de leur juridiction des
reguaires, portant à la main des torches avec les panonceaux
des armes de l'évêque.

On verra prouvé que cet usage est de toute antiquité, qu'il
subsistait dès le temps que la Chambre des Comptes fut fixée à
Nantes, qu'il a subsisté sous ses yeux pendant deux cents ans
sans trouble et sans obstacle, qu'il a même été reconnu par
MM. de la Chambre des Comptes, qui dans leur première atta
que, née en 1725, ne s'opposaient qu'à la marche du greffier

des reguaires et déclaraient ne point contester celle des trois juges et du procureur fiscal, la reconnaissant fondée sur la possession la plus ancienne et la plus constante.

Quand ces preuves seront rapprochées du langage qu'ils tiennent aujourd'hui, la surprise doit être grande de le voir annoncer ce droit antique, cette possession plus qu'immémoriale, comme une nouvelle entreprise des derniers évêques de Nantes et *l'on sera peut-être plus étonné encore de ce qu'il leur soit tombé dans l'esprit de soupçonner quelque préséance honorifique dans un devoir qui se remplit avec des signes manifestes de domesticité, ancien vestige de la qualité de commensaux, commune autrefois à tous les officiers des évêques.*

FAIT

Quoique la Chambre des Comptes soit fixée à Nantes depuis 1495, il paraît qu'avant 1600 elle ne marchait point en corps aux processions de la Fête-Dieu. Plusieurs de ses membres y assistaient suivant leur dévotion particulière, mais toute la Compagnie ne s'en fit un devoir que sur la fin du XVI^e siècle. Elle y trouva deux usages établis, l'un pour les juges présidiaux qui y tenaient la première place parmi les corps laïques, l'autre pour les officiers des reguaires qui depuis leur création y marchaient dans la même place et dans la même forme qu'ils y marchent aujourd'hui. Elle s'opposa à l'un de ces usages et ne songea point à contredire l'autre; elle fit décider au Conseil du Roi que les juges présidiaux ne marcheraient qu'après elle; mais, à l'égard des officiers des reguaires qui ne suivaient le Saint-Sacrement qu'en portant des torches avec les panonceaux aux armes de l'évêque, la Chambre ne vit point en eux ce qu'elle a cru y voir plus de cent ans après; *trop judicieuse pour imaginer que leur marche ainsi caractérisée eût un air de préséance*, persuadée qu'elle n'avait ni motif ni intérêt d'en prendre aucun ombrage, elle respecta cette ancienne coutume, elle l'a respectée pendant cent vingt-

cinq ans, et lorsqu'en 1725 elle entreprit pour la première fois de la combattre, son entreprise se borna à vouloir exclure le greffier des reguaires, en déclarant nettement qu'elle n'entendait point au reste troubler l'ordre et l'usage à l'égard des juges et procureur fiscal.

Il n'y a pas un seul de ces faits dont on ne soit en état de donner des preuves; les uns sont écrits dans les anciens registres du chapitre de la cathédrale de Nantes, les autres sont constatés par des mémoires du propre fait de MM. de la Chambre des Comptes.

En 1601, temps auquel ils commencèrent à vouloir marcher en corps aux processions de la Fête-Dieu, ils eurent un préalable à remplir qui fut de faire régler le rang qu'ils y tiendraient; ils plaidèrent au Conseil du Roi contre le Présidial de Nantes, et, dans le cours de l'instance, les juges présidiaux requirent que le Chapitre de Nantes eût attesté l'usage qui s'était jusqu'alors observé; le Chapitre attesta que de tout temps MM. de la Chambre n'étaient point dans l'usage de marcher en corps aux processions de la Fête-Dieu, *quod ab omni ævo domini Cameræ computorum non consueverunt incedere in communi et in corpore in die solemni processionis generalis sanctissimi et augustissimi Sacramenti Corporis Christi.*

Ce témoignage donné le 6 mai 1601 se trouve rapporté dans le registre capitulaire du même temps; il fut produit au Conseil du Roi et suivi d'un arrêt rendu le 17 août 1601, par lequel Sa Majesté ordonna que les officiers de la Chambre des Comptes précéderaient en corps ceux du Présidial de Nantes, en toutes assemblées générales, même en la procession du Sacre.

Ces expressions *même en la procession du Sacre* annoncent que le Conseil du Roi en réglant ces droits décidait une contestation qui ne faisait que de naître et qui n'avait pu être plus tôt agitée ni décidée, parce que jusqu'alors MM. de la Chambre des Comptes n'avaient point marché en corps aux

processions de la Fête-Dieu ainsi que le certifiait le Chapitre de la Cathédrale de Nantes.

Mais dès à présent on conçoit que s'ils avaient envisagé la marche et la place des officiers des reguaires comme un rang qui donnait atteinte à la supériorité de leur prérogative, ils n'eussent pas manqué d'en parler dans le même temps, ils eussent dès 1601 demandé au Conseil du Roi contre les juges des reguaires ce qu'ils demandèrent contre les juges présidiaux; c'était là le moment de faire décider le tout par le même arrêt, puisqu'il s'agissait d'établir en leur faveur un ordre immémorial pour la première fois qu'ils marcheraient en procession et pour toujours à l'avenir.

Cependant ils ne firent qu'acquiescer à l'ancienne possession de l'évêque et des officiers de sa juridiction; leur silence et leur présence en devinrent l'approbation la plus authentique.

Ce fut l'année suivante, le 6 juin 1602, jour de la Fête-Dieu, qu'on vit pour la première fois la Chambre des Comptes marcher en corps à la procession. Cette édifiante nouveauté était remarquable, elle rendait la cérémonie plus nombreuse et plus solennelle, elle changeait la marche des juges présidiaux (circonstance assez considérable pour mériter d'être transmise dans les archives des Compagnies). Le Chapitre de la Cathédrale de Nantes en rapporta sur ses registres un procès-verbal qui offre un tableau exact de l'ordre observé lors et depuis cette époque. En voici l'extrait :

Ex die veneris septimâ juniî 1602.

Die jovis, in festo sacratissimi Corporis Christi, totis ordo servatus fuit in processione generali.

R. D. Episcopus ferebat Sacramentum.

Quator presbyteri cum fascibus accensis, insignitis armis ecclesiæ, duo ante precedebant et duo sequebantur a tergo, postea officarii regulum, senescalus, propræfectus et procurator fiscalis cum fascibus ardentibus insignitis armis R. D. Episcopi.

Insuper domini computorum cum suis officiariis in corpore incedebant.

On voit là tout aussi clairement que si l'on avait été présent à cette procession de 1602 quelle fut d'un consentement unanime la marche de l'évêque, des officiers, des reguaires et de la Chambre des Comptes :

D'abord l'évêque portant le Saint-Sacrement ;

Avec lui quatre prêtres, deux devant et deux derrière, qui portaient des torches revêtues des armes de l'église cathédrale ; ensuite les juges des reguaires, portant des torches avec les panonceaux aux armes de l'évêque, *officiarii regulum cum fascibus ardentibus insignitis armis R. D. episcopi*.

Et puis MM. de la Chambre des Comptes avec leurs officiers, *insuper domini computorum cum suis officiariis*.

Le même procès-verbal ajoute qu'ils occupèrent par leur grand nombre toutes les stalles des deux côtés du chœur de l'église cathédrale, quoiqu'il n'y eût que celles du côté gauche qui leur fussent destinées *quibus in chorum introeuntibus*

¹ Sur ce point il n'est peut-être pas sans intérêt de reproduire deux pièces qui doivent être fort peu connues. Voici la première :

Arrêt du Grand Conseil portant homologation des actes et délibérations capitulaires des 2 et 4 juin 1632 du Chapitre de l'église de Saint-Pierre de Nantes au sujet des places que la Chambre doit occuper dans le chœur de ladite église lorsqu'elle assistera en corps aux cérémonies publiques.

Du 30 septembre 1670.

Extrait des registres du Conseil privé du Roy.

Sur la requête présentée au Roy en son Conseil par le procureur général de la Chambre des Comptes de Bretagne, contenant que pour ôter tout sujet de contestations qui arrivent aux processions générales et cérémonies publiques, le sieur Evêque de Nantes et les Doyen, Chanoines Chapitre de l'église cathédrale de Saint-Pierre de la dite ville, conjointement avec les officiers de ladite Chambre des Comptes, seront réglés pour les places que les uns et les autres doivent tenir et occuper dans le chœur de ladite église cathédrale de Saint-Pierre, lorsque ladite Chambre des Comptes marche et assiste en corps auxd. cérémonies publiques ; il en a été arrêté deux actes de délibérations capitulaires en plein Chapitre, lesquels ont toujours été gardés et observés jusqu'à présent ; et pour y donner plus d'autorité le suppliant en requérait l'homologation au Conseil de S. M. afin de les faire plus religieusement observer Veu ladite requête signée du Fr. snc, lesdits actes capitulaires des 2 et 4 juin 1632 et autres pièces attachées à lad. requête ; ouï le rapport du sieur Le Jay, conseiller du Roy en ses conseils, maître des requêtes ordinaire en son hôtel, commissaire à ce député : tout considéré. LE ROY EN SON CONSEIL,

Reverendo Domino Episcopo missam celebrante, pro sedibus sinistri lateris cathedræ assignatæ sunt, ipsi tamen cum honore gratias agentes, quæ in magno numero venerant, cathedras omnes utriusque lateris occuparunt tam superiores quam inferiores.

L'année 1615 fut aussi la première époque¹ de l'usage où ils ont été depuis de porter le poêle² aux processions de la

avant égard à lad. requête, a homologué et homologue lesd. deux actes de délibérations capitulaires, ordonné qu'ils seront gardés et observés ainsi qu'il a toujours été fait, avec défense d'y contrevenir. FAIT au Conseil privé du Roy, tenu à Saint-Germain-en-Laye, le 3^e jour de septembre 1670. Signé par collationne LA GUILLAUMIE, Au 2 liv noir, fol. 72.

OBSERVATION

Il semble que les actes capitulaires mentionnés en cet arrêt auraient dû être attachés sous le contre-scel de cet arrêt et enregistrés à la Chambre, mais ne l'ayant point été nous n'avons pu les insérer en cet endroit ; ainsi nous dirons seulement que la Chambre est en usage depuis l'année 1632 d'occuper toutes les stalles ou chaires de la cathédrale, tant hautes que basses, le jour de la Fête-Dieu, lorsqu'elle se rend en l'église de Saint-Pierre pour marcher à la procession, à l'exception de trois, savoir : celles du Doyen du Chapitre et des deux Archidiacres, tant d'un côté que de l'autre.

Voici la seconde pièce :

EXTRAIT DES REGISTRES DE LA CHAMBRE DES COMPTES DE BRETAGNE du 31 janvier 1722.

Le procureur général du Roy, entré au Bureau, a remontré que....

LA CHAMBRE, semestres assemblés, faisant droit sur la remontrance du procureur général du Roy, a ordonné et ordonne que.... ordonne aux huissiers de marcher à la tête de la Compagnie, tous les jours d'entrée, lorsqu'elle va à la messe aux Cordeliers et jusqu'à ce qu'elle en soit sortie ; en outre, ordonne qu'à tour et rang un d'iceux se tiendra sur le banc de la Chambre à l'église cathédrale de Saint-Pierre, es jours de sermon, pendant l'Avent, le Carême et grandes Fêtes de l'année, pour empêcher que personne n'occupe les places de messieurs de ladite Chambre, et à peine de l'amende de cent sols pour chacun des délinquants.

Cette dernière disposition, à l'égard du banc dans l'église de Saint-Pierre a été révoquée par arrêt rendu, semestres assemblés, sur la requête des huissiers, le 26 mars 1722.

¹ La Cour des Comptes obtint du Chapitre (1615) le privilège, jusque-là réservé aux prêtres, de porter le dais. » (DU SEL DES MONTS : *La Fête-Dieu*, p. 20).

² POÊLE : Dais portatif soutenu de colonnes qui consiste en un ciel et des pentes, sous lequel on met le Saint-Sacrement quand on le porte par les rues. On invite des gens de qualité à porter le poêle le jour de la Fête-Dieu. (TRÉVOUX : *Dictionnaire universel*, T. VI).

Fête-Dieu, et c'est ce qui se trouve également rapporté par les registres du Chapitre de la cathédrale : « Jendy, 18 de juin 1615, jour du Sacre, la procession du Saint-Sacrement s'est faite à Saint-Nicolas avec les honneurs et cérémonies accoutumés. *Messieurs de la Chambre des Comptes ont porté pour la première fois le poêle, sçavoir six Maîtres.* »

Cette relation fait voir que le Chapitre était extrêmement attentif à faire note de tout ce qui arrivait de nouveau dans l'ordre des processions ; ici il remarque la nouvelle forme de porter le poêle et il ajoute au surplus que la procession s'était faite avec les honneurs et cérémonies accoutumés ; ce qui démontre que l'ordre et la marche décrits dans le procès-verbal du 7 juin 1602 n'avaient souffert aucun changement ; que Messieurs de la Chambre ne s'étaient donc point avisés de trouver mauvais que les officiers des reguaires suivissent immédiatement le Saint-Sacrement, en portant des torches garnies de panonceaux aux armes de l'évêque.

Cet usage, loin d'être troublé ni interrompu dans la suite, se conserva si entier, si constant, si notoire, qu'il fut plus de 50 ans après certifié, reconnu, confirmé par des actes solennels formés sous les yeux de la Chambre, et sans aucune contrariété de sa part.

Car en 1683, M. de Beauveau, évêque de Nantes, l'employa dans sa déclaration qu'il fournit au Domaine ; il y déclara être en droit et possession immémoriale de faire marcher processionnellement tous ses officiers laïques et greffiers vêtus de leurs robes et bonnets quarrés immédiatement avec lui ; sa déclaration en ce point ne fut ni contredite, ni impunie¹ ; elle fut vérifiée et jugée par le doyen de la Chambre des Comptes qui, à l'exception de quelques articles étrangers à celui dont il s'agit, confirma l'évêque dans tous les droits qu'elle contenait, conséquemment dans le droit d'être suivi

¹ *Impunissements.* On appelle ainsi en Bretagne ce qu'on nomme blâmes dans les autres coutumes en matières féodales. (LA CUNNE DE SAINTE-PALAYE : *Dictionnaire historique de l'ancien langage français.*)

aux processions par les officiers de sa juridiction des reguaires.

Et, en 1686, le même droit, le même usage étaient attestés au Conseil du Roy par le corps entier de l'Université de Nantes qui y plaidait à son tour pour faire régler sa marche et son rang aux processions publiques. On lit dans le vû de l'arrêt qui intervint le 5 mai 1686 cette reconnaissance très positive : « Les officiers du seigneur évêque l'accompagnent et la Chambre des Comptes a coutume de suivre. » C'est ainsi que, depuis 1495, temps de l'établissement fixe de la Chambre des Comptes à Nantes, et même depuis 1602 qu'elle commença de marcher en corps aux processions, elle avait vu sans aucun nuage pendant le cours de deux siècles entiers les officiers des reguaires suivre immédiatement leur évêque : témoin dans tous les temps de cet usage, elle l'avait trouvé établi, elle l'avait vu continuer, elle l'avait suivi, et plus de deux cents ans s'étaient écoulés dans cet état tranquille avant qu'elle eût pensé d'y causer le moindre trouble.

Mais parce que dans les dernières années de M. de Beauveau ses infirmités ne lui avaient pas permis d'assister aux processions, que M. de Tressan, son successeur, ne résida point à Nantes pendant les six ans de son épiscopat, et que les officiers des reguaires bien éloignés de regarder comme un droit honorifique pour eux l'obligation où ils sont de porter des torches et des armoiries avaient profité de ces conjonctures pour ne point marcher quand l'évêque ne marchait pas ; de là, MM. de la Chambre des Comptes voyant l'ancien usage discontinué pendant douze à quinze ans seulement le prétendirent anéanti et s'opposèrent à ce qu'il fût repris par M. de Sanzay.

Leur première opposition est comme on l'a dit en 1725 ; ils la formèrent au moment même que l'évêque portait entre ses mains nos Mystères augustes et redoutables ; la procession en fut arrêtée, le peuple s'en scandalisa, l'évêque en gémit et se pressa d'ordonner à ses officiers de se retirer ; c'était tout

ce qu'il pouvait faire pour abrégé le scandale. Il écrivit à M. le Garde des Sceaux qui demanda l'avis de M. de Brou, Commissaire départi en Bretagne, devant lequel on fournit de part et d'autre des mémoires.

C'est dans ces mémoires qu'il est appris de la bouche même de MM. de la Chambre des Comptes que la contestation qu'ils formaient alors ne ressemble point à celle qu'ils soutiennent aujourd'hui ; il n'est pas possible de s'y méprendre à la vue de la requête présentée à M. de Brou par M. de Sanzay et des réponses qu'y fit la Chambre.

D'un côté, M de Sanzay soutenait être généralement en droit de faire marcher après lui tous ses officiers des reguaires sans exception ; il se fondait sur l'ancienne possession des évêques de Nantes, sur la déclaration fournie au Domaine en 1683, sur la sentence de réformation rendue le 6 mars de la même année par un doyen de la Chambre des Comptes, sur la reconnaissance faite au Conseil du Roy lors de l'arrêt de 1686 rendu avec l'Université de Nantes, *enfin sur les circonstances qui accompagnent la marche des officiers des reguaires et qui en éloignent toute idée de préséance honorifique.*

D'un autre côté, MM. de la Chambre des Comptes reconnaissent bien pour la marche des juges et procureur fiscal des reguaires le droit des évêques de Nantes et leur ancienne possession ; ils n'en voulaient qu'à la marche du greffier et ils s'en expliquaient si clairement qu'il suffit de copier leurs expressions pour mettre cette vérité dans tout son jour, ils donnaient ce titre à leur mémoire : *Réponse des officiers de la Chambre des Comptes aux prétentions de M. l'évêque de Nantes touchant la marche des officiers des reguaires à la procession de la Fête-Dieu.* Et puis ils commençaient en ces termes : « La Chambre ne conteste point aux officiers des reguaires de Nantes l'usage et la possession de marcher à la procession du Saint-Sacrement au nombre de quatre, qui sont le sénéchal, l'alloué, le lieutenant et le procureur fiscal, ayant chacun à la main une torche de cire blanche où sont attachés

les panonceaux de ses armes en gros volume ; mais comme elle n'avait point vu que le greffier de ladite juridiction y eût marché, elle fut surprise de voir à la procession de l'année 1725 que cet officier se fût présenté pour marcher avec les autres contre l'usage, ce qui obligea la Compagnie de lui envoyer dire par un de ses huissiers de se retirer, ce que n'ayant voulu faire, elle députa deux officiers à M. l'évêque de Nantes pour lui donner avis de cette innovation, afin qu'il donnât sur cela les ordres nécessaires pour éviter le scandale *et à l'instant il leur ordonna de se retirer tous.* »

On n'a la vérité qu'une copie non signée du mémoire dans lequel MM. de la Chambre s'exprimaient ainsi, mais on n'a garde de soupçonner qu'ils veuillent disconvenir qu'elle est exactement conforme à l'original dont ils sont saisis ; et d'ailleurs la preuve du même fait, c'est-à-dire la preuve qu'ils réduisaient leur unique contestation à la marche du greffier des reguaires, se trouve dans l'arrêt qui intervint au Conseil du Roy le 8 mars 1727 d'après l'éclaircissement des droits respectifs devant M. de Brou.

Leur demande et ses motifs sont expliqués dans le préambule de cet arrêt : il est dit que l'évêque de Nantes ne peut aux processions du Saint-Sacrement et de l'Assomption se faire accompagner par les officiers de sa juridiction des reguaires avec leur greffier parce que cela marquerait un corps de juridiction qui aurait le pas devant une Cour supérieure.

D'où il est évident qu'ils avaient établi leurs prétentions au Conseil du Roy dans les termes de leur mémoire fourni devant M. de Brou, ne s'opposant qu'à la marche du greffier des reguaires, supposé qu'avec celle des juges elle semblait former un corps de juridiction et déclarant au reste très expressément ne point contester aux sénéchal, alloué, lieutenant et procureur fiscal l'usage de marcher à la procession du Saint-Sacrement dans la place qu'ils y tiennent de tous les temps, ayant chacun à la main une torche de cire

blanche où sont attachés les panonceaux des armes de l'évêque.

Il est donc bien éclairci que la marche du greffier des reguaires fut le seul point contesté par la Chambre, jugé au Conseil du Roy par arrêt du 8 mars 1727 et décidé en faveur de l'évêque en ces termes :

« Sa Majesté a ordonné et ordonne que la sentence des sieurs commissaires nommés pour la confection du papier terrier et réformation des domaines de la province de Bretagne du 6 mars 1683, rendue sur la déclaration à eux fournie par le feu sieur de Beauveau évêque de Nantes, sera exécutée selon sa forme et teneur ; en conséquence que ledit sieur Turpin Crissé de Sanzay, évêque de Nantes, ne pourra être troublé par lesdits officiers de la Chambre des Comptes dans la possession où il est de se faire accompagner de tous ses officiers et greffiers de sa juridiction des reguaires, marchant immédiatement après lui avec les panonceaux de ses armes ; décision terminée par deux motifs :

« 1° Par l'ancienne possession commune au greffier des reguaires comme aux autres officiers de sa juridiction. — 2° Par la sentence de réformation du 6 mars 1683, confirmative des droits référés dans la déclaration de M. de Beauveau, du nombre desquels est positivement expliqué le droit de faire marcher immédiatement avec lui les greffiers de sa juridiction de même que ses autres officiers laïques. »

Il est vrai qu'on lit à la fin du même arrêt : « Sauf aux officiers de la Chambre des Comptes à interjeter appel de ladite sentence au Parlement de Rennes, s'ils le jugent à propos, pour être sur icelui et sur les demandes et défenses desdites parties statué par ladite Cour ainsi qu'il appartiendra. » C'était leur laisser une voie de recommencer la procédure contre l'évêque de Nantes, et ils n'ont pas manqué de la suivre. Dès 1727 ils relevèrent appel en la Cour de la sentence de réformation du 6 mars 1683 ; ils ont suivi cet appel jusqu'en 1730 et puis ils en ont interrompu les suites jusqu'en 1754 qu'ils ont fait assigner M. de la Muzanchère en reprise du procès.

Leur appel et leur nouvelle procédure ne doivent naturellement avoir d'autre objet que la même contestation qu'ils avaient fait naître en 1725, c'est-à-dire le seul point de savoir si la marche du greffier des reguaires peut leur causer plus d'ombrage que celle des juges et procureur fiscal dont on vient de voir qu'ils reconnaissent si formellement le droit et la possession. Mais ils semblent avoir perdu de vue cette reconnaissance : ce n'est plus contre le seul greffier des reguaires, c'est contre tous les officiers de la juridiction qu'ils prennent les conclusions les plus étendues tendant à ce que, réformant la sentence de 1683, l'évêque de Nantes soit pleinement débouté du droit énoncé dans la déclaration fournie au Domaine par M. de Beauveau, avec défense à lui ainsi qu'aux officiers de ses juridictions d'en user à l'avenir de quelque manière que ce soit au préjudice de la Chambre des Comptes. Ils n'ont conclu à rien moins par leur écrit du 28 juillet 1738 et il y persistent dans leur dernier mémoire sans réfléchir sur l'étonnante contradiction dans laquelle ils tombent avec eux-mêmes.

M. l'évêque de Nantes réduit ses défenses à trois moyens. Il soutient :

- 1° Que MM. de la Chambre sont non recevables dans leurs demandes.
- 2° Qu'ils plaident sans objet et sans intérêt.
- 3° Que les principes les plus puissants en cette matière s'élèvent contre leur contestation.

PREMIER MOYEN

Messieurs de la Chambres des Comptes sont non recevables dans leurs demandes.

L'espace de 44 ans écoulés depuis la sentence de 1683 jusqu'à l'appel relevé en 1727, la qualité du commissaire réformateur (M. de Bellestre Henry, doyen de la Chambre des Comptes) qui la rendit, le dépôt de cette sentence et de la déclaration de M. de Beauveau au greffe de la Chambre, ces

circonstances ne sont pas les seules qui rendent les appelants non recevables dans leurs demandes ; la fin de non-recevoir qu'on leur oppose tire sa propre force de leur propre reconnaissance et de la longue possession qu'ils ont vue continuer sans murmure, qu'ils ont suivie sans obstacle, à laquelle ils ont pleinement acquiescé pendant plus d'un siècle.

Il n'est plus possible de craindre que la vérité de ces faits soit susceptible d'une contestation sérieuse après la preuve qu'on en a donnée : il est de la dernière certitude que le premier moment qui vit Messieurs de la Chambre des Comptes déterminés à marcher en corps à la procession de la Fête-Dieu les vit approuver la marche et la place des officiers des reguaires portant des torches avec les panonceaux aux armes de l'évêque, immédiatement après le Saint-Sacrement.

Ce premier moment remonte à 1601, et c'est en s'y transportant qu'il faut les considérer.

D'abord occupés à faire régler le rang qu'ils tiendraient à la procession, persuadés eux-mêmes qu'il n'y avait d'autre changement à faire dans l'ordre observé jusqu'alors que d'obliger la Compagnie du Présidial à se reculer pour leur céder la première place, ne formant en conséquence que cette seule demande au Conseil du Roy, ne trouvant rien à redire aux officiers des reguaires qui marchaient dans la même place et de la même sorte depuis la coutume établie de porter le Saint-Sacrement en procession (dans le XIV^e siècle.)¹

Venus pour la première fois en corps assister à celle de 1602, y voyant sous leurs yeux les officiers des reguaires marcher à la suite de l'évêque *cum fascibus ardentibus insignitis armis R. D. episcopi*, et n'imaginant pas qu'ils eussent lieu

¹ Suivant M. du Sel des Monts, Daniel, évêque de Nantes, bien qu'ayant assisté au fameux concile de Vienne (1312) où la procession de la Fête-Dieu fut rendue obligatoire pour toute la Catholicité, ne s'occupa point de faire exécuter ce décret dans son diocèse ; pendant un siècle et demi chaque paroisse célébra la fête du Saint-Sacrement en son particulier et sans cérémonie extérieure, ce n'est qu'à la fin du XV^e siècle que nos chroniques locales mentionnent la procession du Sacre.

de s'offenser de ne marcher qu'après eux : *insuper domini computorum cum suis officariis in corpore incedebant.*

Peut-on à ces premiers traits méconnaître l'acquiescement le plus formel de MM. de la Chambre des comptes à l'usage où était l'évêque, usage dès lors ancien, de se faire accompagner par les officiers de sa juridiction.

Considérant ensuite que depuis 1602 jusqu'en 1725 ils ne s'étaient pas plaints une seule fois du même usage, quoiqu'ils l'aient vu toujours le même, toujours subsistant et attesté dans les actes les plus authentiques, dans la déclaration fournie au Domaine en 1683, revue, vérifiée et jugée par leur doyen, et dans l'arrêt du Conseil de 1686 rendu avec l'Université de Nantes. Peut-on révoquer en doute que leur consentement ainsi renouvelé tous les ans pendant le cours de cent vingt-cinq ans, dont il n'y a à retrancher que les douze ou quinze années des infirmités de M. de Beauveau et de la non-résidence de M. de Tressan, n'a été rien moins qu'un consentement public, donné dans la forme la plus notoire et répété cent fois. Et puis quand on joint à ce consentement de fait et de la plus grande publicité ce consentement qu'ils ont, en 1725, donné par écrit devant M. de Brou et au Conseil du Roy : « *La Chambre ne conteste point aux officiers des reguaires de Nantes l'usage et la possession de marcher à la procession du Saint-Sacrement au nombre de quatre qui sont le sénéchal, l'alloué, le lieutenant et le procureur fiscal, ayant chacun à la main une torche de cire blanche où sont attachés les panonceaux de ses armes en gros volume ; malgré tout cela, supposera-t-on qu'ils n'en sont pas moins recevables aujourd'hui à demander contre l'évêque de Nantes un déboutement plein et entier du droit référé dans sa déclaration de 1683 et qu'il lui soit fait défense d'en user à l'avenir, de quelque manière que ce soit ?*

Pour admettre cette supposition il faudrait commencer par en faire plusieurs autres. Il faudrait supposer que la Cour aura la volonté et le pouvoir d'accorder à MM. de la Chambre des

Comptes plus qu'ils n'ont prétendu eux-mêmes ; supposer qu'elle envisagera leur acquiescement multiplié comme des actes indifférents quoiqu'en général il n'y ait point d'actes plus efficaces à opposer aux prétentions des parties : supposer encore que la Cour méconnaîtra en leur faveur les principes du droit commun qui imposent à toutes personnes de quelque rang qu'elles puissent être la nécessité de vouloir perpétuellement ce qu'elles ont voulu librement et publiquement pendant plus d'un siècle, principes plus inviolables en matière de pure cérémonie qu'en tout autre cas.

On sent combien ces propositions sont révoltantes, et cependant sans elles les demandes de MM. de la Chambre des Comptes sont sans appui ; ils ne peuvent pas se dissimuler que, du moins dans l'étendue qu'ils y donnent, ils sont évidemment contraires à eux-mêmes ; ils ne persuaderont à personne qu'ils aient ignoré la sentence de 1683 rendue par leur doyen et déposée dans leur greffe avec la déclaration de la même année ; ils sont au contraire convaincus par ces faits d'en avoir eu la plus parfaite connaissance ; ils ne peuvent plus aussi contester honnêtement d'avoir exécuté cette sentence depuis qu'elle est rendue comme auparavant ; ils sentent au moins que leur contestation serait trop choquante à l'égard des juges et du procureur fiscal des reguaires, dès qu'ils voudront bien se rappeler l'aveu qu'ils faisaient en 1725 de l'usage et de la possession de ces officiers.

L'arrêt de 1727 leur laissa bien la faculté d'interjeter appel, mais il ne décida point que cet appel fût recevable ; il conserva à l'évêque de Nantes ses droits et ses défenses en leur entier ; il ne jugea pas que MM. de la Chambre des Comptes pussent prétendre au Parlement ce qu'ils n'avaient pas prétendu au Conseil du Roy, il ne présupposa en aucune façon qu'ils pussent parvenir à faire réformer une sentence à laquelle ils ont acquiescé pendant plus de quarante ans. Cet arrêt ne peut donc pas mettre le moindre obstacle à la fin de non-recevoir qui naît et de leur acquiescement et de leur pro-

pre reconnaissance et de leur consentement répétés chaque année pendant la durée de plus d'un siècle.

DEUXIÈME MOYEN

Messieurs de la Chambre plaident sans objet et sans intérêt.

Toute la dissertation faite pour prouver qu'il y a dans l'ordre public des distinctions et des honneurs attachés aux dignités qui ne peuvent jamais être usurpés par l'inférieur contre les supérieurs est un étalage perdu dans une cause où il ne s'agit nullement d'un combat de préséances. Quoique la juridiction des reguaires soumise à la seule autorité du Parlement ne soit point subordonnée à la Chambre des Comptes, l'évêque de Nantes n'a jamais prétendu que l'on pût disputer à l'autre aucun attribut honorifique, et ce n'est point là du tout la question.

Qu'il soit donc certain que MM. de la Chambre des Comptes doivent avoir au vis-à-vis des officiers des reguaires, en tous temps, en tous lieux, en public, en particulier, les prérogatives dues aux corps et aux membres des Compagnies supérieures, on ne le conteste pas ; mais s'ils les ont en effet quel peut être l'objet de leurs plaintes, c'est là le vrai point à examiner.

Il n'y a peut-être pas de jour ni de moment où la différence soit plus sensible et annonce davantage la prééminence de la Chambre sur les autres corps laïques de la ville de Nantes qu'aux processions publiques ; c'est là que les signes les plus manifestes caractérisent et publient cette différence.

1° La Chambre, en habits de cérémonie qui la distinguent, marche avec un grand nombre d'huissiers qui la précèdent.

Les officiers des reguaires ne sont précédés ni suivis d'aucun huissier de leur tribunal, ce qui fait voir que dans le moment ils ne sont point en corps de juridiction.

2° Quelle comparaison peut être entre la marche pompeuse de MM. de la Chambre des Comptes, portant en main des

branches d'oranger, et l'humble contenance des officiers des reguaires, portant des torches de cire revêtues de panonceaux aux armes de l'évêque? ces torches, ces panonceaux, ces armoiries n'effacent-ils pas jusqu'à l'ombre d'aucune sorte de préséance dans la marche et la position de ces officiers.

3° Messieurs de la Chambre occupent des stalles dans le chœur de la cathédrale au départ et au retour du Saint-Sacrement.

Les officiers des reguaires sont hors du chœur, confondus avec les autres membres de la procession ; ils ne reprennent leur place qu'à la suite du dais, et dans cette place ils ne se trouvent marcher avant la Chambre que parce que le dais marche avant elle.

4° Aux reposoirs et dans les églises où la procession entre, MM. de la Chambre des Comptes ne fléchissent le genou que sur des carreaux qui leur sont préparés.

Les officiers des reguaires n'ont d'autres appui que leurs torches de cire revêtues de panonceaux.

Ces signes de différence ne suffisent-ils point à manifester la supériorité, le rang distingué, la prééminence de MM. de la Chambre ? Un habitant du Nouveau-Monde qui sans rien savoir de nos mœurs et de nos usages assisterait pour la première fois à la procession pourrait-il s'y méprendre ? Et quand il est ainsi démontré que la Chambre des Comptes jouit de tous les honneurs et marques de distinction dus à sa dignité cette conséquence n'est-elle pas évidente que la Chambre plaide donc sans objet et sans intérêt.

S'il s'agissait de nouvelles attributions, il serait juste de s'y opposer et de soutenir que les juges n'ont plus de droit de commensalité¹, ni l'évêque celui de faire marcher ses commensaux dans les cérémonies publiques ; mais il s'agit d'un

¹ Les commensaux avaient la préséance dans les cérémonies sur tous les officiers, même royaux, et autres personnes dont l'état était inférieur à celui des commensaux (SAINT-ALAIS : *Dictionnaire encyclopédique de la Noblesse de France*, t. I, p. 178)

usage très ancien, qui s'est introduit naturellement à raison de la dignité de l'évêque et qui, par la manière dont il est pratiqué, est évidemment un reste de domesticité.

Cet usage est-il vicieux et fait-il préjudice à qui que ce soit ?

1^o Cent consentements répétés de MM. de la Chambre des Comptes déposent en sa faveur et ils ne l'ont pas eux-mêmes trouvé vicieux ; ils l'ont, au contraire, très expressément approuvé pendant plus d'un siècle et ce sera toujours là contre eux l'argument le plus décisif.

2^o Il n'y a pas d'apparence à y soupçonner de vice pour peu qu'on en recherche l'origine. Personne n'ignore qu'originellement les seigneurs rendaient eux-mêmes la justice à leurs vassaux ou la leur faisaient rendre par les officiers de leur Maison ; le premier et le principal de ces officiers était le sénéchal qui avait la surintendance de la maison : « *Senescallus*, dit du Cange, *officialis in aulis regum vel procerum atque adeo etiam privatorum, cui domus cura incumbabat* ; » et c'était lui aussi qui rendait la justice : « *Senescallorum denique erat jus reddere*. » D'où il est arrivé dans la suite que, lorsqu'on a créé des juges en titre, le premier de chaque siège a communément retenu le nom de sénéchal, qualité qui rappelle ses premières fonctions, et de là on conçoit sans peine comment s'est établi l'usage dont il s'agit : il était naturel que l'évêque se fit accompagner des principaux officiers de sa maison ; s'ils cessèrent d'être ses commensaux pour se consacrer aux seules fonctions de la justice, ils en conservèrent l'ancien titre, et à ce titre ils continuèrent de le suivre aux processions, y portant des armoiries attachées à des torches comme une marque de l'ancienne commensalité.

3^o Cet usage ne fait préjudice à qui que ce soit dès qu'il ne désigne ni préséance, ni le moindre attribut honorifique. Si on remontait à l'ancien temps, on verrait des évêques de Nantes jouir de plusieurs droits infiniment plus considérables, du consentement des Ducs et de toute la nation, tels par exemple, que le droit d'être, à leur entrée dans la ville, portés

par quatre barons ; et, loin de trouver nulle part que la Chambre des Comptes leur contesta aucune de leurs prérogatives, on la verrait se faire honneur de les voir à sa tête, comme y fut Guillaume Gueguen, Premier Président de cette Chambre et évêque de Nantes.

Mais, c'est par des vues de religion qu'on doit principalement considérer l'ordre des processions tel qu'il subsiste à Nantes depuis plusieurs siècles, et cette considération n'autorisera pas MM. de la Chambre à le troubler. On a vu qu'il y a plus de cent ans que leur établissement à Nantes était fixe et permanent avant qu'ils eussent marché en corps aux processions de la Fête-Dieu ; il dépendait d'eux de passer des siècles encore sans y assister, car on sait que l'assistance des Compagnies supérieures n'est de nécessité qu'à la procession de l'Assomption ordonnée par Louis XIII en 1638, qu'elle n'est aux autres que pieuse coutume et pure dévotion. Or, pour remplir un acte de piété volontaire, personne n'est en droit de renverser les anciens usages qu'il trouve établis, surtout des usages qui ne tendent qu'à inspirer de la vénération pour le premier ministre de ces augustes cérémonies. Il n'eût donc pas convenu que MM. de la Chambre des Comptes venant en 1602 pour la première fois à la procession de la Fête-Dieu se fussent élevés contre la coutume où ils trouvèrent l'évêque de se faire suivre par les officiers de sa juridiction des régulaires ; ils ne s'y opposèrent point aussi, et la preuve la plus invincible que cette coutume continua de leur propre consentement c'est la confession qu'ils en firent eux-mêmes en 1725 par rapport aux juges et procureur fiscal. Toujours témoins que ces officiers ne marchaient à la suite de l'évêque qu'en portant des torches, des panonceaux, des armoiries, toujours persuadés que cela n'a pas la plus faible lueur d'attribut honorifique, ils avaient toujours senti que leur contestation serait sans objet et sans intérêt. Par quel aveuglement la même vérité si longtemps reconnue a-t-elle cessé de leur faire la même impression ? Ils n'ignorent pas la disposition de l'édit de 1695 : « Voulons, dit

le législateur dans l'article 45, que les évêques soient maintenus dans tous les droits, honneurs, rang, séance, avantages, dont ils ont joui ou dû jouir jusqu'à présent, et que même les laïques dont on est obligé de se servir en certains lieux pour aider au service divin y reçoivent pendant ce temps les honneurs de l'Eglise préférablement à tous les autres laïques. »

Les évêques de Nantes ont joui dans tous les temps du droit de faire marcher après eux leurs officiers des reguaires ; ils y doivent donc être maintenus, ils n'en peuvent être dépouillés sans une contravention ouverte à l'édit de 1695.

On peut dire aussi que les laïques qui portent des torches à la suite du Saint-Sacrement aident au service divin, et conséquemment, quand même leur place aurait un air honorifique, ils doivent la conserver, parce qu'alors ils doivent participer aux honneurs de l'Eglise, préférablement à tous autres laïques suivant la même disposition de l'édit de 1695. Mais il en faut toujours revenir à ce point décisif ; la marche des officiers des reguaires ne ressent en rien l'honorifique ni la préséance, elle n'en a pas plus d'apparence que n'en a la marche du portecrosse. Il est donc évident encore une fois que MM. de la Chambre des Comptes plaident sans objet ni intérêt.

TROISIÈME MOYEN

Leur contestation est combattue par les principes les plus puissants en cette matière.

Après les preuves qu'on apporte de la possession des évêques de Nantes, il semble inutile de répondre en détail au système fondé sur la supposition qu'ils n'en ont aucune. On est persuadé qu'à la vue de ces preuves, MM. de la Chambre des Comptes seront eux-mêmes surpris d'avoir porté l'inattention au point de nier des faits qui se trouvent vérifiés par leur propre reconnaissance et par les témoignages publics du chapitre de la Cathédrale et de l'Université de Nantes, témoignages anciens et respectables, les uns consignés en des registres d'un temps non suspect, les autres rendus dans le premier tribunal

du Royaume. On ne se bornera donc qu'à faire voir que le droit contesté n'a pas besoin d'un titre spécial pour se soutenir dans son intégrité et que le plus fort de tous les titres est la longue possession qu'en a consacrée l'usage.

L'édit de 1681 porta à la vérité que la preuve des droits prétendus pour fondations d'église, prééminences, juridictions et autres droits seigneuriaux et féodaux, se fera par titres, documents et actes par écrit, mais il ne s'agit ici ni de fondation ni de juridiction, ni de droits seigneuriaux et féodaux. Cet édit est donc ici sans aucune application.

Les Bénédictins de Rennes se font accompagner à la procession de la Fête-Dieu par les officiers de leur juridiction de Saint-Mélaine, et cependant on ne croit pas qu'ils aient aucun titre par écrit qui fasse mention de ce droit, ni qu'ils en aient même fait article dans les déclarations qu'ils ont fournies au Domaine ; mais ils ont la possession qui vaut mieux que tous les titres, et l'on ne serait pas écouté si l'on prétendait les y troubler.

En vain dit-on que la marche des officiers de Saint-Mélaine ne fait pas perdre au Parlement le premier rang qu'il occupe et qu'il ne souffrirait pas que les juges de M. l'évêque de Rennes marchassent de la même manière que le font ceux de M. l'évêque de Nantes ; car on convient bien que si M. l'évêque de Rennes voulait introduire cet usage, dans la possession duquel il n'est point et n'a jamais été, le Parlement ne le souffrirait pas parce que ce serait une nouveauté et qu'on ne doit point tolérer les innovations ; mais on est en même temps persuadé que, si M. l'évêque de Rennes était en possession immémoriale d'un pareil usage, le Parlement ne le troublerait pas dans cette possession et ne penserait point du tout ni perdre par là le premier rang, ni que les juges des reguaires eussent la préséance.

D'ailleurs le clergé séculier, qui voit les officiers de Saint-Mélaine marcher dans un rang plus honorable en apparence, ne s'en plaindrait-il point s'il n'était convenu que cette obli-

gation où ils sont d'accompagner les Bénédictins aux processions n'est point pour les juges une marque de distinction et que la possession immémoriale fournirait aux Bénédictins une raison invincible pour se maintenir dans leur usage. C'est du reste une erreur de soutenir que les abbayes régulières doivent avoir le pas aux processions publiques sur le clergé séculier : ce n'a jamais été qu'aux Abbés chefs d'Ordre qu'on a accordé la préséance et à eux personnellement sans qu'elle se communique à leurs religieux.

Ainsi l'argument tiré de l'exemple des juges de Saint-Mélaine subsiste dans toute sa force. Cet exemple prouve que l'usage contesté à M. l'évêque de Nantes n'a rien de fort extraordinaire et que la possession immémoriale, quoique sans titres, suffit dans ces matières plus que dans toutes les autres. La maxime est si certaine que nos livres sont remplis d'arrêts rendus sur des questions de préséance, par lesquels il paraît que les Cours souveraines ont toujours pris pour motifs de décider la possession et l'usage, conformément à la doctrine de Balde sur le chapitre : « *Cum olim est de consuetudine possessio*, dit le jurisconsulte, *assignat loca standi et sedendi quæ non debent interverti aut posterari*. » Sans recourir à des autorités étrangères, les auteurs de la province nous offrent plusieurs arrêts de ce Parlement qui ont confirmé la même maxime : « Au regard des anciennes coutumes, dit Sauvageau, qui concernent les cérémonies, rang, processions et autres droits qui ne blessent point la religion, elles sont autorisées par les constitutions canoniques, et quand ces anciennes coutumes ont été contestées dans les tribunaux séculiers elles y ont été autorisées. » Il rapporte un arrêt du mois de février 1694, par lequel la Cour confirma une sentence des présidiaux de Nantes qui maintenait les recteurs de Mézanger d'aller processionnellement chaque année le jour de Saint-Barthélemy avec leurs prêtres et leurs paroissiens célébrer la grand'messe dans la paroisse de Pouillé : ils n'étaient point curés primitifs de cette paroisse, ils n'y avaient aucun droit,

ils n'avaient aucun titre, et leur possession était contraire au droit commun ; elle fut cependant suffisante pour les maintenir dans cet usage malgré les oppositions du recteur de Pouillé.

Il est aussi contre le droit commun que les moines portent le Saint-Sacrement d'une église paroissiale le jour de la Fête-Dieu à l'exclusion du recteur, et cependant la Cour a maintenu par plusieurs arrêts les religieux de Châteaubriant, conformément à leur possession, dans le droit de porter le Saint-Sacrement et de précéder le recteur.

L'évêque de Castres s'est fait maintenir par arrêt du Conseil d'Etat à marcher en procession après le poêle et à avoir avec lui, outre les ecclésiastiques qui l'accompagnent, deux domestiques pour porter les choses nécessaires à son service. La même décision avait été rendue par arrêt du 4 janvier 1629 en faveur de l'archevêque de Toulouse. On pourrait citer une infinité de cas semblables où les coutumes anciennes l'ont emporté sur le droit commun, mais personne ne révoque en doute la force des anciens usages dans ces sortes de matières ; tout le monde s'accorde à penser qu'il est injuste de vouloir innover ce que nos pères ont approuvé, que c'est pour ainsi dire faire injure à ceux dont nous devons nous faire une loi de suivre les exemples. De là l'autorité de cette maxime que la possession immémoriale est plus puissante que les titres ; elle est le fondement le plus solide de la tranquillité de l'Eglise et de l'Etat, ce qu'il y a de plus inébranlable ne subsiste que par elle, sans elle tout devient incertain et il n'y a pas d'établissement sacré ou profane qui ne puisse être renversé. « C'est en sa faveur dit un savant jurisconsulte, qu'on doit tout supposer, tout suppléer. » En sorte que si on peut imaginer plusieurs causes qui y aient donné lieu, les unes justes et favorables, les autres injustes et odieuses, il faut attribuer aux premières et rien aux autres. En un mot, on doit dire à bien plus juste titre d'une possession de plusieurs siècles ce que les lois disent de la possession de quarante

ans, qu'elle est la patronne du genre humain ; et si la possession, la coutume ancienne, sert de loi dans les matières de préséance, à plus forte raison doit-on s'y soumettre dans une espèce où il ne s'agit pas de maintenir les officiers des reguaires dans une préséance sur la Chambre des Comptes, mais seulement de confirmer l'usage dans lequel les évêques de Nantes ont toujours été de faire marcher après eux les officiers des reguaires aux processions de la Fête-Dieu, usage tellement modifié et caractérisé par des torches, des panonceaux, des armoiries, qu'il y a une chimère inconcevable à y supposer de l'honorifique.

Enfin, pour forcer MM. de la Chambre des Comptes à convenir de l'injustice de leurs contestations, ne devrait-il pas suffire de les rappeler à eux-mêmes, à cette époque de 1601, temps auquel ils n'attaquèrent au conseil du Roy que le Présidial de Nantes, à l'année suivante 1602, où ils commencèrent pour la première fois à marcher en corps à la procession de la Fête-Dieu et de ce moment commencèrent par leur présence à approuver la marche des officiers des reguaires, et ce long cours de plus de cent vingt ans écoulés depuis 1602 jusqu'en 1725 pendant lequel ils ont vu annuellement le même usage et ne l'ont pas contesté, de leur propre reconnaissance de la possession des juges et procureur fiscal faite par écrit en 1725 et 1726 devant M. de Brou et au Conseil de S. M., possession toujours commune au greffier comme à ces autres officiers des reguaires.

Il faut ajouter encore que cette possession de plus cent ans sans aucun trouble n'était que la suite de la coutume dès lors observée depuis deux cents ans, c'est-à-dire depuis l'usage des processions de la Fête-Dieu, et observée du consentement des juges présidiaux qui, dans l'absence de la Chambre des Comptes, eussent eu le même intérêt de la combattre si elle avait pu l'être efficacement.

Tout cela étant démontré, il n'y a pas sans doute lieu de

craindre que la condition des évêques de Nantes puisse être changée après tant de siècles.

Le défendeur persiste aux fins et conclusions qu'il a prises au procès avec dépens.

Signé :

LE CHAPELLIER,
Avocat.

M. CHEF DU BOIS SONNET,
Procureur.

M. DE MARNIÈRES DE GUER,
Rapporteur.

Grande Chambre.



TABLE DES MATIÈRES

Liste des membres de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure. Bureau.	5
Comité central.	6
Membres titulaires	7
Membres correspondants	17
Membres honoraires	20
Sociétés correspondantes.	21
Extraits des procès-verbaux des séances, par MM. le baron DE WISMES et le vicomte DE KERVENOAËL.	24
Les rochers de Kramaguen près Guérande, par M. HENRI QUILGARS.	41
Le menhir de la Pierre-Blanche, commune de Saint-Lyphard, par M. HENRI QUILGARS.	46
Les biens de l'église de Nantes et la charte de Louis le Gros, par M. E. ORIEUX.	49
Les anciens fiefs de Nantes, du X ^e siècle à la Révolution, par M. l'abbé G. DURVILLE.	106
Un architecte de cathédrale au XV ^e siècle, Mathurin Rodier, maistre maczon de l'église de Nantes, par M. l'abbé G. DURVILLE.	137
Commission du duc de Bedford, par M. J. SENOT DE LA LONDE.	158
Une question de préséance pour la procession de la Fête-Dieu à Nantes au XVIII ^e siècle, document inédit, mis au jour et annoté, par M. le baron GAËTAN DE WISMES.	163

GRAVURES

Carte du diocèse de Nantes : Biens de l'Eglise aux temps mérovingiens et carolingiens.	49
--	----

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE NANTES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

TOME TRENTE-NEUVIÈME

ANNÉE 1898

DEUXIÈME SEMESTRE



NANTES
BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

1898

LE GÉNÉRAL

DE LA

PAROISSE DE BATZ

1732-1738



C'est seulement de nos jours que des savants cherchent l'histoire de nos paroisses dans les registres des délibérations prises par le général, et il me semble qu'il n'y a pas de documents plus convenables pour nous faire connaître la vie communale de nos ayeux, dont nous ne savions pas encore grand'chose il y a un demi-siècle. Les généraux de paroisse fonctionnaient depuis fort longtemps lorsque la tenue d'un registre de leurs délibérations fut rendue obligatoire par un édit du Parlement de Bretagne du 11 mars 1689.

M. l'abbé Clenet, curé du Croisic, ayant mis très obligeamment à ma disposition celui du général de la paroisse de Batz, qui embrasse le temps compris entre le 26 décembre 1732 et le 26 décembre 1738, j'ai pensé qu'il pouvait y avoir quelque intérêt à en présenter un résumé à la Société Archéologique. Le livre a 200 pages in-folio et il est paraphé à chaque feuillet.

Les trois communes actuelles du Croisic, de Batz et du Pouliguen, ne formaient, avant 1763, qu'une seule paroisse sous le nom de Batz et elle était administrée par deux Conseils élus qui étaient :

1° *La communauté de ville du Croisic et de la paroisse de Batz.* — Ce Conseil avait dans ses attributions les ports du Croisic et du Pouliguen, la réparation des quais, le curage des chambres, l'entretien du château et la nomination du

miseur chargé des recettes et des dépenses de la communauté. Il était nommé par les bourgeois et manants représentant la plus saine et la meilleure partie des habitants de la paroisse ; il avait son maire et son procureur syndic et il était présidé par le capitaine du château. Aux réunions de la communauté assistaient : le gouverneur de la ville pour le roi, trois gentilshommes demeurant dans la ville, les anciens maires et procureurs syndics ; les premiers marguilliers, les anciens administrateurs de l'Hôtel-Dieu, le capitaine et le lieutenant de la milice bourgeoise. La présence de douze délibérants au moins était nécessaire pour permettre à la réunion de prendre des décisions.¹

2° *Le général de la paroisse de Batz*. — Nous allons parler dans cet essai de l'administration de ce Conseil.

Le nom de général de la paroisse s'appliquait à l'ensemble des habitants notables, aussi bien qu'aux membres du Conseil réunis en assemblée. Les réunions comprenaient généralement une vingtaine de membres. Nous indiquons dans le tableau ci-après la qualité des membres présents pour six des plus importantes réunions tenues de 1732 à 1738. Après le nom et la qualité de ces membres, le registre porte quelquefois cette mention : *et autres* ou *plusieurs autres bourgeois* ; ce que le tableau marque ici par la lettre x.

COMPOSITION des RÉUNIONS		Récuteur ou son vicaire	Maire en charge	Anciens maires de la communauté	Anciens Marguilliers	Directeurs de l'hôtel-Dieu		Nobles ou gentilshommes	Avocats	Notaires	Anciens bourgeois	Autres bourgeois	TOTAL
						en charge	anciens						
Nominations des Marguilliers	En 1732	1	1	3	4	»	2	»	2	2	»	x	15 + x
	— 1734	1	1	»	6	1	2	1	1	1	2	x	16 + x
	— 1736	1	1	1	7	»	3	1	1	2	»	x	17 + x
	— 1738	1	1	2	7	»	1	2	»	1	»	x	15 + x
Réunion du 26 février 1736		1	1	2	4	»	3	»	»	2	1	»	14
— 7 juillet 1737		1	»	1	8	»	2	»	»	1	7	»	20

¹ *Histoire du Croisic*, par M. Caillo.

On voit que les anciens marguilliers étaient toujours nombreux dans ces réunions.

Le général faisait administrer les affaires de la paroisse par deux marguilliers. Ces deux membres, dits *marguilliers en charge*, géraient ces affaires suivant l'usage ordinaire et conformément à la décision du général : ils s'occupaient des travaux et réparations à faire aux églises, au presbytère et au cimetière ; ils réglaient les places des prêtres de chœur, souvent vacantes, et donnaient leur avis sur les messes de fondation ; ils acceptaient les dons, les rentes en nature ou en argent ; ils louaient les biens fonciers et plaçaient l'argent en rentes ; ils représentaient la paroisse lorsqu'elle avait des procès. Ils assistaient à toutes les réunions du général et commençaient par en exposer l'objet. Ils étaient renouvelés tous les deux ans, le 26 décembre, lendemain de Noël.

Pendant ces six années, de 1732 à 1738, les délibérations du général furent toujours prises de la même manière et la nomination des deux marguilliers se fit régulièrement de deux ans en deux ans et comme suit : La convocation du général était annoncée, au son de la cloche, dans les églises de Batz et du Croisic, le dimanche qui précédait le jour de la réunion, et elle était renouvelée ce jour-là même ; les membres s'assemblaient, tour à tour, dans la sacristie de ces deux églises.

Au début de la séance, les deux marguilliers exposaient que les deux années de leur charge allaient expirer et qu'il y avait lieu de nommer, suivant l'usage, deux nouveaux marguilliers, pour deux ans également ; ils priaient le général de délibérer et de *croiser* sur les listes qui leur étaient soumises. Le premier marguillier dressait, sur le registre des délibérations, une première liste de quatre ou cinq noms sous le titre de : « Liste de Messieurs les Bourgeois de la ville du Croisic pour l'un d'eux être premier marguillier. » Le second marguillier en dressait une seconde à la suite sous le titre de : « Liste de Messieurs les Bourgeois et habitants du Pouliguen et des champs de Batz pour l'un d'eux être second maguillier » :

Chaque nom occupait une ligne et il était écrit au commencement.

Les deux listes étant dressées, chacun des assistants venait tracer un trait vertical sur la ligne horizontale, à la suite du nom de son choix. C'est ce qu'on appelait *croiser*. Le général proclamait aussitôt les résultats du scrutin. Les marguilliers entraient en charge six jours plus tard, le 1^{er} janvier.

Le général ne délibérait jamais sans être en nombre suffisant. Quoique cela ne soit point exprimé, il me semble qu'il fallait douze membres au moins pour permettre à l'assemblée de prendre une décision. Dans les quatre nominations de marguilliers effectuées de 1732 à 1738, j'ai relevé 21, 16 et 15 votants. Lorsqu'il arrivait que la réunion n'était pas assez nombreuse, le général refusait de délibérer et le premier marguillier faisait des réserves sur les dommages qui pouvaient en résulter pour la paroisse. Il en fut ainsi pour un certain nombre de séances ordinaires. Tous les membres présents n'avaient pas voix délibérative ; il s'agit probablement de ceux qui sont désignés par : *et autres bourgeois*, et qui faisaient partie du général tout entier.

Le registre des délibérations commence par un *inventaire des actes, titres et renseignements* concernant le temporel des églises de Saint-Guérolé-de-Batz et de Notre-Dame-de-Pitié du Croisic. Au mois de juillet 1731, le général avait chargé les deux marguilliers en fonctions de dresser ce document conjointement avec deux anciens directeurs de l'hôtel-Dieu du Croisic. L'inventaire fut fait en présence du *recteur de Batz et Croisic*, avec l'assistance du notaire royal de Guérande, et il est inscrit tout au long en tête du registre où il occupe une vingtaine de pages in-folio. Le premier acte mentionné est de 1513. Voici le résumé des biens, provenant de dons et d'acquisitions, qui y sont inscrits.

1^o 158 œillets de marais salants, représentant environ 12 hectares, situés dans l'île de Batz et la paroisse de Guérande ;

2° 166 livres de rentes sur maisons, terre et jardins ;

3° 72 livres, 4 sous, 5 deniers de rentes, franchissables par 1300 livres de capital ;

4° 2800 livres pour placer en rentes ;

On y trouve en outre :

3 sillons de terre évalués 20 livres ;

1 maison rue des Cordiers ;

1/3 de logis et jardin ;

1 jardin pour qu'il soit dit deux messes ;

58 sillons de pré : à ce sujet, les marguilliers étaient tenus de faire dire et chanter, par deux enfants, un *salut* et trois *ave maria*, et de donner à ces enfants 18 livres par an de 6 mois en 6 mois.

Les capitaux provenant de dons ou de ventes devaient être, sans trop de retard, placés en rente par les marguilliers.

A cet effet, ceux-ci annonçaient par publications, le montant de la somme à placer, les conditions du placement et le jour de réception des demandes. Au jour indiqué, ils admettaient la demande de celui qui présentait les offres les plus avantageuses ou les meilleures garanties. S'il ne se présentait personne ou si les demandeurs n'offraient pas des garanties suffisantes, le premier marguillier, autorisé par l'Assemblée, faisait le placement *aux péril et fortune* du général, par grosses parts, autant que possible, et à des personnes solvables fournissant caution.

Parmi les actes inventoriés, « une délibération du général « des habitants de la paroisse de Batz, du 13 juin 1675, » porte, en autres choses « que le *sacriste* de Saint-Guénolé de Batz « *envoiera* les ornements et statues d'argent au Croisic, à la « manière accoutumée, toutes et quantes fois il en sera besoin, « faute de quoi il sera destitué et mis un autre à sa place. »

Nous voyons, dans un autre de ces actes, qu'il y avait un vicaire perpétuel de Batz et Croisic et un prieur de la paroisse : le premier nommé par l'abbé de Landevenec, dont dépendait le prieuré de Batz, le second par la cour de Rome. Les intéres-

sés ne s'entendaient pas toujours sur leurs droits respectifs et il y eut, à ce sujet, un procès qui commença en 1647 et se termina le 13 mai 1650 en faveur du prieur de la paroisse. En 1695, une sentence du présidial de Nantes fut favorable au vicaire perpétuel ; mais en 1696, un arrêt de la cour annula la sentence et maintint le recteur qui tenait sa nomination de Rome.

Le pape nommait alors aux cures de Bretagne pendant huit mois de chaque année ; les quatre autres mois appartenaient à l'évêque. Lorsque la nomination était à l'alternative, chaque partie avait six mois : janvier appartenait au pape, février à l'évêque, et à suivre alternativement. Le pape renonça à son droit en 1740.

Nous allons maintenant passer en revue le registre des délibérations.

Le 26 décembre 1732, les deux nouveaux marguilliers furent donc nommés par le général réuni dans la sacristie de l'église de Batz. L'assemblée comprenait dix-sept membres, qui sont nommés et désignés sur le registre, et plusieurs autres bourgeois sans indication de noms ni de nombre. Il y eut 21 votants, à chaque scrutin, le premier marguillier obtint 17 voix et le second 19 voix.

Quatre jours après, le 30 décembre, le marguillier en chef sortant rendit au marguillier en chef rentrant l'inventaire des objets d'or et d'argent, chasubles et linges appartenant à l'église de Notre-Dame-de-Pitié de la ville du Croisic.

1733. — Le 8 février 1733, le premier marguillier communiqua au général un mandement de Mgr l'évêque de Nantes portant, notamment, le règlement des honoraires du clergé et des droits des fabriques du diocèse. Après avoir entendu la lecture de cet acte, l'assemblée invita le premier marguillier « à se donner l'honneur » d'écrire au seigneur évêque, de lui faire observer que le mandement contient plusieurs articles préjudiciables à cette *fabrice* et au public et de demander à Sa Grandeur la liberté de suivre l'ancien usage.

Le 4 avril le général nommait, dans la forme ordinaire, un second marguillier pour remplacer le titulaire décédé. Il y eut treize votants et l'élu obtint neuf voix.

Un débiteur ayant affranchi une rentes de 19 livres 8 sous 10 deniers, par le versement d'une somme de 350 livres, et le général ayant autorisé le placement de ce capital, le premier marguillier, après publications faites au Croisic et à Batz, reçut trois demandes et il admit celle qui lui parut présenter les meilleures garanties de solvabilité.

Il y avait alors six prêtres de chœur.

Dans sa réunion du 27 décembre, le général reconnut que la maison d'habitation du curé de *Bas* était en mauvais état et décida qu'elle serait rebâtie à neuf aux frais « tant des « habitants de la paroisse que des propriétaires y possédant « des biens. »

1734. — L'année 1733 avait eu dix-sept réunions du général. En 1734, il y en eut dix seulement. On procéda au remplacement des marguilliers le 26 décembre : il y eut 16 votants et chacun des marguilliers fut nommé par 12 voix. Le 29 décembre, le premier de ces marguilliers reçut de son prédécesseur, en présence du prêtre, les ornements inventoriés de l'église du Croisic et il en donna décharge.

1735. — Les réunions de 1735, au nombre de cinq seulement, furent tenues au Croisic, et ne présentèrent rien de saillant. Les convocations pour les petites affaires étaient annoncées par publication et au son de la cloche le dimanche même de la réunion.

1736. — Au mois de février 1736, une demande de 3259 livres 11 sous fut adressée aux marguilliers, par mandement des commissaires des Etats de Bretagne, pour l'imposition du dixième du revenu des biens ruraux de la paroisse ; le mandement était accompagné d'un arrêté des commissaires du bureau diocésain de Nantes en date du 4 février. Les deux documents furent publiés le 19 au prône de la grand'messe et placés sous les yeux du général le 26. L'assemblée compo-

sée de 14 membres, décida qu'ils seraient remis par les marguilliers au maire syndic de la ville du Croisic, que ce magistrat et les commissaires nommés par la communauté procéderaient à la répartition du dixième selon l'usage, et que le montant du rôle serait payé aux bureaux indiqués dans le mandement.

On voit que le général et la communauté étaient chargés de la perception des contributions levées au profit du roi. Nous allons les voir opérer dans la rentrée des impôts concernant la communauté et la paroisse.

La paroisse avait emprunté en 1702, pour un besoin pressant, une somme totale de 2000 livres, dont 500 livres seulement avaient été remboursées. La créance de 1500 livres, augmentée de 1366 livres 8 sous 6 deniers par les intérêts de retard, les frais d'avocats et les avances des marguilliers, avait été portée à 2866 livres 8 sous 6 deniers¹. Sur la requête présentée au roi par les nobles, bourgeois et habitants de la ville du Croisic, le roi avait ordonné, par un arrêt rendu en Conseil d'Etat, que la somme serait payée et avancée par le *miseur*, sous forme d'emprunt, sur les fonds de la ville et communauté, et qu'elle serait remboursée en 1736 et 1737, par portions égales, au moyen d'une levée spéciale faite sur tous les habitants et propriétaires des maisons et héritages situés dans la ville du Croisic, exempts et non exempts, privilégiés et non privilégiés. La communauté de ville, que cette affaire concernait, était invitée à nommer quatre anciens notables pour répartir ladite somme entre les contribuables, à faire vérifier les rôles et les rendre exécutoires par l'intendant, et enfin à en faire opérer les recouvrements par des collecteurs de son choix. La communauté donna suite à ces diverses

¹ Au prêteur: capital 1500 l., intérêts 833 l. 6 s. 8 d. frais 67 l. 6 s.	2401 ¹	0 s	8 d
Aux marguilliers pour avances.	158	10	»
A l'avocat.	111	10	»
Divers.	195	7	10
TOTAL.	2866 ¹	8 s	6 d

opérations et le général, après avoir pris lecture des pièces communiquées, décida que l'arrêt, les contrats et quittances seraient enregistrés et déposés aux archives *pour y avoir* recours. Toutes les pièces sont en effet copiées à la suite sur le livre des délibérations.

Ainsi les deux conseils, le général et la communauté, prenaient connaissance des affaires de la paroisse : mais chacun d'eux ne s'occupait spécialement que de celles qui le concernaient.

Le 15 juillet 1736, le général nomma, pour une nouvelle période de neuf ans, l'organiste des églises de Batz et du Croisic. Le 25 novembre, il approuva, pour une durée de sept ans, le marché concernant l'entretien, et le rétablissement des tombes de l'église de Batz, enfin le 26 décembre, il procéda à l'élection des deux marguilliers pour 1737 et 1738 : il y eut 16 votants mais le nombre des membres présents était plus grand, et plusieurs bourgeois s'étaient retirés ; les deux élus obtinrent 16 et 14 voix.

Le 29, le marguillier en chef sortant dressa l'inventaire des ornements de l'église du Croisic en présence du prêtre et de son successeur.

Les années 1736 et 1737 furent laborieuses pour ces fonctionnaires paroissiaux non rétribués.

En 1736, le général avait reconnu la nécessité de faire exécuter d'importantes réparations à l'église de Batz. En conséquence d'une ordonnance du 30 Juin, rendue par l'Intendant de Bretagne, et d'une délibération du 12 août, prise par le Général de la paroisse, des devis furent dressés avec soin et beaucoup de développements pour les maçonnerie, le pavé, la charpente, la couverture, la plomberie, le lambris, la menuiserie et le vitrage à exécuter ; l'ensemble de ces travaux y était évalué à la somme de 23050 livres.

Un avis publié et affiché à Rennes le 30 août, à Nantes et à Vannes le 1^{er} septembre et au Croisic le 15 septembre, invitait les entrepreneurs à *comparoir*, les 24, 26 et 29 septembre,

au bourg de Batz, devant le subdélégué de l'intendant de Bretagne chargé de recevoir les offres au rabais, à éteinte de bougie. Le 29 septembre, l'adjudication fut close par le subdélégué, ancien maire du Croisic, assisté d'un greffier et d'un notaire royal, en présence des deux marguilliers. Les soumissions durent être nombreuses car le rabais fut considérable, près de 32 pour cent. Les travaux furent adjugés à un entrepreneur de Redon pour une somme de 15 800 livres et l'adjudication fut régularisée le 21 octobre, après le dépôt du cautionnement.

1737. -- Les travaux furent commencés avant l'arrivée à Batz de l'approbation royale du traité. Le 22 avril 1737, le général reçut de l'entrepreneur, par l'intermédiaire des marguilliers, la demande d'un premier acompte de 3950 livres représentant le quart des travaux ; mais comme il n'avait point encore reçu l'arrêt qui devait autoriser la levée des deniers destinés à payer l'entrepreneur, il sollicita de l'Intendant l'autorisation d'emprunter cette somme au *miseur* de la communauté, s'engageant à la rembourser sur les premiers deniers de la levée qui serait faite à ce sujet.

Par un arrêt du 26 mars rendu en conseil d'Etat, le roi approuva l'adjudication des ouvrages et réparations à faire à l'église paroissiale de Batz et ordonna que la somme de 15800 livres, représentant le prix des travaux, serait imposée et levée sur tous les habitants et sur tous les propriétaires des biens fonds situés dans l'étendue de la paroisse, *exempts et non exempts, privilégiés et non privilégiés, ecclésiastiques, genstilshommes, roturiers, domestiques, gens de journées*, et ce par un seul rôle de répartition. L'arrêt portait que le rôle sera dressé le plus équitablement que faire se peut par quatre notables habitants nommés soit par le général, soit d'office par Mgr l'Intendant ou M. son subdélégué au Croisic, puis, qu'après avoir été rendu exécutoire, il sera remis à des collecteurs solvables qui en feront le recouvrement en quatre termes égaux dont le dernier devra échoir au mois de septembre 1738.

Pour se conformer aux stipulations de l'adjudication, le général désigna, le 19 mai et sur la demande des marguilliers, quatre commissaires du Croisic, un du Pouliguen et deux anciens marguilliers de Batz, pour examiner les travaux et les matériaux qu'on y devait employer ; les sept examinateurs étaient invités à s'adjoindre le recteur et les maguilliers en charge, et à marquer au fer à fleur de lys les bois examinés et reçus. Il nomma également sept membres pour procéder à la répartition du rôle des contributions, et décida enfin que les ressources pour payer les frais et avances et la confection de ce document seraient levées conjointement avec les 15800 livres, et que la taxe et liquidation de ces ressources serait faite par le subdélégué d'après les mémoires qui lui en seront présentés.

Le général ayant omis, dans cette réunion du 19 mai, de nommer des collecteurs pour *faire l'amas*, c'est-à-dire la perception, de la somme de 15800 livres, les marguilliers le lui rappelèrent dans la séance suivante du 2 juin. Ce jour-là, l'assemblée n'étant pas en nombre suffisant pour prendre une décision, les marguilliers protestèrent *de tout ce qu'ils doivent et peuvent protester* contre les défaillants. Dans la séance du 7 juillet, ils revinrent sur leurs *remontrances* des 19 mai et 2 juin : ils firent remarquer que le rôle était arrêté du 21 juin par les commissaires égailleurs nommés le 19 mai et qu'il était rendu exécutoire par l'ordonnance du 23 juin du subdélégué de l'intendant, ils ajoutèrent que faute au général, et *notamment à ceux qui ont voix délibérative*, de nommer des collecteurs pour la cueillette de l'impôt, les marguilliers déclarèrent qu'ils entendaient abandonner le tout aux *péril et fortune* du général et des défaillants, ceux-ci devant supporter tous mauvais événements, dépens, dommages et intérêts pouvant résulter de la non nomination des collecteurs.

Cette fois l'assemblée comprenait 20 membres. Elle nomma 22 collecteurs à raison de deux par cueillette, savoir : au Croisic, 8 collecteurs pour les cueillettes du *Lanigo*, de *Notre-*

Dame, de *Saint-Christophe* et de *Saint-Yves* ; à *Batz*, 12 collecteurs pour celles du *bourg*, de *Kerlan* et *Kerdréan*, de *Kervalet*, de *Tregaté*, de *Kermoisan*, de *Roffiat* ; au *Pouliguen*, 2 collecteurs pour la cueillette du *Pouliguen* et *Penchâteau*. Ces collecteurs avaient pour mission de recueillir, dans les quartiers qui leur étaient assignés, les fonds des deux premiers termes du rôle et d'en remettre le montant aux mains des marguilliers, en observant les délais fixés par l'ordonnance, sous peine d'y être solidairement contraints par provision, même par corps, comme pour les derniers royaux.

1738. — Des collecteurs en même nombre et choisis dans les mêmes lieux, furent chargés dans la séance du 9 mars 1738, de faire l'amas des deux derniers termes de la même manière que pour les deux premiers.

La surveillance des travaux rendait la tâche des marguilliers difficile. L'entreprise ne remplissait pas les conditions de son marché : les matériaux étaient trouvés défectueux et les travaux subissaient des retards. Fatigués de protester en vain, les marguilliers portèrent leurs plaintes devant le général et celui-ci, dans sa séance du 24 mars, les chargea de présenter en son nom, à l'intendant de Bretagne, une requête portant que les approvisionnements étaient insuffisants, que les bois n'étaient pas d'assez bonne qualité, qu'il y avait trop de châtagniers, que le nombre de chevrons employés avait été réduit de 1/7, que les ardoises étaient de qualité inférieure, que les voûtes souffraient, que l'orgue était avarié¹. Et cependant les entrepreneurs avaient reçu des acomptes qui dépassaient la valeur des travaux exécutés. La requête devait solliciter la nomination, aux frais de qui il appartiendra, d'un architecte pour visiter les travaux.

Les entrepreneurs répondirent à ces réclamations en adressant au subdélégué de l'Intendant, un *plaidé* qui fut transmis

¹ Dans la séance du 18 août 1737, les marguilliers avaient été chargés par le général de notifier aux entrepreneurs qu'ils étaient responsables des dégâts survenus à l'orgue, pour ne pas l'avoir garanti contre la plaie.

au général et communiqué, le 20 juillet, aux commissaires chargés de la surveillance.

Les 10, 17 et 24 août et 7 septembre, il y eut des réunions du général dans lesquelles les membres n'étaient pas en nombre suffisant pour délibérer. Les membres présents protestèrent contre les défaillements de tous dépens, dommages et intérêts. Il en fut ainsi à la réunion du 4 décembre.

Dans l'intervalle, en 1737, les chapelles de Notre-Dame-du-Mûrier de Batz et de Saint-Yves du Croisic avaient été réparées par les soins des Marguilliers et deux des cloches de l'église de Batz avaient été refondues.

Le général après avoir reconnu que deux des trois cloches de cette église étaient fêlées, avait, le 8 septembre, autorisé les marguilliers à passer marché pour les faire fondre et les remettre en place, moyennant une somme de mille livres et un an de garantie. Elles furent fondues au bourg avec succès. Des commissaires avaient été chargés d'assister à leur réception, d'en visiter le métal et de vérifier les pesées. La descente des cloches, la fonte du métal et toutes les opérations nécessaires jusqu'à leur mise en place avaient pris une huitaine de mois. Le 2 juin 1738, le général nomma les deux parrains qui devaient assister au baptême des deux cloches en leur laissant le soin de choisir les deux marraines ; l'un deux fut le maire en charge de la ville et communauté du Croisic l'autre un ancien marguillier demeurant au Pouliguen.

Le général acheva l'année 1738 en nommant, le 26 décembre, les deux marguilliers qui devaient gérer les affaires de la paroisse pour les années 1739 et 1740 et terminer la laborieuse affaire des travaux de l'église de Batz. Quinze des membres présents prirent part au vote : le premier marguillier fut nommé par sept voix et le second par huit. Cette dernière réunion mentionnée sur le registre des délibérations, eut lieu dans la sacristie de l'église Saint-Guénolé-de-Batz.

Nous venons de voir l'action du général et des marguilliers

dans les affaires de la paroisse de Batz au cours du XVIII^e siècle, conformément à un usage qui, sauf des modifications de détail et quelques réglementations, pouvait remonter à 300 ans ; nous avons vu le général prenant des décisions et les marguilliers se chargeant de l'exécution.

On n'a pas manqué de remarquer qu'en matière de recouvrements d'impôts, le pouvoir du général était plus étendu que n'est actuellement celui du conseil municipal. En effet : il choisissait dans la paroisse des *répartiteurs* ou *égailleurs* qui dressaient le rôle des contributions pour un objet déterminé, et des *collecteurs* chargés de recevoir les sommes portées aux articles du rôle. Le rôle, une fois terminé et rendu exécutoire par l'intendant ou son délégué qui résidait au Croisic, était confié aux collecteurs ; ceux-ci en faisaient la cueillette dans leurs quartiers respectifs et en versaient le montant aux marguilliers. Les collecteurs pouvaient être rendus solidairement responsables de leurs recettes ; les marguilliers, à leur tour, étaient responsables de l'argent confié à leurs soins ; ils avaient une responsabilité assez grande qui pouvait les atteindre dans leur fortune.

Les communautés de ville, comme celle du Croisic, étaient très rares dans le comté nantais. Dans les paroisses où il n'y en avait point, le général avait des attributions plus nombreuses que celui de Batz. Il faisait percevoir les impôts royaux comme ceux de la paroisse et les marguilliers en étaient encore responsables. Cependant, tandis que beaucoup de privilégiés étaient exempts de l'impôt royal, personne ne pouvait se soustraire à l'impôt levé au profit de la paroisse : tous les habitants, tous les propriétaires y étaient soumis. C'est ainsi qu'aujourd'hui l'Etat, qui possède des biens dans une commune, paie à la commune des contributions pour ces biens.

•

Le *général de la paroisse* fut remplacé, en 1790, par le *Conseil municipal de la commune*. Ce conseil, lorsqu'il était

réuni aux plus imposés qui furent supprimés en 1882, portait le nom de *Conseil général de la commune*.

La commune n'eut qu'une demi-existence de 1795 à 1800. La loi du 17 février 1800 lui rendit une partie des attributions que lui avait données la Constituante et la mit plus directement en rapport avec le pouvoir central que représentait le sous-préfet.

Les fabriques furent établies par la loi du 8 avril 1802, ayant pour attributions de veiller à l'entretien et à la conservation des temples, et d'administrer les biens et les ressources affectés à l'exercice du culte. Elles furent réglementées par un décret de 1809.

Le conseil municipal, d'une part, et le conseil de fabrique d'une autre part, tiennent actuellement la place du général de la paroisse ; mais celui-ci était loin d'avoir les nombreuses attributions qui sont aujourd'hui aux mains du conseil municipal et dont les écoles et les chemins vicinaux occupent le premier rang. Cependant il en avait de bien délicates : il choisissait les soldats qui devaient servir dans l'armée du roi, les *égailleurs* chargés de dresser le rôle de répartition des contributions applicables aux dépenses de la paroisse, les *collecteurs* chargés d'en faire la perception et le *miseur* qui centralisait les recettes et en faisait la dépense.

E. ORIEUX.

APPENDICE

NOMS DES HABITANTS DE LA PAROISSE DE BATZ

Relevés sur le Registre des délibérations du Général

PAR

M. L'ABBÉ CLENET CURÉ DU CROISIC

Réunion du 26 décembre 1732 — Fête de saint Etienne.

Présents : Messieurs Rielland, prêtre, recteur de cette paroisse ; du Sorinay le Querré, maire syndic en charge, écuyer ; Jean le Pourceau, sieur de Lenicobin, et François le Pourceau, sieur de Kercario ; Morvan et de la Grée Yviquel, anciens maires ; Klin du Bochet et Lemée, anciens premiers marguilliers ; de Messemé Goupil et Jacques Le Tilly, anciens seconds marguilliers ; Trevenant Loyseau et de Dressigné David, anciens directeurs de l'Hôtel-Dieu du Croisic ; Rathier et Baume fils, avocats ; Baume et Benoist, notaires royaux et plusieurs autres bourgeois.

De la part de nobles gens Jean le Besson, sieur du Parcjégo, premier marguillier, et Pierre Loyseau, second marguillier.

Liste de Messieurs les bourgeois de la ville du Croisic pour l'un deux être premier marguillier.

Messieurs : de Kvin Bourdic, de Dressigné David, de Kroux Maillard, de Parcjumel Tenguy. Bellinger et de la Grée Yviquel nommés par le dit sieur de Parcjégo suivant l'usage.

Liste de Messieurs les bourgeois et habitants du Pouliguen et champs de Bas pour un d'eux être second marguillier.

Messieurs : Guillaume Le Huédé fils Guillaume, Aubin Montfort, François Le Callo. Pierre le Torzec nommé par ledit sieur Loyseau suivant l'usage.

M^r Bellingé et François Le Callo, élus !

Réunion du Dimanche 26 décembre 1734

Présents : Messieurs Rielland, prestre recteur de cette paroisse ; Tenguy, maire en charge de la ville et communauté du Croisic, Raphaël, ancien marguillier ; de Kerval Le Fauché, avocat au Parlement ; Lartaudière du Bois, directeur en charge de l'Hôtel-Dieu ; de Kvin Bourdic et Charault de Careil, anciens bourgeois ; Michel Montfort, Julien Le Huédé, Louis Le Huédé, Vincent Le Huédé, Jacques Le Tilly, anciens marguilliers ; Benoist notaire royal et autres.

Réunion du dimanche 26 février 1736

Présents. Messieurs : Rielland, recteur ; de Parcjumel Tenguy, maire syndic en charge ; de la Grée Yviquel et du Sorinay Le Querré, anciens maires syndics ; Bellinger, de Messemé Goupil, Michel Montfort, Vincent et Louis Le Huédé, anciens marguilliers ; Loyseau Trevenant, Dresigné David, Lartaudière Dubois, anciens directeur de l'Hôtel-Dieu du Croisic ; Charault de Careil, ancien bourgeois, Benoist et Guyomart notaires royaux.

Noms des prêteurs de la somme de 2 mille livres : M. Audet, miseur de cette ville et communauté ; sieur de Parcjégo le Besson et sieur Bellinger, anciens marguilliers ; sieur de la Mote Degermes, avocat au Conseil ; sieur de Morinay Calvé ; la veuve des Forges Maillard et enfants et Benoist leur procureur ; sieur de la Grée Yviquel et du Sorinay le Querré.

Suivant l'ordonnance de Mgr de Pont Carré de Viarmes intendant.

Réunion du dimanche 15 juillet 1736

Le sieur Augustin Cotton du Chancy fut reçu pour organiste de Saint-Guignolay de Batz et de Notre-Dame-de-Pitié du Croisic pour 9 ans.

Réunion du 26 décembre 1736.

Présents : MM. Rielland, prestre-recteur ; de Parcjumel Tenguy, maire en charge de la ville et communauté du Croisic ; François Le Pourceau, écuyer ; sieur de Kcario, de la Grée Yviquel, ancien maire ; Bellinger ; de Messemé Goupil ; Michel Monfort ; Vincent Le Huédé ; Louis Le Huédé ; Jacques Le Tilly et Guillaume Le Huédé, anciens marguilliers ; Trevenant Loyseau, de Drésigné David et Lartaudière Dubois, anciens directeurs de l'Hôtel-Dieu du Croisic ; de Kval Lefauché, avocat à la Cour ; Benoist et le Bourdic, notaires royaux et plusieurs autres qui se sont retirés.

Réunion du 19 mai 1737.

Commissaires choisis pour l'examen des approvisionnements destinés aux réparations de l'église : Messieurs : de la Grée Yviquel ; Tenguy de Parcjumel, Bellinger et Desbutes Larragon, du Croisic ; M. Sébastien Gaudin, du Pouliguen et les sieurs Jacques Le Tilly et Guillaume Le Huédé, anciens marguilliers de Batz.

Commissaires choisis pour la répartition du rôle des contributions : Messieurs : Bellinger, de Kroux Maillard, Lartaudière Dubois, et de la Piquellero Goupil, du Croisic ; Monsieur de la Riaudière Gaudin, du Pouliguen ; et Messieurs Michel Montfort et Louis Le Huédé, anciens marguilliers et Jean Babvieille et Jacques Le Nué, du bourg et champs de Batz.

Réunion du 7 juillet 1737.

Noms des collecteurs et des cueillettes. — Savoir, de la ville du Croisic : pour la cueillette du *Lanigo*, Guillaume Allaire, fils, et René Daniel, charpentiers ; pour la cueillette de *Notre-Dame*, Allain Lagadec et Guillaume Durand, charpentiers ; pour la cueillette de *Saint-Christophe*, Guillaume

Jacq et Joseph Bertho, et pour la cueillette de *Saint-Yves*, Hiérosme Darty et Guillaume Soreau ; pour le *bourg de Batz* : Noël Le Huedé, du Gouriec, et Jean Le Callo le jeune ; pour *Klan et Kdrean* : Nicolas Le Callo et Jean Letilly dit Beauregard ; pour *Kvalet* : René Bourdic et Jean Le Callo ; pour *Trégaté* : François Le Breton et Jean Brenic, cordonnier ; pour *Kmoïson*, René Montfort et René Cavalen ; pour *Roffiat* : Guillaume Nicot et Le Guerver et Guinolay Nicol et pour le *Pouliguen et Pinchâteau* : Ollivier Doucet et Charles Josseume, lesquels feront l'amas chacun dans leur cueillette.

Réunion du 9 mars 1738.

De la ville du Croisic : pour la cueillette du Lenigo, les sieurs Jean-Baptiste Guette et Mathurin Dangel ; pour la cueillette de *Notre-Dame*, Julien Darty et Guillaume Morin, maîtres de barques ; pour celle de *Saint-Christophe* : Pierre Tessier, capitaine, et Jean-Baptiste Galpin, marchand ; et pour *Saint-Yves* : René Morand, capitaine et François de Lormes, officier. Pour le bourg de Batz : Julien Bourdic, Guinolay Bataille, paludier pour *Klan et Kdrean* et Puiguer, Jean Cavalen et Jean Benoît, paludiers ; pour *Kvalet* : François Pen et Nicolas Le Berre le jeune, paludiers : pour *Trégaté* : Jean Le Callo, menuisier, et Jacques Le Berre, paludier ; pour *Kmoïsan*, Guinolay Nicol, dit Leprince, et Guillaume Le Callo, paludiers ; pour *Roffiat* : Michel Le Huédé et François Le Berre, paludiers ; pour le *Pouliguen et Pinchâteau* : René Berthelot, mathelot et François Garet, couvreur.

Réunion du 22 juin 1738.

L'Assemblée a nommé pour parrains de cloches, savoir, pour la première cloche, noble homme Pierre Tenguy sieur de Parcjumel, maire en charge de la ville et communauté du Croisic, et pour la seconde cloche, noble homme Pierre

Raphaël, ancien marguillier de cette paroisse, demeurant au Pouliguen, lesquels choisiront pour marraines chacun dans leurs endroits telles personnes qu'il leur plaira.

Réunion du vendredi 26 décembre 1738.

Jour de Saint-Etienne. Messieurs le recteur de Lenicobin le Pourceau, et de Kcario le Pourceau, genstishommes ; de Parcjumel Tenguy, maire en charge ; du Bochet et de la Grée Yviquel, anciens maires ; Raphaël, Michel Monfort, Jean le Tilly, Louis Le Huedé ; de Messemé Goupil, et Guillaume Le Huédé, anciens marguilliers ; Trevenant Loyseau, ancien directeur de l'Hôtel-Dieu du Croisic ; de la Picquelière Goupil, directeur en charge dudit Hôtel Dieu ; et Benoist notaire royal et autres.

INVENTAIRE

Des objets composant la toilette, les bijoux, le mobilier

D'UNE JEUNE FEMME DE LA FIN DU XVII^e SIÈCLE

L'Archéologie est généralement bien sérieuse. Toujours des substructions, des investigations, des déductions, des définitions, des observations, des citations qui certainement n'ont point le don de plaire beaucoup, ou d'intéresser ces dames et ces demoiselles. Aujourd'hui, cependant, nous pensons leur offrir un vrai régal, qui charmera leur légitime curiosité, et les déterminera à feuilleter un peu notre ennuyeux Bulletin, puisqu'il s'agit de la toilette, leur passe-temps préféré.

Nous avons, en effet, à leur présenter l'inventaire des objets composant la toilette, les bijoux, le mobilier d'une jeune femme, vivant à la fin du XVII^e siècle, c'est-à-dire aux beaux jours du règne, de Louis XIV. Espérons que pour une fois, au moins, leurs mains mignonnes s'arrêteront sur les pages d'un livre qui bien souvent n'obtient qu'une froide indifférence.

Mademoiselle Françoise Aubry de la Fosse, née en 1664, appartenait à une famille qui, à la fin du XVI^e siècle, possédait, depuis longtemps déjà, les domaines contigus de la Fosse et des Bouroflères, situés paroisse de la Chapelle-Blanche, près Bourgueil en Touraine¹. Elle mourut le 18 octobre 1700, à la maison de campagne de sa sœur, Madame Barré de la Freslonnière, près Tours.

¹ Ces terres d'une contenance de 200 hectares, passées par héritage dans la famille Chenantais, ont été vendues vers 1860.

C'est l'inventaire, fait après son décès, des objets à son usage que nous présentons au lecteur.

Elle était grande tante de René-Jean-Guillaume Aubry, né en 1745 à la Chapelle-Blanche, venu se fixer à Nantes, où il épousa le 25 juillet 1759, Catherine Fleury Doré, et de Martin-Jean-François Aubry, son frère, religieux bénédictin, fixé en dernier lieu au couvent de Vertou, évêché de Nantes.

M. Lallié, aux excellents travaux duquel nous sommes toujours heureux de recourir, cite parmi les 132 Nantais¹, « 4. Aubry, René-Jean-Guillaume, 48 ans ; 5. Aubry, Martin-Jean-François, religieux bénédictin. » Épuisé par les mauvais traitements, les fatigues, les privations, qu'il eut à supporter pendant le trajet, le chef d'escorte le consigna à l'auberge de la Montagne à Blois, où, arrivé le 29, il mourût le 31 décembre 1793.

L'aîné avait été emprisonné au château de Nantes avec son frère le 17 mars 1793. Aucune mention ne se retrouve de la seconde arrestation des deux frères, dans les jours qui précédèrent le départ des malheureux Nantais pour Paris. C'est dans cette ville que mourût M. Aubry de la Fosse, atteint du typhus, à la maison Belhomme, où il était détenu, le 11 nivôse an II, (31 décembre 1793).

Malgré les difficultés et les dangers que présentait alors pour des femmes le long voyage de Paris, Madame Aubry n'hésita pas à l'entreprendre dans le but d'essayer de sauver son mari, ou tout au moins de le voir une dernière fois. Elle partit à la fin d'avril accompagnée de sa jeune nièce et filleule, Mademoiselle Madeleine Fleury-Chenantaïs. En arrivant elle apprit que son infortuné mari n'était plus.

Un cachet ayant appartenu à M. René-Amable Aubry, prieur du célèbre monastère des Bénédictins de Marmoutiers, près de Tours, en 1635, supérieur, en 1640, des couvents des

¹ *Les Cent trente-deux Nantais*, par Alfred Lallié, Angers, Germain, in-8, 127 pp. 1894.

Bénédictins de la province de Tours, avec rang d'évêque ; un écusson sculpté sur la *patience* de la stalle occupée par un Aubry, prieur de la chapelle¹, *patience* offerte à madame Lejeune de la Martinais, née Chenantais, par le curé de cette paroisse, lors de la démolition assez récente de l'ancienne église, donnent les armes de la famille Aubry : *D'argent à trois lamproies de sable, posées en pal, accompagnées de 7 étoiles ou molettes de même, 2, 4, 1.*

Les deux frères Aubry ont certainement acquis droit de cité à Nantes, mais nous venons de prononcer deux fois le nom de Chenantais, honorable entre tous ceux de nos honorables compatriotes, et qui se rattache étroitement à cette famille de Tours. Ils avaient une sœur : Renée-Adélaïde-Amable-Victoire Aubry, qui épousa M. François Chenantais de L'Offrrière, receveur des domaines du Roi à Amboise, et décédée à Tours en 1825.

Le 21 juin 1774, madame Chenantais mettait au monde deux jumeaux, dont voici un extrait de l'acte de baptême² :

« Le 22 juin 1774, ont été par nous, Dom Martin-Jean-François Aubry, céliér et dépositaire de l'abbaye de Cormery, baptisés, Etienne-François et Etienne-François-Martin, enfants jumeaux, nés le jour précédent, fils de François Chenantais de l'Offrrière, receveur des Domaines du Roy à Amboise, et de dame Renée-Magdelaine-Amable-Adélaïde-Victoire Aubry, sa légitime épouse.

« Ont été parrain et marraine de l'un et de l'autre : Très haut et très puissant seigneur Monseigneur Etienne-François

¹ Stalle, siège de chœur d'une église, se levant et se baissant à volonté. Baissée elle présente un siège assez bas. Levée elle offre sur le siège une sorte d'appui en forme de cul-de-lampe, nommée *miséricorde* ou *patience*. Dans le principe la règle voulait que l'on chantât debout ; cet espèce de demi-siège ne fut ajouté que par tolérance, afin de soulager les personnes âgées.

² « Extrait des registres de baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Saint-Florentin d'Amboise, département d'Indre-et-Loire, année 1774, délivré par nous Maire d'Amboise, le 8 mai 1871, signé : MOREAU, *adjoint.* »

de Choiseul, duc de Choiseul — Amboise, pair de France, marquis d'Estainville et de la Bourdaisière, chevalier des ordres du Roy et de la Toison d'Or, lieutenant général des armées de Sa Majesté, gouverneur et lieutenant-général de la province de Touraine, gouverneur et grand bailli de Mirecourt et du pays des Vosges Ooerlandrogt, grand bailli de la préfecture Lagueneau, ministre d'Etat, et très haute et très puissante dame, madame Louise-Honorine Crozat du Chatel, duchesse de Choiseul-Amboise, épouse dudit seigneur, son mari..... »

Etienne-François-Martin, fils de François Chenantais et d'Amable-A-V. Aubry, épousa Mademoiselle Marie-Madeleine Brobant dont il eut entre autres enfants :

Joseph-Fleury Chenantais, né le 5 octobre 1809, marié le 4 novembre 1839 à Mademoiselle Josephine-Victoire Monnier du Pavillon.

Il suffit de citer le nom de l'architecte Chenantais, pour se trouver de suite en présence de sympathiques souvenirs.

Elève de Scheult, de Garnaud, de l'école des Beaux-Arts, membre de la commission départementale des bâtiments civils, chevalier de la Légion d'honneur en 1855, cet artiste au talent vraiment populaire, M. Chenantais a laissé à Nantes : *Le Palais de Justice*, ouvert en 1853 (en collaboration avec M. Scheult ; *L'église de Notre-Dame-de-Bon-Port*, 1846-1858 ; *L'Hôtel-Dieu*, 1856-1865 ; *Manufacture royale des tabacs*, 1857 ; *Cercle des Beaux-Arts*, 1858 ; *La prison*, 1869 : *La gendarmerie*, *le théâtre de la Renaissance*. Outre ces œuvres importantes, il construisit encore nombre de *maisons* et d'*hôtels* dans la ville, de châteaux, d'écoles, de mairies et d'églises dans le département ; la *mairie*, les *halles* d'Ancenis ; les *gares* de Paris-Orléans, Nantes et Ingrandes, etc..

Son fils Eugène a noblement suivi les traces de son père.

Entré au corps des sapeurs-pompiers, le 3 août 1845, comme chef de bataillon, Chenantais sût bien vite s'y concilier l'estime

de ses subordonnés. Il mourut, en activité de service, le 1^{er} novembre 1868, à l'âge de 59 ans.

A la séance du 20 novembre suivant du Conseil d'administration, le procès-verbal dit : « Avant de passer à l'ordre du jour, le corps d'officiers tient à manifester sur le registre de ses délibérations l'expression de ses regrets de la perte qu'il a faite en la personne de son commandant, Monsieur Joseph Chenantais, décédé, le 1^{er} de ce mois, puis comme témoignage d'estime et d'amitié, il décide, à l'unanimité, qu'un buste, en bronze de son ancien commandant, sera érigé à sa mémoire par le bataillon, sur son tombeau. A cet effet une liste de souscription sera ouverte dans les différentes compagnies... »

Le buste très ressemblant, représentant le commandant en uniforme, est dû au ciseau artistique du sculpteur nantais Ménard.

Le docteur Jules-Louis Chenantais, très apprécié à Nantes, était frère de l'architecte, qui avait pour sœurs Mademoiselle Clarisse-Adelaïde Chenantais, femme de M. Pierre-René de Veillechèze, notre confrère à la Société d'Archéologie.

Une troisième sœur, nous avons déjà cité Madame Le Jeune de la Martinais. Mademoiselle Stéphanie Chenantais, épousa M. Constantin Montfort, capitaine au long-cours, et ne doit pas être oubliée. Elle a, en effet, donné à notre ville un médecin très apprécié comme son oncle, et un architecte de talent, longtemps membre de notre Société, dont il a enrichi le Bulletin d'une fort bonne étude sur la porte de la ville dite de Saint-Pierre, près l'évêché.

Jules-Charles-Etienne-Montfort, né à Nantes le 8 mai 1844 ; élève de Questel et de l'école des Beaux-Arts, deuxième grand prix de Rome, architecte diplômé, membre de la *Société centrale des architectes de Paris*. Au salon nantais de 1886, on voyait de lui : *Château de Kerfly*, commune d'Elven, trois chassis et un cadre ; *Manoir de la Chantelière*, commune de Vertou, un cadre. Pour cette exposition M. Montfort

reçut un diplôme décerné par la ville de Nantes, (*Art ancien et Archéologie*).

Cette digression, un peu longue peut-être, a pour objet de démontrer que l'intéressant Inventaire de Mademoiselle Aubry de la Fosse a bien droit de cité à Nantes ; et nous aimons à croire qu'en raison de sa bonne origine, il sera favorablement accueilli par nos honorés confrères.

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO.

INVENTAIRE

DES OBJETS COMPOSANT LE MOBILIER, LES BIJOUX ET LA TOILETTE
D'UNE JEUNE FEMME A LA FIN DU XVII^{me} SIÈCLE.

- 1 Robe de chambre doublée de bleu.
- 1 Petit corset avec une dentelle d'argent, le devant couvert de moire d'argent.
- 1 Devantière de cheval, étamine et rubans jaunes.
- 1 Courtin de drap minime.
- 1 Petit tablier tafetas bleu.
- 1 Coiffure de taffetas noir.
- 1 Coiffure de dentelle Cambray et Bourgogne¹.
- 1 Autre coiffure de Cambray mouchetée, garnie de dentelle à réseau, le surtout et la Bourgogne tout montée, garnie d'un ruban couleur de rose.
- 1 Stinkerque de mousseline claire².
- 1 Coiffure de nuit garnie d'une dentelle à réseau grandes fleurs.
- 1 Autre coiffure à petite dentelle, à brides avec son bonnet, garnis de chacun leur fond.
- 1 Paire de manchettes plates garnies de mousseline rayée ;
2 autres paires de manchettes garnies de mousseline de baptiste.
- 1 Paquet manchettes de mousseline. — Une pièce de corps d'argent à fleurs.

¹ Bourgogne et Cambrai, sortes de dentelles, le nom de la dernière est encore très usité.

² Steinkerque, grand mouchoir de coton ou de soie, que les femmes mettent autour du cou et dont les deux bouts pendent devant, ou sont entrelacés dans les rubans ou lacets de leurs corsets. Elles lui donnèrent ce nom en France, après la bataille de Steinkerke, en 1692.

- 1 Corset de futaine garni d'un tour de gorge de linon garni de dentelle à réseau et pièce de satin blanc.
- 1 Ceinture blanche rayée de noir ; deux boutons avec pendants d'argent.
- 1 Étui à peignes, la pelotte garnie de dentelle et un rond couvert d'un ruban couleur de cerise.
- 1 Toilette de toile de coton avec une dentelle à réseau autour.
- 4 Paires de bas de soie blanche ; 2 paires de bas de soie une violette et une rouge, Plusieurs autres paires de bas de laine et un paquet de chaussettes.
- 1 Paquet gants de soie, mitaines, gants de baptiste.
- 1 Miroir de toilette enchassé d'ébène, garni d'argent, son ruban et sa boîte.
- 1 Masque couvert de drap noir.
- 1 Paire de souliers avec ses boucles d'acier.
- 2 Paires de souliers en maroquin rouge garnis de rubans d'argent.
- 1 Paire de pantoufles rubans argent.
- 1 Surtout et sa Bourgogne de mousseline rayée.
- 1 Manteau de taffetas rayé jaune et rubis, doublé de chagrin rubis, et la jupe de pareille étoffe de chagrin doublée de taffetas bleu rayé.
- 1 Corps tout neuf piqué, doublé d'un taffetas aurore avec sa pièce d'argent fin brodé.
- 1 Vieux corps dont le devant est de chagrin noir.
- 1 Manteau de ras Saint-Maur.
- 1 Autre manteau vénitienne rayé blanc, à petites fleurs doublé de taffetas vert.
- 1 Autre manteau de drap noir et sa jupe.
- 1 Tapis de Turquie vraie Perse.
- 4 Ecrans et manches doublés de vert.
- 1 Surtout, sa Bourgogne, ses manchettes à 3 rangs et le tour de gorge de linon uni, le tout garni de franges.
- 1 Surtout avec sa Bourgogne tout soie de Perse et manches à 2 rangs de mousseline et un petit fil autour.

- 2 Coiffures de mousseline rayée, l'une de linon uni et l'autre rayé.
- 1 Bonnet et une cornette avec leurs fonds garnis de dentelles, l'un à réseau, l'autre à bride.
- 1 Toilette de toile de coton garnie de dentelles à réseau.
- 2 Etuis à peigne l'un brodé, l'autre de toile garnie de dentelles avec 2 dessus de pelottes aussi garnis de dentelle.
- 1 Coiffure, les surtout de Bourgogne de linon, toute neuve, mouchetée, garnie d'une mignonnette à brides avec une paire de manches plates aussi de linon moucheté.
- 1 Paire de manches froncée toile de Hollande avec une petite dentelle à réseau.
- 1 Tablier de taffetas garni d'une grande dentelle d'argent fin.
- 1 Fontange doublée jaune et argent¹.
- 1 Autre nœud de rubans blancs et couleurs cerises avec le nœud de ruban de devant.
- 1 Autre nœud de rubans à frange noire.
- 1 Paladin doublée d'un ruban bleu.
- 1 Boîte contenant des glands de soie cramoisie.
- 1 Mantelet soie à petites fleurs blanches doublé de pelletterie blanche.
- 1 Jupe de falbalas rayé vénitienne à fleurs avec trois quarts de même étoffe, la jupe doublée de taffetas.
- 1 Jupon de damas blanc doublé de toile de Hollande.
- 1 Jupon vénitienne rayée.
- 1 Peignoir de nuit garni de dentelles.
- 1 Jupon damassé rayé de bleu, doublé de toile café.
- 1 Echarpe en falbalas de taffetas blanc et noire.
- 1 Autre écharpe en falbalas noir.
- 1 Manchon d'oursin.

¹ *Fontange*, nœud de ruban que les dames portent sur le devant de leur coiffure, un peu au-dessus du front, et qui lie la coiffure. Ce nom vient de Mademoiselle de Fontanges qui la première porta un nœud semblable. — *Trevoux*.

- 58 Mouchoirs à moucher, torchons, tabliers francés et tapis serge verte, chemises, camisoles de bazin, 16 cornettes de nuit, coëffes de nuit, jupons de dessous, etc.
- 1 Peignoir de nuit garni de dentelles.
- 1 Paire d'Heures avec des agraffes d'argent.
- 1 Livre de l'*Imitation de J.-C.* avec fermoirs d'argent.
- 1 Autre livre de rouge couvert.
- 1 Livre couvert en veau, composé de deux tomes.
- 1 Autre livre qui a pour inscription : « *L'Oratoire du cœur.* »
- 4 Petits livres.
- » Les paraphrases sur les *Psaumes* de David.
- 1 Autre livre qui a pour titre : « *Le Guide spirituel.* »
- 1 *Semaine sainte* couverte en maroquin avec un reglet garni de semence de perles¹.
- 1 Collier de perles fines de 77 perles et une séparée.
- 1 Diamant et 1 boucle estimés 600 livres (ces deux objets ont été offerts à la dame Barré de la Freslonnière en reconnaissance des soins donnés à sa sœur.)
- 1 Pot d'argent à l'ancienne mode pesant 2 marcs 1/2 (ou 0,625 grammes, le marc représentant 0,250 gr.)
- » Couverts.
- 2 Coutelières de chacune une demi-douzaine de couteaux à manches d'ivoire garnis d'argent.
- 1 Tenture de tapisserie verdure² composée de 8 morceaux avec ses soubassements, estimés 450 l.
- 12 Chaises et fauteuils en tapisserie à rotes garnis d'une frange de soie, estimés 300 l.
- 5 Tabourets de paille, étoffe de tapisserie.
- 1 Petite chaise également de tapisserie.
- 5 Caquetoirs couverts de damas rayé écarlate et blanc, neufs³.

¹ *Reglet* ou *régnét*, petit ruban pour servir de marque dans les livres.

² *Verdure*, tapisseries verdure, ornées de feuillages verts.

³ *Caquetoire* fauteuil sur lequel on causait à son aise au coin du feu. Du verbe caqueter. — *Dict. Richelet.*

- 4 Autres caquetoirs de tapisserie.
48 Serviettes et nappes ouvrées.
103 Serviettes de toile.
18 Nappes.
20 Draps fins.
1 Lit avec ciel de lit feuilles mortes, composé de huit pièces
et le fond garni de ses paumes et rubans. Autres lits,
matelas, couëttes, oreillers, couvertures laine, courte-
pointes, etc.
Pour la défunte : une année et demie de messes.
Trente autres messes pour les âmes du Purgatoire.

Pour copie conforme :

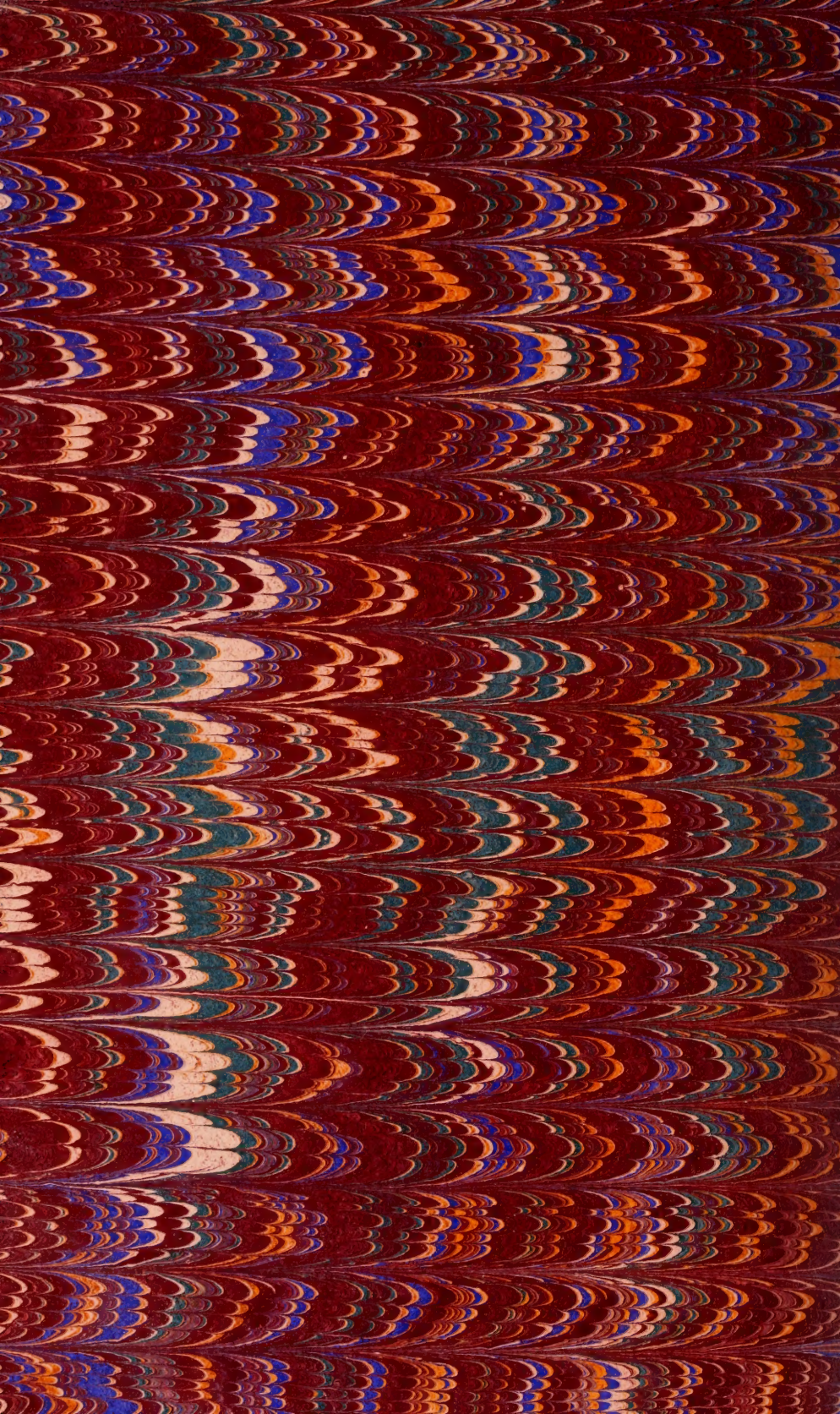
Nantes, le 1^{er} octobre 1898.

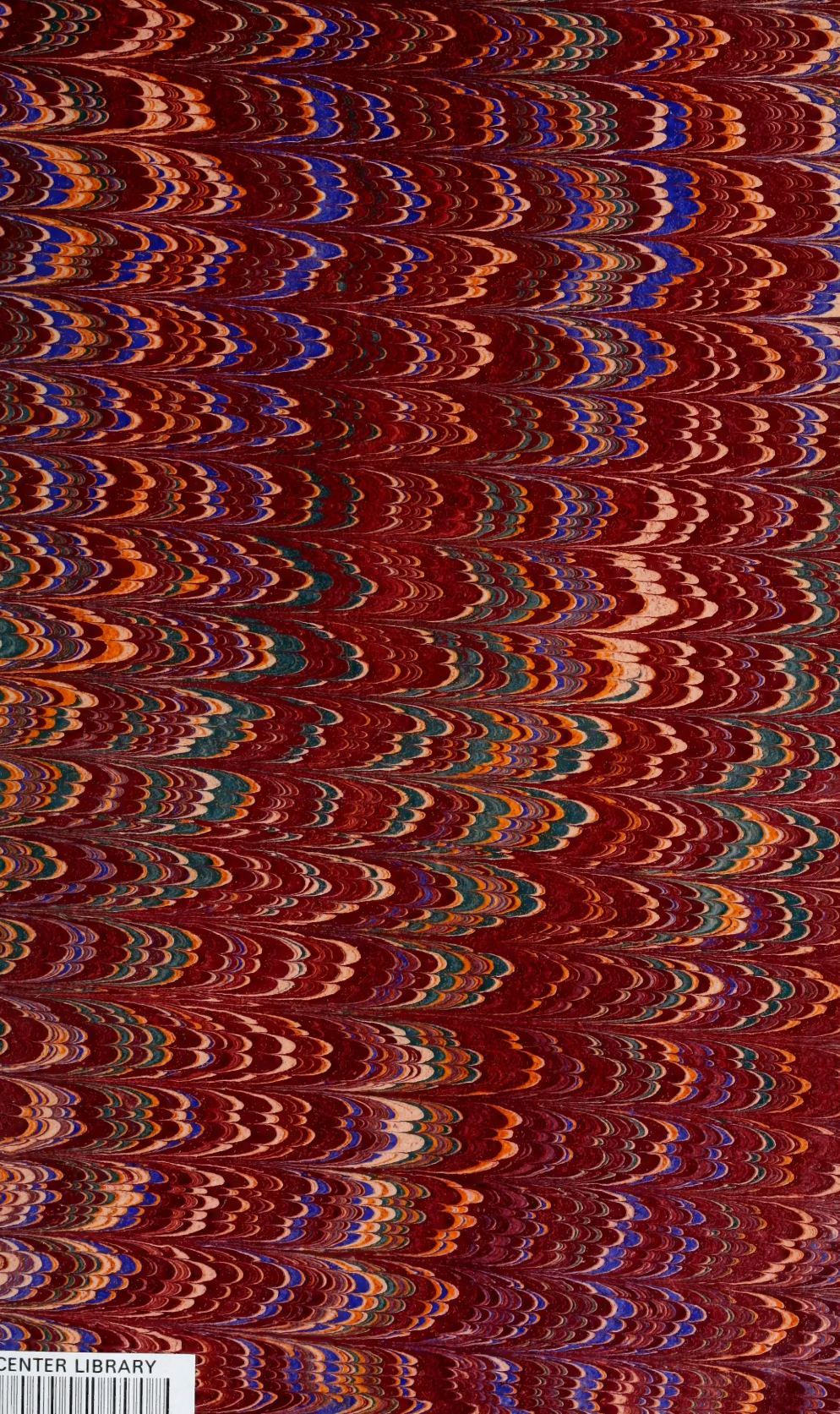
A. DE VEILLECHÈZE.

TABLE DES MATIÈRES

Le général de la paroisse de Batz, (1732-1738), par M. E. ORIEUX.	193
Inventaire des objets composant la toilette, les bijoux, le mobilier d'une jeune femme de la fin du XVII ^e siècle, par M. DE LA NICOLLIÈRE-TEJEIRO.	213







CENTER LIBRARY



